



a

12

Q.h.46.

LE PREMIER

LIVRE DES VERS DE

MARC CLAUDE DE BUTTET
SAVOISIEN.

Res
DEDIE

A TRESILLUSTRE PRINCESSE
MARGVERITE DE FRANCE
DUCHESSSE DE SAVOIE
ET DE BERRI.

AVQUEL A ESTE AIOVTE LE SECOND
ENSEMBLE L'AMALTHEE.

*Biblioth. publ. avelian. ex dono D.
abbatis De*



Hautefeuille

1724.

De



A PARIS,

De l'imprimerie de Michel Fezandat au
mont S. Hilaire à l'hostel d'Albret.

1561.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

MYSES AFFIN QV' AVANT MA MORT S'ARRACHE
MON NOM DE L'AVARE TOMBEAV
SVR LE PARNASSIEN COVPEAV
A VOTRE HONNEVR CETTE OFFRANDE I'ATTACHE
ET POVR GARDER QVE LA NVIT PLYS NE CACHE
QVE FET VOTRE PRESTRE NOVVEAV
M'AVE'S ABBREVE' DE VOTRE EAV
IE VOVS SUPPLI QVA CE COVP ON LE SACHE.
OR' QVE IE VA QVE A VOTRE SAINT AVTEL
CEIGNE'S MON CHEF DV LAVRIER IMMORTEL
QVI DAVANT MOI L'ENVIE ABBAISSE
ET ANNONCE'S TOVTES PAR L'VNIVERS
QV' HYMBLE ET DEVOT I'APPEN CES PETIS VERS
AVX GRANDS VERTVS DE MA PRINCESS

LE PREMIER

LIVRE DES VERS DE

MARÇ CLAVDE DE BVTTE

A V R O I.

O D E. I.



HENRI le plus grand Roi que soutient
 ne la terre,
 Apres auoir montré combien tu pens en
 guerre,
 Mesme auoir enuoie' iusqu' au ciel tes hauts
 Retirant tes fureurs qui les mauuais punissent, [faits,
 Affin qu' en tes pais tes belles loix fleurissent
 Sogneux de notre bien, tu apportes la paix.

Te publiant en tout Roi tant émerueillable,
 Que ça bas sous le ciel d' une gloire semblable
 Ne marche ton pareil, soit qu' il faille parler
 De tes diuines loix, ou des effrois belliques:
 Tu t' i montres si grand que tons les rois antiques
 A ta haute vertu ne peuuent s'égaller.

Combien t' aime le ciel sus les ans le temogne
 En tes premiers efforts ta conquise Bologne,
 Et le septre Ecoissois en ton poing fleurissant:
 Bien souuent a senti Charles Cesar Auguste,
 Avec le meur conseil dun Roi Chrestien si iuste,
 Ce que peut au besoing un prince si puissant.

Le Rhin en est temoin, qui en l' aspre furie
 De Mars, accourageant ta grand' gendarmerie

A ij

Te vit, & te connut au front de tes aieux:
 Et voiant sur ses bords l'honneur roial du monde
 Liberal te rendoit, en t'esclauant son onde,
 (Si tu eusses voulu) de soi victorieux.

Je laisse du Piemont les fortes villes prises,
 La tremblante Italie en iustes entreprises,
 Les Siennes de ta main doucement recuillis,
 La Ligustique mer humble dessous ta force,
 Qui t'ouurit ses grands bras, pour te donner la Corse,
 Voiant venir de loin les saintes fleurs de lis.

Ton antique Calais parauant imprenable
 A tes septrés aieux, aux plus forts effroyable
 D'un haut mur sourcilleux, n'a sceu tant presumer
 De ses forces, qu'en fin ta maistrisse puissance
 N'ait chassé pour iamais les fiers Anglois de France
 Tramans leur honneur mort tous confus par la mer.

Et qui ne scait l'effort de la foudre Gallique?
 Dieu en te decourant la secrette Amerique
 I descendit les tiens, menés d'un si bon heur,
 Que sous vn autre ciel, ou de nuit ne se glissent
 Les astres tels qu'a nous)ia veincueurs ils bâtissent
 Vne seconde Gaule, à ton roial honneur.

Bref le destin guidant ta prudente vaillance,
 A étandu les bords de ta croissante France
 Par les terres & mers, si loin avec ton nom,
 Qu'au bruit de tes assants encor' en est s'aisie
 D'un grand et nnement & l'Aphrique, & l'Asie
 Qui sans te voir t'adore oiant ton seul renom.

Mais Sire (sauf l'honneur de ta grande couronne)
 En parlant de tes faits plus de los on te donne
 D'auoir du ioug de Mars tiré ton peuple franc:
 Car qui doute soi mesme, & commande à son ire,
 Est bien un plus grand Roi, & plus digne d'Empire
 Qu'un qui massacre tout & par flamme, & par sang.

Eut battu l'uniuers iusqu'à forcer Neptune
 Ta puissance inuincible, en cela la fortune
 Reine par dessus tout, prendroit l'honneur à soi,
 En los t'en demourroit avec tes capiteines,
 Mais d'auoir triomphé de ces antiques haines
 Sans auoir compaignon, la gloire est toute à toi.

Le cruel Dieu guerrier qui effroie le monde
 A la merci du fer, acquit la terre, & l'onde,
 Par dix mille trauaux aux antiques Cefars:
 Il est si trespuissant qu'il a sur tout victoire,
 Mais par la douce paix triomphant de sa gloire,
 Tu seras appellé le grand veincueur de Mars.

Quelque autre chante donq' tes sanglantes batailles,
 Tes triumphes gagnés aux captiues murailles
 Des peuples loim dontés, se courbans sous ta loi:
 Moi Sire ie direi ta diuine Iustice,
 Tes étas bien rangés, & ta sainte police,
 Ta roiale bonté, ta clemence, & ta foi.

En confessant qu'en guerre, & paix, on ne voit estre
 Roi plus vaillant, ni doux, & n'en pourroit tel n'aitre,
 Bien que par toi s'en vient l'âge d'or precieux:
 Par l'un à iuste droit il faut que tu te nommes

*D'un titre mérité le plus grand Roi des hommes,
Par l'autre, lon te voit çà bas semblable aux Dieux.*

A LA REINE

ODE. II.

Comme un orfeuvre industrieux
Qui d'un burin laborieux
A un grand hanap d'or découppe
Les costes, puis en le courant
D'un beau couvercle, i va œurant
Un feuillage qui l'enveloppe,
Voulant son or faire valloir,
Tasche au plus brave lieu d'assoir
Sur son œure Mentoriene,
Pour embler l'oeil du regardant,
Avec un beau rubis ardant
Vne belle perle Indienne:

*Ainsi mon ouvrage entrepris
Pour le parfaire en plus haut pris
De diuerses vertus ie trace:
Et d'un traitt par mes doigts viuant,
De ma plume les engrauant,
Ie t'i ai gardé cette place:
Affin qu'étant pres de ton Roi
Toute femme se mire en toi,
Reine des Reines l'excellence,
Qui n'es seulement de mes vers
L'ornement, ains de l'uniuers,
Aussi bien comme de la France.*

Maintenant ie te veu conter
 (S'il te plait ores de prester
 A ma bouche vn peu ton oreille)
 Les secrets que m'a reuelé
 Clion, qui m'ayant accolé
 M'a repeu de cette merueille.
 Retien (dit elle) mon enfant,
 Par quel heur l'honneur triumphant,
 Des deux plus grands peuples s'allie:
 Et qui est celui qui a fet
 L'étroit neud de l'amour parfet,
 Serrant la Gaule, & l'Italie.

Le haut Dieu qui par son pouuoir
 Quand il lui plait fet tout mouuoir,
 Auisoit en sa preuoiance
 Que bien tôt les prochaines fins
 De ses immuables destins
 Deuoient plus loin borner la France:
 Dont soudain il va commander
 A l'heure, de ne retarder,
 L'heure obeit, & tôt deplace:
 Lors Reine le grand Roi voulut,
 Que l'œuvre paruint à son but,
 Par la main de ta digne race.

Incontinent au veul de Dieu
 Tout ainsi comme vn subtil feu
 S'en vint ça bas vne ame belle,
 Et dedans le ventre s'asit
 De ta mere, qui engroßit
 De toi, lors sa charge nouvelle.

Et ia commençoit d'approcher
 Son heureux terme d'accoucher,
 Quand dans un verger de plaisance
 Lasse elle alloit se comportant,
 Au lieu ou Arne va hatant
 Ses flots en ta belle Florence.

Là de long sur son flanc se mit,
 Puis sur son beau bras s'endormit,
 Et decourant sa face belle,
 Les grands vertus qui la veilloient,
 De ses beautés s'émerueilloient,
 Se courbant à l'enui sus elle.
 Dor Princesse, dor doucement
 Dit l'une, car le ciel t'aimant
 Ferme des vens les bouches fortes.
 O en tout trois & quatre fois
 Heureuse toi, si tu sauois
 Princesse qu'est ce que tu portes!

Comme la Nymphé ainsi contoit,
 Elle songeoit qu'elle enfantoit,
 Au-pres des destins ses Matrones,
 Sans souffrir ni peine, ni mal,
 Dedans un beau palais roial
 Des grans septres, & des coronnes
 Qui hautes au ciel se dardant
 Alloient tumber en occident,
 Les autres courroient voir l'Aurore:
 Et vit lors un beau septre droit,
 Qui sous le Septentrion froid
 Comme un trait se plantoit encore.

A peine le soleil doré,
 Ravi du grand rond azuré,
 Vit deux fois Tethys en son onde,
 Que le ciel montrant son pouoir
 Pour nous rendre heureux te fit voir
 La belle lumiere du monde.

A l'heure que venant ça bas,
 Avecques toi tu apportas
 De là haut vne telle grace,
 Que maintenant Reine tu vois
 Tes enfans & Reines, & Rois,
 Marcher heureux deuant ta face.

Le ciel qui est iuste donneur
 De toute ample grace, & bon heur,
 Seulement ne t'a fet largesse
 De tant d'honneurs, mais a vestu
 Ton cueur de la simple vertu
 Pour commander à la richesse:
 Et la vertu tant a tiré
 Ton cueur tout d'elle ennamouré,
 Qu'ardente tousiours tu embrasses
 Les lettres, qui te vont cherchant,
 Le diuin saouir t'épluchant,
 Pour t'ouuir les celestes traces.

O France qui or' vas haussant
 Ton bras entre tous si puissant,
 Pren bon cueur aiant mere telle:
 Et enuoie à ce coup es cieux
 Son los des ans victorieux,
 Au sein de la gloire immortelle,

Et toi ma Muse au pied soudain,
 Qui prenant la lyre en la main
 Cette humble chanson lui as fette,
 Di par tout ou tu t'en iras
 Que iamais tu ne chanter as
 Vne Princesse plus parfette.

SVR LE MARIAGE DE
 treshaut & vaillât Prince Emanuel Philibert
 Duc de Sauoie, & tresillustre Princesse
 Marguerite de France, Du-
 chesse de Berri.

ODE. II.

ET vous celestes pegasides,
 Pierides,
 Venés moi toutes accoller,
 Or' que la fureur Delphienne
 Tout m'emmene,
 Grands choses ie veu reueler.

Dedans voz antres plus sauvages
 Voz mignardises me tenoient,
 Et ma harpe en ses doux langages
 Flatoit ia des bois les ombrages,
 Qui MARGVERITE resonoit,

Quand de votre troupe immortelle
 La plus belle,
 D'auant moi vint se presenter.
 Cesse, car pour princesse telle
 (Me dit elle)
 Ie te montrerei que chanter.

Alors une douce humeur lente
 Descendant peu à peu rendit
 Ma teste au sommeil languissante,
 Puis de membre, en membre glissante,
 Comme mort palle m'étendit,

Quand le Dieu qui de sa main sombre
 Par fause ombre
 Mille formes en l'ame peint,
 Tira à soi ma fantasie,
 Tôt saisie
 D'un long songer viuement feint.

Trois fois ie senti sur ma face
 Sa paume froide, & proutement
 Morphée qui trompeur m'embrasse
 Me transporte en étrange place,
 Tout éfroié d'étonnement.

Ou est fondue la montagne
 Ma compagne?
 Ou sont courus les bois amis
 (Di-ie lors) & quelle eau là fume,
 Et écumé?
 En quel monde me voi-ie mis!

La Nymphé tout entour contemple,
 Puis me dit mon fils ne crein rien,
 Ci est de Cumes la terre ample,
 Nous sommes ia voisins du temple
 A mon cher frere Delien.

Temple de Dedale vollage

Haut œurage,

Qui fuitif en ces lieux encra:

Et des ailes son nauigage

Pour le gage

De la memoire, i consacra:

Ce long trait d'une eau si lointene

Que tu vois de flots s'argenter,

C'est la profonde mer Tyrrhene,

Par ou la pauvre gent Troienne

Vint les oracles consulter.

Mais si ia du temple t'appelle

L'œure belle,

Pincé de desirs doux ardans,

Allons i, là le genoil plie

Et supplie

Appollon, puis entron dedans.

En or, & beaux pilliers Doriques,

Le temple ardoit lair plus serein,

Bâti à grands pierres rustiques,

Ou sont des grands portes antiques

Assises sur gros gons d'erein.

Au portail braue en œure meinte

Viuoit feinte

D'Androgée la triste fin:

Puis d'amour Pasiphæe prise

La soumise

Au ventre du Toreau peu fin.

Là (cas enorme) i est encore
 Au Labyrinthe plein d'erreur,
 Cet infame-né Minotore,
 Qui les corps des enfans deuore,
 Liurés à sa gloutte fureur.

Tu aurois part en la grand' œuvre
 De ce feuure,
 Que tant industrieux on voit
 Icare, si tu laissois fere
 A ton pere,
 Et si sa douleur le pouuoit.

Par deux fois pourfilant tes ailes
 En or, le cuer lui trassaillit,
 Et ridant les ondes cruelles,
 Par deux fois des mains paternelles
 L'outil, & la force faillit.

si bien que l'œuvre encommencée
 Mi tracée,
 L'ayant de soi tout étrangé
 Lui fist quitter la place vide,
 Que l'humide
 De l'air, & des ans ont mangé.

Sous cette Parienne pierre
 Ma sainte guide ne souffrit
 Que plus en ces merueilles i erre,
 L'entre, & mets le genoil à terre,
 Puis telle priere elle offrit.

O Dieu de Tenede, & de Clare,
 Et Pathare,
 Vne voix des oracles sûrs,
 Si ta sainte ardeur qui s'enflame,
 Dedans l'ame,
 Onques ne dedaigna tes seurs,

Ouvre nous tes diuins oracles,
 Toujours quand nous t'inuquerons:
 Et ne detourne tes miracles,
 En ces Cumeans habitacles,
 Sur les choses que nous querons.

Fai ta prestresse secretaire
 De toi pleine,
 Ores venir prophetiser
 Les grands heurs promis à la France:
 Par presence
 Veuille lui tant favoriser,

Que seulement elle n'écrive
 Sur des feuilles ses obscurs vers,
 Ains d'une voix hautement vive,
 Crie l'heur qu'il faut qui ensuive
 Des hauts Dieux les destins couuers.

A cette parole diuine
 La cortine,
 L'autel, & le saint ornement,
 Donnant lieu à la chose ditte
 S'entr'agitte,
 Tremblant d'un doux secouïement.

*La Muse receuant le sine
 Message de son frere cher,
 Laisse la maison Apolline:
 Et prenant mon bras, m'achemine
 Droit au prophetique rocher.*

*Nous arriuons tôt à l'hotesse
 Et prestresse
 D' Apollon, qui par certains vers
 Parloit en ces lieux solitaires:
 Grands mysteres
 Tantôt me furent decouuers.*

*Lors vne cauerne profonde
 Dressée d' vn front merueilleux
 Que le roch Euboien fonde,
 Obscure, horrible, & furibonde,
 A coup vint étonner mes yeux.*

*Auec cent grands gueules beantes,
 Abboiantes,
 Ou il faut qu'en se foruoiant
 La voix enclose en cent s'ecarte,
 Puis s'en parte,
 Quand la Sibylle va criant.*

*Là dauant la compagne mienne
 M'abbaisse, & met sur les genous,
 Puis dit. ô vierge Amphisienne
 S'il est vrai qu' Apollon te tienne
 Tout maintenant regarde nous.*

A peine eut la parolle dite
 Que subite
 La Cumaine du grand rocher
 Sort, & de cette réponse use,
 Sainte Muse
 Je ne vous sauroi rien cacher.

Lors ie ne scai quelle priere
 Seule entre ses dens marmonna,
 Trois fois se retira arriere,
 Trois fois regarda la lumiere,
 Et trois fois l'antr'e enuironna.

Puis d'un corps, ce me semble, étrange
 Toute change,
 Vne autre voix elle halena,
 Au chef les cheueux lui dresserent,
 Et changerent,
 Et rien plus d'humain elle n'a.

A coup de rage toute pleine
 Va crier d'un horrible émoi
 Voici le Dieu qui me demaine,
 Voici mon grād Dieu qui m'entraîne,
 Voi le ci, lognés vous de moi.

Lors vne peur soudaine & froide,
 A pre, & roide
 Que tout effroié mon cueur eut,
 Despuis ma teste herisée
 Englacée
 M'abbatant à mes piés courut.

A donques vite elle s'élançe
 Par l'autre & là fet aguiser
 Sa voix hœuse, puis s'auance,
 Puis se touuant deuers la France
 Commence ainsi prophétiser.

O destinées tout puissantes
 Ah trop lentes,
 Quand nous trerès vous le tens
 Que l'heureux Françoisse terre
 Hors de guerre,
 Conioindra deux esprits contans?

Quand verras ta Déesse humaine
 En mille graces, & beautés,
 O bien-heureux fleuve de Seine,
 Montrant une face seraine
 Reluire dauant tes autels?

O vierge ores le ciel l'incline
 Et destine,
 Le ciel tout fet, le ciel tout peut:
 Voici venir un braue Prince
 Qu' amour pince,
 Qui te pourchasse, & qui te veut.

Voici l'amant par doux allarmes
 Que le petit Dieu iette à bas,
 Faisant de tes beautés ses armes:
 Voici l'Héroë aux amours fermes,
 Qu'iras ensuiuant pas à pas.

Je voi toute France assemblée

La troublée,

Qu'elle ne te peut retenir:

Je voi puis une terre heureuse

Fort ioieuse

De te voir en ses bras venir.

I'oi desja comme elle t'appelle,

Sentant élever son bon heur,

Et ia ta seruante fidelle

Se mire en ta presence belle,

Vrai pourtrait d'un roial honneur.

Mais ains que la parole mienne

Lui auienne,

O France tu as à souffrir:

O Dieux que d'auentures doubles,

Que de troubles,

A mes yeux se viennent offrir!

Mais rien perdre cueur ne te face,

Si tes forts ennemis hatifs

A ton sang forcent une place,

Et si Mars d'une fiere audace

Traine tes Heroës captifs.

Car le ciel, qui pour ton bien veille,

T'appareille

L'heur sous une infelicité:

Te rendant ia pour l'auantage

De l'outrage

Ton antique port, & cité.

Bellone laisse la campagne,
 Deux Nymphes vont la repousser,
 Tout ce qui est perdu se gagne,
 Hé, ie voi la France, & l'Espagne,
 A ce coup d'amour s'embrasser.

O d'Alcide le fort lignage
 Pren courage,
 Le ciel fet ces appointemens:
 La plus belle que le iour voit
 Il t'enuoie,
 Recevoir tes embrassemens:

Et si promet la race tienne
 Croitre en hauts fets, si glorieux
 Qu'auant que ton iour fatal vienne
 Verras en vertu ancienne
 Resusciter tes grands aieux.

Et toi regarde vn puissant septre
 Bien haut croitre,
 Es fortes mains de tes enfans:
 Et par l'heur grand que tu leur donnes
 Les couronnes
 Reluire en leurs chefs triumpans.

Desia ie voi marcher leur gloire
 Des les champs ou l'Aurore luit,
 Jusqu'ou la tarde Tethys noire
 Voit de Phœbus les cheuaux boire,
 Puis par tout ételer la nuit.

I. LIVRE DE

*Vn Prince en ta race vient naitre,
Qui doit estre
Le seul Cesar qui vangerá
Ses anciens Aieux de Troie,
A qui proie
Le Turc infidelle sera.*

*Le Turc non seul, ains sa puissance
Rien de plus grand ne pourra voirz
L'áge d'or reprendra naissance,
Et de la terre, & de la France,
Ne sera qu'un mesme pouuoir.*

*La grand' force ou Tytan se lieue
Perit brieue,
Aussi celle ou le midi point:
Du couchant la toute derniere
Non guerriere,
En son heur ne perira point,*

*Iusques à tant que l'œure immonde
De ce vieil estre terrien,
Deiognant la machine ronde,
Rompe les fondemens du monde
Remettant ce tout en son rien.*

*Tels siecles les Naroues palles
Seurs fatales,
D'un accord veulent à a filler,
Le Dieu qui fet chose si grande
Me commande
A ce coup de le reueler.*

Lors, comme la grand' mer poussée
 Fet monstrueux flots amasser,
 Par les contraires vens brassée,
 Puis en fin se rend abbaissée
 Et cesse de se courrouser,

La sibylle en son fier cour age
 Perd la rage,
 L'esprit en elle refroidit,
 La face lui reuint seraine,
 Puis soudaine
 Au profond antre se perdit.

Adonques mon escorte chere
 Qui ce pendant ne mélogna,
 Voyant du clair iour la lumiere
 Tumber en l'onde marinere,
 Me criant à coup m'empogna.

Te m'éten ouurant oeil, & bouche,
 Tout farouche,
 Des sibyllins cris furieux:
 Puis me leuant a sa parolle
 Loïn s'enuolle
 Le pesant sommeil de mes yeux.

Allors la Nympe gracieuse
 Me dit, fiche en ton souuenir
 La réponse ores non douteuse,
 Sur celle destinée heureuse
 Qui doit à la France auenir.

I. LIVRE DE

Et anime de telle gloire
Ton inoïre,
En ces miracles si souvent
Qu'en vain sa certaine parolle
Ne s'ennolle,
Pour servir de ioïet au vent.

Donq' aux vers que tu appareilles
Fai tes cordes si bien chanter,
Que ta Princesse en ces merueilles
Sente ses rauies oreilles
D'un diuin accord contenter.

Au pres de moi gisoit ma harpe
Que ie happe,
Pour l'animer avec ma voix:
Lors soudain ces vers i'y compasse,
Puis l'embrasse,
Sus elle promenant mes dois.

36 AV REVERENDISS.
Cardinal de Chastillon.

ODE. IIII.

QVand devant la seur du Roi
La diuine MARGVERIT,
Ie montröi au pres de toi
Quelque traits de son merite,
Et que mon vers se combloit
D'une lyrique merueille,
Qui de douceur lui embloit
L'esprit rani par l'oreille,

Le soin qui te tient le plus,
 Et la faueur dont tu vses,
 Aux chers enfans de Phœbus,
 Et aux saints prestres des Muses,
 Te fit d'un si bon auen
 Loïer les tons de ma rime,
 Que ma Princesse ma eu
 Des ce tens en quelque estime.

Le saint chœur Castalien
 Ma harpe bien loing reiette,
 Si iamais pour vn tel bien
 De ton los elle est muette:
 Toutesfois qu'vn million
 De diuins esprits en sorte,
 Qui le nom de Chastillon
 Iusques aux étoiles porte.

Desia Ronsard sçait combien
 Ta faueur a de puissance,
 Faisant du vieil sang Troïen
 Croitre l'honneur de la France:
 Lui qui bien haut chantera
 Le fils d'Hector, & ses gloires,
 Et de HENRI ne taira
 Les bien conquises victoires,

I'oi, ce me semble, Pascal
 Qui ia tonne en ses annales
 De ton frere l'Admiral
 Les grands batailles nanales:
 Pouuant tous les tiens nommer

Foudres des bandes guerrieres
 En la terre, & en la mer,
 Par cheuaux, & par nauieres.

Mais moi peu ie puis encor,
 Car la roiale largesse
 Auec vn éperon d'or
 N'a enhardi ma paresse:
 Pour autant me duit il mieux
 Chanter Pan, & ses Nymphettes,
 Hantant les rustiques Dieux
 Et les ieunes amourettes.

Si par amour toutesfois
 Quelqu'un deigne fere entrée
 Par les ombres de mes bois,
 Oie ma forest sacrée
 Q D E T bien haut te chantants
 Et entonnant tes louaanges
 Dessus le vent les portant
 Iusques aux terres étranges.

Et ne m'est papier empraint
 De beaux vers, plus agreable
 Que cil ou la Muse a peint
 Ta vertu émerueillable:
 Pour auoir esté cellui
 Qui la bande Ionienne
 En France à tiré d'ennui,
 Digne du nom de Mecene.

Dieu te gard ô vrai support
 Des vertus qui te poursuivent,
 Et t'élisant pour leur port,
 A toi par troupes arrivent:
 Aiant dans ton cueur encreé,
 Là vn lit elles disposent,
 Ou de Iuppiter à gré
 Les neuf filles se reposent.

A MADAME BEATRIX
 de Paciecô Contesse d'Entremons.

O D E. V.

Bien qu'a l'œure que ie t'ai fette
 Tout ainsi qu'un bon architecte
 Je pourroi étonner meints yeux,
 Les amusant par hauts ouvrages
 Aux termes, & t'nmoins images
 De la vertu de tes aieux
 Vraie race des Dieux,

Les vns guerriers pour la patrie
 N'épargnans les biens, ni la vie,
 Cognus capitaines vaillans:
 Les autres, outre l'art de guerre,
 Pour fermer la paix en leur terre
 Aux droicturieres loix veillans,
 Et tousiours travaillans,

Et bien que ie puisse à ta gloire
 Montrer d'une antique memoire,
 Ton Espagne auoir veu plantés

En armes d'or bien étrophées,
 Leurs beaux victorieux trophées,
 A coups de masse tempetés
 Et morrions cretés,

Pourtant ores ne sera peinte
 D'autre que de ta vertu sainte,
 Ma tablè viue en tes douceurs:
 Qui bien que mon pinceau t'imitè
 N'a qu'une grandeur trop petite,
 Pour i animer en couleurs
 Tes vertus, & valeurs.

se vantent de leur parentage
 Ceux qui n'ont plus grand auentage
 Qu'èstre nobles par leurs aieux,
 Et qui à leur vertu chenue
 S'opposent ainsi qu'une nue
 Contre l'oeil des astres raieux,
 Bien lointeine des cieux.

Mais or' ie veu que lon entende,
 Que ta vertu point ne demande
 Brauer par vn autre ornement:
 Ançois de soi toute diuine
 D'une propre marche chemine
 Par leur sentier, également,
 Voire plus hautement.

Que seruoit la claire noblesse
 A l'Asyrienne princesse,
 Si ses hauts faits du iour amis

N'eussent redonné la lumiere
 A l'aieule vertu premiere,
 Froissant en harnois tant bien mis,
 Les'effors ennemis?

Qu'eut vallu la race ancienne
 A la superbe Egyptienne,
 Si sa victorieuse mort
 N'eut fraudé du Romain la gloire?
 De Lucrece quelle memoire,
 Et de la vierge en cueur si fort
 Nageante au Tibrin bord?

Iamais la vertu ne se range
 Qu'a cellui qui point ne la change,
 Mais ardant l'ensuit en tous lieux.
 Iadis par elle meinte dame
 S'arrachant viue de la lame,
 Dedans un beau char precieux
 Courut Déesse aux cieux.

Par elle ainsi lon te vit estre
 La feale oreille, & la dextre,
 De la grand' Reine Helconor,
 Vefue au preux Hercule de France,
 Qui tua le monstre ignorance,
 Et dora son beau siecle encor
 Du Saturnien or.

Par elle non iamais oiseuse,
 Ta claire aiguille industriouse
 Peint les cieux, la terre, & les caux,

I. LIVRE DE

Or' un Dieu, & sa Nymphé aimée,

Or' sus une toile animée

De Iunon les fiers pans nouveaux

D'un or Cyprien beaux.

Ores puis aux heures deliures,

Au miel des philosophes liures

Doucement te vas allaitant,

Nourrissant tes pensées pures

Du fruit des saintes écritures,

Et ton esprit guerrier constant,

A son corps résistant.

Aussi Minerve t'a apprise:

Toi qui ceux qu'elle favorise,

Toujours d'un meilleur oeil reuois,

Mesme ains que me voir eus en grace

Mes vers, qui du harpeur Horace

Cherchent aux doux pas de mes doits

Les accords Callabrois.

Or' pourtant ma Muse venue

Ta vertu iusqu'au ciel connue

Ne tasche farder, ni dorer:

Comme un bel astre on la voit luire,

Mais bien sur ma harpe vent bruire

Tes honeurs, pour se decorer,

Et en toi honorer.

M. CL. DE BUTTET. 23
A MADAME DE
Saint Vallier.

ODE. VI.

Nous qui de cette ville terre
Sortons, puis i sommes remis,
Aurons trois puiffans ennemis
Cauteleux, qui nous font la guerre.
Le tens saccageur, & brisant
Noz œures en les déprisant,
L'enuie palle, qui empogne
La vertu des cœurs triumphans,
Et la mort, mesme aux ieunes ans
Qui de nous gueres ne s'elogne.

Sur ces trois la sagesse humaine
Pour neant cherche son pouoir,
Si la raison ne vient prouoir
Aux maux dõt cette vie est pleine.
Car le fort tens qui tout abbat
Hardi nous liure le combat,
L'enuie de trauers nous gronde,
Et si sommes tous destinés,
D'estre par la mort ruinés
Entrant au miserable monde.

Onq' en vain pourtant ne travaille
La vertu, qui nous fet priser,
Et par noz fets eterniser
En tens de paix, ou de bataille:
Car contre eux les tout-voians Dieux
De l'immortalite des cieux

Arment leurs fauoris Poëtes:
 Et par leurs carmes bien-heureux
 Les Heroës cheualereux,
 De la race desquels vous estes.

Or' les saintes Muses, & Graces,
 Equippent ia Buttet en point
 La trouffe en son fiac, l'arc au poing,
 Pour resister à leurs menaces.

Aux armes vont l'industriant:
 Puis la plus belle en me riant
 Vn bouclier garde-corps me donne
 Pour aux hasards m'accompagner,
 Sur lequel on voit rechigner
 L'horrible chef de la Gorgonne.

P'apreste une l'ame tranchante,
 Contre le tens caut attrapeur:
 Puis mon grand bouclier donne peur
 A l'enuie de dueil creuante.

Ainsi d'un Martial octroi,
 Ces dames m'ont promis pour toi
 En leurs grands efforts les detruire:
 Voi me ci ia armé, ia soit
 Que ta vertu qui les deçoit
 Se peut reuanger de leur ire.

Aussi telle grandeur ne glisse
 Au tour des ans qui se resuit,
 Indigne en la profonde nuit
 Qu'un long obli l'enseuelisse.
 Il ne faut que thesor si beau

S'accable deffous le tombeau,
 Ni que ton nom là bas arriue
 Sans gloire, aux ombres se plaignant
 Que les beaux vers le dedaignant
 N'ont fet qu'en noz bouches il viue.

O si Mars ami de ma Muse,
 Et Phœbus que tant i'ai cherché,
 M'ouurant vn antre non touché
 Ses beaux lauriers ne me refuse,
 Quelquefois on m'orra tonner
 Les grands assauts qu'on vit donner
 Quand les deux princes Allobroges
 Voisins ennemis de long tens,
 Firent au sang des combattans
 Les grands flots de l'Isere rouges.

Lors que la gent Sanoisienne
 En peu de nombre épouenta,
 Assaillit, rompit, & donta,
 Le fort camp du Dauphin de Viëne.
 Chantant Berol, & son bon heur,
 Je n'oblirai point l'honneur
 Illustrant ta maison antique,
 Ni les noms aux astres vollans
 De tes aieux de Miolans,
 Coulonnes de la republique.

Je dirai des lauriers la gloire
 Qu'ils fesoient en leur sang bagner,
 Se perdans, pour mieux se gagner
 A l'innuolable memoire.

*Je publierei, par leurs moiens
De quel cueur les Savoisiens
Conquirent & chasteaux, & villes,
Et que plus leur pais leur doit
Que iadis Rome ne devoit
Aux Scipions, ni aux Camilles.*

À FRANÇOIS DE
Lambert Euesque de Nice.

O D E. VII.

*Si la fieure palle, & tremblante,
Ores chaude, & ores glaçante,
Las tant ne me venoit renouir
Auecques ses forces cruelles,
Me saccageant usqu'aux moëllles
Et abbatant tout mon pouoir,*

*Le desir qui à toi me presse
N'auroit la creinte pour maitresse,
Et ie ne viuroi angoisseux:
Mais à peine vn bâton me porte,
Resemblant d'une face morte
Vn simulachre paresseux.*

*Pourtant les gentes Testiennes
De leurs flutes musiciennes
Gais mottets viennent me donner:
Et m'ont pour toi cette Ode fette,
Qu'orendroit à ma main defette
Si ie puis, ie ferei sonner,*

*Nymphé, mon saint amour, dépesche,
 Pren mon Luth muet à la perche,
 Et fai le parler d'un beau son.
 Di moi comment mieux on l'accorde,
 Puis i condui de corde, à corde,
 Avec mes dois, cette chanson.*

*Les vieux Grecs que tant on admire,
 Marians les vers à la lyre,
 L'accord des cieux alloient trouvant:
 Mesme Temistocle à la table,
 Refusant le Luth delectable,
 En fut reputé moins sauant.*

*Mais ce siecle qui foible plie
 Sous la vertu, ne s'étudie
 Qu'amasser grands thesors, & biens,
 Laisant loin la trace diuine
 De la tant loüable doctrine
 De noz bons peres anciens.*

*Aucuns aians lame plus belle,
 Recherchent la gloire immortelle,
 Quittans la terre aux vicieux:
 Et d'une échelle peu hantée
 Vont gagnant l'étroite montée
 Pour aller empogner les cieux.*

*Entre lesquels la grand' lumiere
 De ta vertu, n'est point derniere,
 Ainçois par sus les autres luit,
 Comme en outrant les nueux voiles*

*La Lune est Reine des étoiles,
Et Emperiere de la nuit.*

*Aussi la prudence diuine
Entre tous bien te voyant dine,
Au sacré college Romain
D'éleuer vne charge grosse,
Pour appui te donna la Croisse
(Ores fleurissante en ta main)*

*De ta Nice, en sa forteresse
Que la verde Tethys caresse,
Quand par flots, & reflots dispos,
Te riant au port elle arriue:
Et plus loin qu'aux bords de sa riuë
Enuoie le bruit de ton los.*

*Ce grand ciel qui de son oeil ample
Les œures des mortels contemple,
T'ayant de long tens éprouné,
Pour être à ton merite large,
Auoit cette diuine charge
A tes épaules reserué.*

*O Dieu combien a de puissance
Le saoir ioint à l'innocence,
Qui aux beaux palais supernels
Nous emporte, & notre nuit doute,
Et ça bas les siecles surmonte,
Rendant les hommes éternels.*

*Le grand Macedon qui par guerre
Triumphant embrassa la terre,
Achille estimoit bien heureux
D'auoir trouué la trompe forte,
Qui reueilloit sa vertu morte,
Le vangeant du tens rigoureux.*

*Mais la tienne bien plus diuine,
Te fera ta claire buccine,
Sans aucun Homere chercher:
Car par tes doux labours toi-mesme
Hors des bras de la parque blesme
Viuant te pourras arracher.*

SE A FRANCOIS
d'Eguebellete.

O D E. V I I I.

Tous ceux qui veulent ne sont pas
Mignons de ma Muse puissante
A sauuer l'homme du trepas,
Et qui fille des Dieux se vante:
Mais ceux qui couragement
Ardans taschent la vertu suiure,
Ils sont graués plus viuement
Sur mes vers, que dessus vn cuiure.

*Aussi ne fus-ie iamais las
Tirer du noir sein de la terre
Ceux qui vont adorant Pallas,
Soit en la paix, soit en la guerre,
Et qui rians l'humain danger*

Cherchent vne éternité douce:
 Sur ma plume d'un vol léger
 Jusques es hauts cieux ie les pousse.

Tes vertus qui m'ont retardé
 En ta braueté fleurissant,
 Eguebellette ont commandé
 Que cette Ode à ton los ie chante:
 Et ton port qui les Dieux atteint,
 Les Dieux, qui au front de ta face
 Au vif la hardiesse ont peint
 De Seïssel, ta vaillante race.

Le courageux Dieu Tracien
 Qui te voit d'un oeil favorable,
 Au grand chevalier Pelien
 De corps, de cueur, t'es fet semblables
 Mais tes faits d'armes glorieux
 Ne lui scauroient donner puissance
 Te faire galopper les cieux
 Comme Persee, avec ta lance:

Car bien qu'ainsi qu'éclairs tramis
 Ton harnois dans un camp flamboie,
 Quand sur le dos des ennemis
 Ton bras d'une masse foudroie,
 Si ne peus tu te reuanger
 Armé d'une force si dure,
 Du tens pront a nous saccager,
 Qui aux plus braues fet inuire.

Mais aiant gagné la faueur

*Des Muses, qui chantent les armes,
Méprise hardi sa fureur,
Froissée du choc de mes carmes.
Comme toi les plus vaillans cueurs
Sont favoris de ces mignonnes:
Puis les Poëtes, & veincueurs,
Ont le pris de mesmes com onnes.*

3e A SON AMALTHE'E

ODE. IX.

*F*ille plus que ta mere l'elle,
Qui d'amour eut épris les Dieux,
Egale à la douce pucelle
Souci du cygne gracieux,
Mais puis de lui tant amoureuse,
Qu'au ventre en œuf il lui germa
Celle grand' beauté quereleuse,
Qui les deux pars du monde arma:

O toi donq' ma Tyndarienne,
Qui sur moi fais Amour armer,
Si pour toi tant douce est la peine,
Je ne crein la mort pour t'aimer.
Mais las ma Nymphé au moins octroie
Que cet iniuste archer veincueur
N'embrase vne seconde Troie,
Lançant ses brandons à mon cueur.

*Ce n'est moi qui prend ton riuage
Maugré ta gent, pour t'emmener
Mais bien ie veu en ce ieune âge*

*Mon cueur pour hôte te donner,
 Fai donq' fai, que Dione douce
 Vite face oter à son fils
 Ses traitres flambeaux, & sa trouffe,
 Qu'il mit dans tes yeux, qui m'ont pris.*

A JEAN GASPARD
 de Lambert, Gentilhôme
 Sauoisien.

ODE. X.

H *Eureux qui pour acquerre
 Le ciel, quitte la terre
 Et toute vanité:
 Et qui par vertu ample
 Se laisse pour exemple,
 A sa posterité.*

*Vertu suit vne trace
 Que nul ne tient, insqu'a-ce
 Qu'il ait dur tens souffert.
 Fort est qui pour l'atteindre
 Au maux, qu'on ne doit creindre,
 Hardiment s'est offert.*

*Vn mal instruit courage
 Cet épineux passage
 Vent raiuir en courant:
 Ainsi la fausse tourbe
 Le iette au chemin courbe
 De l'auengle ignorant.*

*Mais qui fet lente course
 Pas, a pas, voit la source*

*Du haut roch ou il tend,
Et lors qu'il crie, & monte,
La vertu d'aider pronte
Inuoquée l'entend.*

*Hercule aiant defettes
Les sept Hydrines testes,
Pront en vn sentier tel
La print: en mesme affaire
Castor, avec ton frere,
Tu es fet immortel.*

*Aucuns s'allans retraire
Loin des pas du vulgaire,
Ardans de decevoir
L'enrouillée oubliance,
Prudens par la science
S'efforcent de l'auoir.*

*La science honorable
Plus que l'or souhetable
Que le ciel t'éclouit,
En si sage entreprise
Pour estre de toi prise,
Belle s'épanouit.*

*Quand bien ieune tes guides
Les saintes Pegasides,
Desirant te loger,
Sus leur haut mont te mirent,
Et en dormant t'i firent
Leurs beaux secrets songer.*

Là ta gorge alterée
 Huma l'eau etherée,
 Ou but profondement
 Le bon berger d'Ascrée:
 Là la troupe sacrée
 Te tient mignardement.

Entre elles Calliope
 Te baisant, enuoloppe
 Du rameau triumpbant
 L'or cressu de ta teste,
 Comme propre conquête
 De son tant cher enfant.

Et mettant la main tiennne
 Sur la harpe Orphéenne,
 T'a fet son art tenter:
 Mais vien en plus hauts carmes,
 Les triumpantes armes
 De noꝝ Princes, chanter.

Qui est cellui qui pense
 Plus braue recompense
 Pour son heur merité,
 Que de pouoir conquerre,
 Apres mort, en sa terre
 Gloire, & éternité?

L'honneur des plus grands tombe
 Avec eux, sous la tombe:
 Qu'est ce ou l'obli ne mord?
 Mais ta vertu suiuis

*Sous les piés de la vie,
Massacrera la mort.*

*Le Palmier qui boutonne
Espérance nous donne
Manger le fruit suivant:
Or ta meure prudence
Plutôt que l'apparence,
On a veu mise auant:*

*Car le ciel qui l'ordonne,
Ains que son en Autonne
Ta rendu fructueux:
Faisant de ta jeunesse
Vne sage vieillesse,
Tant es tu vertueux.*

32 A VENVS ET CVPIDON contre Amalthée.

O D E. X I.

O Déesse Aphrodite fille
De la mer, que l'air fit rider,
T'embarquant dans vne coquille,
Pour droit en Cythere aborder,
Quand bien petite encore,
Mais tresgrande en beauté,
Ton Isle qui t'adore
Conneut ta deité.

*Tu as sur l'univers regence,
Par toi tout au plaisir se ioint:*

Car tu renerues la puissance
 De ton fils mignard qui tout point.
 Voi donques ie te prie
 Mere d'Amour, comment
 Ma gentile ennemie
 Se iouie à mon torment.

Bien que tu te sois retirée
 Dans Thrace, ou volent tes desirs,
 Ou que ta ville Cytherée
 Te tienne en tes premiers plaisirs,
 Tourne ton beau Char ample
 En mes champs, si tu veux
 Que ie t'i dresse vn temple,
 Pour te rendre mes vœux.

Le doux mal d'Amour incurable
 Qui par monts, & bois t'a contraint
 Suiure ton mignon tant aimable,
 Mon cueur pour Amalthée étreint:
 Qui seule me travaille
 En ses diuines meurs,
 Et d'une sourde oreille
 Méprise mes clameurs.

Tu peux matter par douce force
 L'orgueil des plus fiers animaux,
 Mesme brusler en ton amorce
 Les Monstres aux marines eaux.
 Mais ma Nymphe, t'aproche,
 Caute à me molester,
 D'un cueur né d'une roche
 T'ose bien resister.

*Donq' Amour pren ta fleche amere,
Bande ton arc, fai la douloir,
Sans toi la douceur de ta mere
Longuement ne pourroit valloir.*

*Iusques dans ses os glisse
Ton feu lent, plein d'aigreur,
Et fai qu'elle pallisse
D'une douce langueur.*

*si le grand Roi qui tonne, & grelle,
Sans viser tu frappes au cueur,
Ne pourras tu d'une pucelle
Par longs ans te rendre veincueur?*

*Du trait qui me fet blesme
Tasche à l'atteindre droit,
Car ce tonnant supresme
Elle seule veincroit.*

*En fin quand ta prodigue trouffe
Tous ses traits t'aura fet sortir,
Poar la rendre à mes travaux douce
Fai lui un peu mon mal sentir*

*Puis regraue sans cesse
En son cueur tendre fet,
La peine vengeresse
Du tort qu'elle me fet.*

SVR SON RETOVR
des champs.

ODE. XII.

Desia l'hyuer qui tout tremblant frissonne,
Des mons tous blans droit nous darde ça bas

*Vne froideur tant aſpre quelle étonne
Mes champs aimés, mes ſoulas, mes ébas.*

*Les dous ruiſſeaux clair-courās aux campagnes,
Par l'Aquilon arretés, & trancis,
Font, & reſont, aux froids pieds des montagnes
Vn roch ſcabreux de glaçons endurcis.*

*Puis les foreſts, dont les teſtes brottues
Feſoient épes les feuilles verdoier,
De leurs cheucux orendroit déuetues,
Sous neige, & glas, ſe deulent de ploier.*

*Tous les plaisirs des champs mornes ſe taiſent,
Que tout laſcif ie ſouloi ſauorer,
Au nouveau tens qu'oïſeaux gais ſe degoïſent,
Et que l'on ſent les rochers murmurer.*

*Des doctes ſeurs celle bande celeſte
Vers vous, mes champs, me piqua de venir:
Mais puis qui ia Decembre m'i moleſte,
Plus priſonnier ne me poués tenir.*

*Philelphe auant, que mon cheual on ſelle,
Muſes pourquoi venés vous m'empêſcher?
Attendu ſuis d'v ne troupe fidelle,
Qui par voz dons touſiours m'a tenu cher.*

*Long tens au bord de cette eau az urine
Ai bataillé, comme votre ſouldart,
Allors qu'Amour entré dans ma poitrine,
M'ſaccageant i mit le feu qui m'ard,*

Mais à ce coup mon Chamberi m'appelle,
 O Paradis de ma félicité,
 Que n'est desia cette plume immortelle,
 Pour tracer vif ton honneur merite!

Si ie vai la, tous mes plus favorables
 En m'embrassant me viendront caresser,
 Me faisant voir leurs labeurs memorables,
 Que les longs iours ne pourront rannerfer.

De Battandier la ioiesetté braue
 Ses mots fleuris soudain dégorgera,
 Et mon Lambert Pallas ton doux esclaué,
 De Ciceron les thesors versera.

Ramasse i est, & Pingon à la trace
 Des anciens, ses vers fera bondir,
 Qui sont venus freschement de Parnasse,
 Ou Apollon les lui a fet ourdir.

Mais ma cruelle en cent graces friande,
 D'un doux regard las me vient r'allumeri
 O malheureux qui par beauté trop grande
 En vain espoir ne se soule d'aimer!

A MADELEINE LA
 G O R G I.

O D E. XIII.

S i dessous les ombres molles
 Douce Eraton tu m'accolles,
 Quand en ton giron ie suis,

Maniant mon Luth à l'aise,
 Rien ie ne di qui ne plaise,
 Car ma chanson tu conduis.

Mais quel soin tousiours te presse,
 Di moi ma sainte maitresse
 De courir voir les beautés
 D'une Dryade qui emble
 Les cueurs, & esprits ensemble,
 De ses graces enchantées?

M'as tu ta cachette ouuerte,
 Pour i faire entrer ma perte?
 Ou veux tu guider tes pas?
 Ferme ici ta belle plante,
 Il n'ia chemin, ni sente,
 Ie te suppli n'i va pas.

I'enten desia un allarme,
 Et le petit Dieu qui arme
 D'arc, & de fleches ses mains,
 Pour à plat en douce guerre
 A grands coups de traits sur terre
 Verser les foibles humains.

Bien donq' si tant te plait chante
 Celle beauté qui tant gente
 Raut à soi les esprits:
 Qui sera, l'ayant ia prise,
 Au pur or de mes vers mise,
 Comme une perle de pris.

La Nature merueilleuse,
 Fut de son œure amoureuse
 La formant, ou bien il faut
 Que sous vne face humaine
 Quelque Déesse hauteine
 Nous vienne voir de là haut.

Car Daphne ne fut onq' telle,
 Non Eglé, non la pucelle
 Fui ante l'obscur des bois,
 Quand Pan qui apres hahanne
 Pour elle embrassa la canne,
 Ou pleint encore sa voix.

Ce ieune enfant Dieu qui volle
 D'un trait mignard rendit folle
 Vne garce, qui conceut
 sous le blanc cygne amiable
 La beauté émerueillable
 Qui flamme aux Pergames fut.

Mais par les Graces menée,
 Gorge tu nous es donnée
 Des cieux, pour les admirer,
 Qui d'en haut leurs clairs yeux paissent
 Courbés sus toi, tant se plaisent
 En tes vertus se mirer.

O fille au Nymphal corsage
 Qui d'un beau ouuert visaige
 D'amours, & graces tout plein,
 Me paissant de tes doux termes

*Deignes mes bien-heureux carmes
Du vierge creux de ton sein:*

*Puis-que bons la France auoïe
Les petis vers que ie ioïe,
Ie iure les saintes seurs,
Et leurs vers lauriers, ma gloire,
Te loger chez la memoire,
Pres des Graces, & Douceurs.*

*Et par moi (si trop ie n'erre)
Les filles de meinte terre
Verront aux Astres luisans
T'emporter des vertus belles,
Que les Muses éternelles
Ont fet maitresses des ans.*

• **• A V X M V S E S P O V R**
immortaliser la vertu de Madame
Marguerite.

O D E. XIII.

ORes que la vermeille Aurore
Repigne ses beaux crins dorés,
Sur l'Indois sablon qu'elle honnore,
Or qu'elle efface, & chasse encore
Les Astres de la nuit tirés:

*Recuillés vous diuine race
Qui Parnasse
Habites, ou les fresches eaux*

D'Éurote, ou les beaux bords humides
 Libétrides,
 Ou les Pindiens arbrisseaux,

Ouvrés moi voz freschettes prées
 Peintes des plus gaies couleurs,
 Et ces corbeilles diaprées
 Par voz subtiles mains sacrées,
 Faites rire de mille fleurs.

Que votre docte main façonne
 La couronne,
 Promise en honneur immortel
 A la Princesse MARGVERITE,
 Qui merite
 Que vous lui dressiés un autel.

Courés donq' à l'ennui vous rendre
 Tandis que l'aube aiournera
 Sur l'herbe verdelette, & tendre,
 Puis son doux thesor allés prendre,
 Et tout ce qui de beau sera.

Sus à ce bis, sus à ces roses,
 Or' déclofés,
 sus à ce bel oeillet vermeil.
 Mais gardés qu'aucune ne bouge
 La fleur rouge
 Teinte de l'infernal sommeil,

Dépechès que l'on amoncelle
 Tout ce que le gai printens peut.

Cueillés la violette belle,
 Et la fleur qui renelle celle
 Pour qui ce beau butin se cuent.

Par voz mains des fleurs soefue-nées
 Bien ornées,
 Voz vers preaux soient dépoüillés,
 Tant que leur bigarreneur vine
 Si naue,
 Ne les rende ainsi émaillés.

Je voi ia vne Nymphé adextre,
 Qui pour ses compaignes gagner
 Se fet si gentile apparoitre,
 Qu'il semble que lon voie croitre
 Ses roses dedans son panier.

Vne autre derriere la guette
 La finette,
 Ennuiense de ses couleurs,
 Tant hatant sa main larronçse
 Que tout verse,
 Tapissant le beau pré de fleurs.

Ainsi doucement outragée
 S'efforce de la mettre à bas,
 L'autre fuit sa seur non vangée,
 Et en la course accouragée
 Perd vne rose à chacun pas.

Ou allés vous gaires pucelles,
 Doctes, belles,

Ces tant douces noïses cessés :
 Et que voz fleurs les plus exquisés
 Me soient prises,
 Venés, & les entrelacés.

Au nom de la Nymphé roiale
 Je pren ces trois fleurons diners,
 Le lis, la rose matinale,
 La marguerite virginalé,
 Ornement de mes petis vers.

Et veus que sa deïe coronne
 En fleuronne,
 Repeinte en cent mille façons.
 Or est tens qu'on en face offrande
 Belle bande,
 Frappés donq' l'air de voz chansons.

Puis dessus l'herbette feconde
 Prenés vous, & allés dansant,
 Menant des bras vne douce onde,
 Virottant toutes à la ronde,
 Parmi ce beau pré verdissant.

Là donq' que chacune soit preste
 Ceste feste,
 Et ce beau iour solennisé:
 Que son nom d'un tens innombrable
 Pardurable,
 Soit par vous immortalisé.

I. LIVRE DE

*Affin que la memoire d'elle
Publie le ciel ne pouvoit
Enrichir la beauté mortelle,
D'une ardente vertu plus belle
Qu'en MARGVERITE lon peut voir*

*Muses qu'un marbrin simulachre
Lon lui sacre,
Sur deux pilliers bien haut montés
Qui viue, & sa grace excellente
Represente,
Et le divin de ses beautés.*

*Mais affin qu'un malin orage
Ni coure sa force épreuuer,
Defendés le de tout outrage:
Car il faut ces vers contre l'âge
De voz propres mains engrauer.*

PRINCESSE QVI DES TON ENFANCE

EN TA FRANCE

TES COMPAGNES NOVS APPELLAS,

AIANT ACQVIS L'HEVR PAR MERITE

D'ESTRE DITTE

SVR TOVTES, LA DOCTE PALLAS:

NOVS SACRONS CETTE AVTRE CORONNE

(OVTRE LE LAVRIER MERITE'

QVI TON SAGE FRONT ENVIRONNE)

A TA GRAND' VERTV QVI FLEVRONNE,

POVR GAGE DE L'ÉTERNITÉ.

Tous les maux, toute la misere,
Du Pactol tout l'or fluctueux,
En la fortune moins prospere,
Ne sont puissans assés, pour faire
Abaisser un cueur vertueux.

Non des citoiens la menace,
Irés comme un torrent émeu,
Ni d'un cruel Tyran la face,
Fit il rougir & mettre en place
Le Toreau d'ercin sur un feu.

Deut le ciel des la haute cime
Son grand bâtiment ruiner,
Si bien remparé il s'anime
Qu'un tant épouventable abîme
Le frapperoit sans l'etonner.

En tous dangers contre la chance
De fortune, il peut se fermer
Comme un rocher que le vent tence,
Quand sur lui d'un grand hurt sélance
La vagerage de la mer.

Car la vertu toujours compagne
Le conseille, & d'un clair renom
L'éternisant ne le dédaigne:
Plusieurs marchent sous son enseigne
Qui ne l'ont connu que de nom.

I. LIVRE DE

Mais toi des la fleur de l'enfance
Heureux Boissoné, la suiuant,
Nous montres par experience,
Que vaut d'auoir sur la constance
Philosophé tout son viuant.

Ta forcé à nuls maux afferuie,
Triumphe de tes ennuieux,
Qui tâchoient forcennés d'enuie
Rompre le repos de ta vie,
Ores sus eux victorieux.

D'une accoutumée prudence
Ton cueur si bien s'est assureé,
Qu'apres ta longue patience
A eux la griue repentance,
A toi est l'honneur demeureé.

Nous faisant voir (puis que rien ferme
N'est en cet estre terrien,
Qui clôt notre heur en peu de terme)
Que quand pour nous la vertu s'arme
Le dur malheur ne nous peut rien.

O bien heureux, & vraiment sage,
Qui se courbe patiemment
Dessous la fortune vollage,
Et qui a son riant visage
Ne s'amuse pas grandement.

Ainsi qu'aux terribles allarmes
Courageux tu te rueras,
Vêtu des Piemontoises armes,
Sous ce grand Conte de Varas,
Loin i'entrerei
Aux bois toffus, & plus secrettes préés,
Et avec Pan, les Fannes, & Napées,
Des vers i'enfanterei.

Vraiment tu ensuis notre race,
Prenant le fer pour batailler,
Les Dieux en differente trace
Prudentes me voulurent tailler.
Le trop dur Mars
Or' ne me rid, & ne scait me surprendre,
P' aime la Muse, aussi el' vient m'apprêdre
Ses sciences, & arts.

Quantefois à la decouuerte
Quelque Dame qui te verra,
La cregnant ton indigne perte
Prise de toi, soupirera
D'une grand' tour,
Te remirant au dur front de l'armée,
En ce pendant que ta maitresse aimée
Merquera ton retour.

Mais sui l'atrait que l'Amour donne,
Ou ton cueur languira étreint:

*Et ne revien si la couronne
De laurier, n'a ton front enceint*

Buttet, affin

*Qu'au choc de mort ta gagnée victoire,
Des vertueux te repande la gloire
Qui durera sans fin.*

A RENE' IULIEN

Parisien.

ODE. XVII.

*Si lon te calumnie,
Si le droit on te nie,
S'on épie ta mort,
N'en vi en peur aucune:
Ains contre ta fortune
Pren cueur tousiours plus fort.*

*Car celluy qui dispose
Iulien, toute chose,
Tout bon ne permet pas
Venir le bras robuste
Des mechans, sus vn iuste,
Pour le ranner ser bas.*

*Puis le tens rien ne cache,
Et faut qu'en fin on sache
Ou l'équité se tient.
La vertu enuiée
Sans qu'elle soit noyée,
Tousiours au dessus vient.*

*Et bien que lon saccage
 Tes biens, ton heritage,
 Qu'on tasche t'en priver,
 Donnant au malheur place
 Regarde apres la glace
 Le prin-tens arriuer.*

*Au sort plein d'inconstance
 A bien peu d'assurance,
 N'i mets ton fondement:
 Tantôt le dueil il meine,
 Tantôt apres la peine
 Le doux contentement.*

SVR LA NAISSANCE
 de nostre sauueur Iesus Christ.

ODE. XVIII.

Reuille toi mon luth, & chante
 Des vers au tresgrād Dieu des Dieux,
 D'une corde si bien disante
 Qu'elle arreste étonnés les cieux,
 Quel Apollon m'assaut
 D'un nouveau feu plus chaud?
 Qui me va rechaufant
 L'ame, en si saint émoi?
 Dieu supresme fai moi
 Chanter ton doux enfant.

*En ce bas desert ou nous sommes,
 Le haut verbe eternel viuant
 Se vétit de la chair des hommes,
 A noz miserres s'asservant:*

I. LIVRE DE

Et vint (vangeant le tort
Du serpent) par sa mort
La terre secourir,
Qui sous l'antique erreur,
S'en alloit en l'horreur
Des abimes perir.

Aux fonds des profondes tenebres
Ce grand Soleil se revela :
Et rompant les portes funebres
De Pluton, soudein appella
Du haut ciel éclairci
La Pitié, & Merci,
Qui l'homme ont dechainé
Des gouffres infernaux,
Ou en éternels maux
Il étoit condamné.

Vne Nymphé Galiléenne
Dans son flanc heureux le porta :
Et par puissance non humene
Mere, & Vierge elle l'enfanta.
La Nature en ce fet
Etonnée se tait,
Et en soi ne comprend
Comment faire se peut
(Quand sa loi ne le veut)
Vn miracle si grand.

Tantôt que par celeste grace
L'enfant du tout puissant fut né,
L'ange de Dieu des cieux déplace

De splendeur tout environné:
 Criant aux pâtoeaux
 Sus laissés ces tor eaux,
 Qu'estes vous endormis?
 En terre s'est rendu,
 Du ciel large étendu,
 Le Messie promis.

Enfans n'aiés peur, qu'on s'appreste,
 Debout, en Bethlèem courés,
 Sur du foin, dans vne grangette,
 Au maillot vous le trouuerés.

Ainsi leur annonça
 L'esprit, puis sélança
 Par lair diuinement:
 Lors les celestes voix
 Ont frappé plusieurs fois
 Le front du firmament:

Les bergers en liesse grande
 Leurs musettes, & challemeaux,
 Font oïir, & toute la bande
 Chante, & rechâte, chants nouveaux.

Au grand Dieu tout puissant
 Loüanges vont dressant,
 Pleins de diuine ardeur:
 Aians oïi des cieux,
 En ces terrestres lieux
 Venir vn si grand heur.

La nuit lors pour estre agreable
 Tendit son manteau ételé,

*Jusqu'aux fins du monde habitable,
Ou elle a l'enfant reuelé.*

*Le ciel qui tôt le sceut
Muet point ne le teut,
Tirant ses mouvemens:
Et tout soudain l'ont veu
L'air, la terre, & le feu,
Et tous les élemens.*

*A coup vne étoile drillante
Traçant le ciel oriental,
Traine sa cueue blanchissante,
Nonçant ce mystere fatal.*

*Trois sages regardans
Ses beaux cheveux ardans,
La voiant auancer,
Dirent que le haut Dieu
Droit l'élançoit au lieu,
Pour son Roi annoncer.*

*Joieux de ce diuin message,
Avec honorables presens
Le vont voir, d'un humble visage
Lui offrant or, myrrhe, & encens.*

*Sachans qu'il s'étoit fet
D'éternel Dieu par fet,
En corps semblable à nous,
Chacun d'eux s'abbatit
Deuant l'enfant petit,
Sain tement à genoux.*

Or puis que fus tant admirable
 Claire nuit par tout l'univers,
 A jamais sois moi favorable,
 Inspire moi des diuins vers.

Et toi le doux confort
 De mon ennui si fort
 Luth, que ie vai pinçant,
 Cesse de lamenter:
 Et appren à chanter
 Le los du tout-puissant.

SVR LE TREPAS
 de la Reine de Nauarre, suiuant
 les vers latins de Iean d'Aurat.

O D E. X I X.

Ainsi que le Prophete grand,
 Rami d'un braue char ardent,
 Bien haut par l'air print la carriere,
 De son bras doré, & luisant,
 La bride, & le frein conduisant,
 Des cheuaux foulans la lumiere,

Quand la robbe se deploiant
 Hors du sein du vieil flamboiant,
 Cheut aux ieunes mains suppliantes
 Du moindre Prophete, & ainsi
 Apres soi par l'air eclerci
 Tiroit longues traces ardentes,

Comme vne étoile on voit flamber
 Tumbante, ou qui semble tumber,

*Du ciel des autres bien lointaine,
Trainant vne cueüe à long trait,
D'un feu soudainement pourtrait
En la nuit brunette, & seraine.*

MARGVERITE non autrement,
Lasse de l'humain vetement,
Qui d'une tache naturelle
Outre son gré l'alloit courrant,
Plus diuine se deliurant
De l'orde masse corporelle:

*Au ciel hauteine s'elena,
sur quatre roües elle va,
Foi, Charité, & Esperance,
Et la force qui donter peut
Le sort malin, qui point n'émeut
Vn cueur bien armé de constance.*

*sur ce beau Char victorieux,
se ioint à la troupe des Dieux,
Ou Déesse elle se contemple,
Et Reine, par dessus les Rois,
Non de son petit Nauarrois,
Mais bien d'un Roiaume plus ample.*

A ANTOINE BATTANDIER.

ODE. XX.

LE celeste Toreau dressant
Sa corne d'or, de fleurs ornée,
D'un front sur la saison puissante

*Pousse la porte de l'année.
Le ciel chauffant l'humide de la terre,
Nouveaux thesors de son giron déferre.*

*Desia se desenfient les eaux,
Abbatant leurs ondes legeres:
Et par les champs les pâtoureaux
Se ioient aux gaies bergeres,
Ores tout rid: mais cet estre agreable
Nous va monstrant que rien n'est pardurable.*

*Tantôt le renouveau plaisant
Vn esté coupe-blé nous donne,
Et soudain que l'esté cuisant
A fet place aux vineux Autonne,
L'hyuer recourt: ainsi l'heure nous meine
De iour, en iour, à notre mort certaine.*

*La Lune pourtant chacun mois
Rachette sa clarté perdue:
Mais Battandier si vne fois
L'arrest des trois parques nous rue
D'auant Minos, ou tous nous faut descendre,
Nous serons lors maugré nous ombre, et cendre.*

*Pourquoi donq' pour biens acquerir
Perdons nous l'aise pour la peine,
Quand si soudain vn bref mourir
Trompe notre esperance vaine?
Voici le coup de ioier, & s'ébatre,
Or' pour iamais faut la tristesse abbatre.*

*Laisse le palais plein démoi,
Laisse, laisse, ces loix rongeardes:
Et te per aux champs avec moi,
Pour voir caroller les Dryades,
Du bord iasard d'une fontein pure,
Sus un lit mol de mossese verdure.*

CONTRE VN POETE
iniurieux ODE. XXI.

LE ciel pour punir ton outrage,
Te plante au cerueau vne rage,
Qui plus & plus croissant tousiours,
Ainsi qu' Hecube malheureuse
Forcera ta gueule hidenuse,
Tous les soirs par les carrefours.

*Va matin, & ne me hasarde:
Bien que d'enuie ton cueur arde,
Cherchant sur moi ficher ta dent,
Et que ce vilain groin tu tordes,
Je n'ai point peur que tu me mordes,
Me resuintant d'un oeil ardent.*

*Si tu ne veux que ie t'accoutre
De coups, laisse moi pass'r outre,
Es tu bien pour me foruoier?
Mais si ta rage encor te happe
Approche toi, gronde, vrle, iappe,
Tu ne me peux rien qu'abhoier.*

A. M. D. B.

ODE. XXII.

P Ar Venus qui t'est favorable,
 Marguerite di moi,
 Di moi pourquoi trop mal traittable,
 Tu pers mon Lambert tant aimable,
 Cuit de l'amour de toi ?

Pourquoi rechangeant de nature
 Plus parler on ne l'oit
 Que de sa Marguerite dure,
 Et n'a plus de ses amis cure,
 Ainsi comme il souloit ?

Le bal, les festins, & les tables,
 Et sa propre maison,
 Les ris, & les jeux delectables,
 Et les lieux plus accompagnables,
 Il hait comme poison.

Plus à m'appeller il ne tasche
 Pour entrefeuilletter
 Son cher Ciceron qui lui fache,
 Ainçois pensif l'amour remache,
 Qui le vient tormenter.

Plus pour les tors dont tu lui uses,
 Entre rochers connus,
 Entre vaux, & forests recluses,
 N'allons renvoir les saintes Muses,
 Ni les Faunes cornus.

E

Plus,

Plus, las plus, n'enfonce sa dextre
 L'arc droit au blanc visant:
 En Dieu archer trop trop adextre,
 Ingrate la fet ta proie estre,
 D'un trait bien plus nuisant.

Sa dure peine cotumiere
 L'a forcé d'un tel pli,
 Que rompant son ardeur premiere
 Pour toi il jette tout arriere,
 Votre soi en obli.

Dedans ta maison importune
 (Non soul d'i sejourner)
 Aussi tôt n'anuite la brune,
 Que pour te gemir sa fortune,
 Il va s'emprisonner.

Ainsi le damoiseau Achille
 Secret se cachetoit,
 En la vierge troupe gentile,
 Pour n'estre à l'assaut de la ville
 Ou on le souhetoit .

O petit dieu pour vne enfance
 Que grands sont tes efforts!
 Quand mieux estre armé on se pense
 Lors tu fais sentir ta puissance
 Aux foibles, & aux fors.

A LOUIS MILLIET

SAVOISIEN. ODE. XXIII.

I E ten les bras en haut, i'attemoigne les cieux,
 Et iure le grand Styx, peur de la parure ombre,
 Que ie mourroi plutôt ains qu'estre écrit au nombre
 Des malheureux ingrats, pour t'estre iniurieux.

Car cest toi qui aimé des loix filles des Dieux
 Par ton graue parler me tiras de l'encombre
 Ou i'alloi trebucher, quand soudein tu fis sombre
 Tout le Senat béant à tes dits merueilleus.

Mais laschant les torrens de ta forte harangue,
 Toutefois tu ne veus que ie dore ta langue,
 Aimant mieux à mes vers tes doctes loix changer.

Milliet tu as raison quitter l'or au vulgaire,
 Car l'or donner ne peut qu'une bien brieue gloire,
 Mais les vers de la mort seuls nous peuuent vanger.

A IAQVES RAPPIN,

Aumonier ordinaire de la Reine,

ODE. XXIIII.

D Euant le dur front de l'enuie
 Remettant la loüable vie
 Dont heureux le ciel t'a vétu,
 Sans que de moi aucun fard sorte,
 Il faut Rappin que mon vers porte
 Temognage de ta vertu.

Combien que la connue épreuue
 Ja par tout publiquement preuue
 Quel est ton esprit, par l'effet :
 Et la penible diligence,

E ij

Que

*Que pour notre pais en France
Enuoie au Roi tu as fet.*

*Cellui aux troubles plus contraires
Qui meine à chef grandes affaires,
N'est pas digne de peu d'honneur:
Et meint son sauoir i consommz,
Et tout ce qui peut faire un homme,
Qui toutefois n'a ce bon heur.*

*En vain dessus les eaux profondes,
La nef va refendant les ondes,
Pour prendre le port bien souuent,
Et pour neant dresse la teste
Le mast, encontre la tempeste,
S'elle n'a la faueur du vent.*

*Outre la vertu tant soit grande,
En tout ne sçai quel heur commande
Qui bridant haut notre dessein,
Le bien dont aucuns il denoie,
Aux autres de grace il octroie,
Tenans la fortune en la main.*

*Toutefois les Dieux inculpables,
Ne versent leur dons favorables
Qu'à l'esprit au beau incité:
Et qui par vne étroitte trace
Pour les aller trouuer embrasse
La vertu seule, & l'équité.*

Meint d'auant toi qui auoit prise

*Ta charge, de son entreprise
Souuent s'est trouué deuoï:
Mais onques tu ne fis demande
Au besoin, tant fut elle grande,
Que le Roi ne t'ait octroïé.*

*Pour autant la vertu ornée
Qu'en faueur le ciel t'a donnée,
S'est ia fet voir au iour, si bien
Que la Reine à ton heur propice
En t'honorant de son seruice,
Desia t'a retenu pour sien.*

*Et à ta prudence estimée
Ouuant son oreille fermée
Si vn fait tu lui vas contant,
Sachant combien tes propos pesent
(Tant tes meurs bien nées lui plaisent)
Voluntiers te va écoutant.*

*Or si ceux qui pour la patrie
Se perdoient, regaignoient la vie
Cá bas en immortel seïour,
Bien plus que ceux lá tu dois plaire
Qui d'une audace temeraïre
Eteignoient follement leur iour.*

*Et merites mieux de reuiure
Par vne statue de cuiure,
Qui tasche faire front aux ans:
Mais pour toi ces euvres peu viuent,
Et maugré la memoire suiuent,*

I. LIVRE DE

La longue inconstance du tens.

*Reçois donq' mes vers qui plus valent
(Si ne suis trompé) car il parlent,
Et des ans hurtés ne cherront:
Ainçois aux oreilles éstranges,
Faisans present de tes loüanges
Vaincueurs par les bouches courront.*

A S A L Y R E.

O D E XXV.

S i la mort ne m'enuoie boire
L'obli trop tôt, doré iuoire
Je te promets mander ton chant
Deslá ou le iour prend sa gloire,
Insq' ou Tethys le va cachant.

*Puis guerrier courant aux allarmes,
Auecques ses ardans gendarmes
Je comperei Berol vaincueur:
Mais oi' i'ecri de vaines larmes
L'assaut qu' Amour donne à mon cuer.*

*La Ronfard set bruire hautene
En France la harpe Thebene,
Et pour chanter l'honneur des Roys
Reçoit la troupe Aoniene
Dedans son heureux Vandomois.*

*Et ia sur la riue Latine
Dubellai la gloire Angiuine,*

*Le Tybre étonné a rendu,
 Au luth a la corde argentine,
 Du bel olivier dépendit.*

*Or moi avant que ie revienne,
 De l'amoureuse Lesbienne
 Orné du beau myrte ombrageux,
 En ma terre Sauoisienne
 Premier i'apporterai les jeux.*

FIN DV PREMIER
 LIVRE.

ΚΕΡΑΣ ΑΜΑΛΘΕΙΑΣ.





DE ILLVSTRISS. ALLO-
BROGVM DVCIS D. MARGARETAE

Gallicæ è Gallia migratione,
Ad Marc. Clau. Buttetum.

Ioan. Auratus
Lemouix.



*M Gallicã Dux Margarin Allobrox
Sponsus paternos duceret ad Lares,
Phryx qualis Eleam puellam
Abstulit axe Pelops eburno,*

*Non Pisa leto tempore tristius
Nubente flebat virgine præpete
Orbas palestras, nec cruore
Oenomai madidas quadrigas:*

*Quàm tota fleuit Gallia, quòd nurus
Galli migraret sedibus è soli,
Non illa equestre, sed canorum
(Cuius erat decus) agmen orbans.*

*Iustè sed Elis passa sit improba
Raptus alumna, regis & impij*

*Casum, mala qui fraude Diti
Tot generos socer immolasset.*

*At tale Gallos nil meritos sua
Regemue culpa, funere regio
Mutasse pompas nuptiales
Non leuis inuidia est deorum.*

*Nam Rex nec illo rege fidelior
Hospes, magis nec plebis amans fuit,
Qui pacis vltro sancienda
Victima sit generosa factus.*

*Arefricandis Musa sed abstine
Sænam vetustis vlceribus manum:
Sat Margaritunc vna Gallis
Causa, superq; fuit dolendi.*

*Regale linquens Margarit atrium,
Et fratris aulæ transfuga Regiæ,
Et tot clientes, tot clientas
Efficiens inopes patronæ.*

*Quid nunc misellæ, quid facient sua
Orbæ (inquiebant) matre Camœnule?
Regi quis vltra, quis benigna
Tradet eas ope protegendas?*

Quod

*Quod tu solebas optima Virginum
Vt virgo quondam, sic quoq; foemina
Nunc vna summè foeminarum
Moribus ingenioq; præstans*

*Proinde & artes ingenuasq; tuis
Semper tueri prona favoribus,
Quas nunc relinquens, destitutas
Vindicis auxilio relinquis.*

*Has atq; plures his queremonias
Tunc increpabat Gallia flebilis,
Se, clamitans, omnes suasq;
Funditus interiisse Musas.*

*At non deis non hac erat inuidis
Mens, vt ferina barbaries genus
Gallorum, vt olim, nec veteribus
(Turpe nefas) rudis occuparet.*

*Visum sed illis præsidii satis
In rege, & eius principibus situm,
Francisco, auiti non in artes
Degenerare, aut animi paterni.*

*Francisco adultos in puero viros
Qui vicit, acres inq; viro senes
Victurus est, si fata cursu,
Quo semel instituere, pergant.*

Qui

Cui Nestorem vnum, cui tot Achilleas
 De Guisiana dij tribuunt domo,
 Per quos & armis, & salubri
 Gallia consilio triumphat.

Ergo sat vsis palladia Deus
 Cultisq; Gallis Virgine, sustulit
 Hanc à suis, & ad feroces
 Transtulit Allobrogas colendos.

Illic, vt olim finibus in suis
 Doctos fouebat, sic fouet exteris
 Et nunc in oris : patriasq;
 Promouet, atq; propagat artes.

Tu testis vnus tu satis es meis
 Buttete dictis & tua carmina,
 Quæ Lesbij non Cambriani
 Vatis opus neget esse nemo.

Seu tu recentes ferre per orbitas
 Dignare gressum lege carentibus
 Rhythmis : catena siue certi
 Verba pedis libet alligare,

Tu primus ausus Sapphica Gallicæ
 Aptare lingua pleetra : viriliter
 Tu mascula mas è puella
 Fronte rapis meritam coronam.

*Seu facta regum, & praelia principum
Ingentia æquas comparibus modis :
Seu tu pudicos ludis ignes
Nomine sub mutilæ capelle,*

*Dignus tuæ qui de dominæ tibi
Cornu coronam diuite conseras :
Florum quod vber atq; frugum
Tu canis vberiore versu.*

*Per te Sabaudis Gallicus adstupet
Nunc & Camœnis & numeris chorus :
Et patrios miratur hymnos
Tam citò transfiliisse montes.*

*Istud sed omne munieris est tui
Quæ rapta in oras Margari dissitas
Ronsardum ibi Bellaiumq;
Atq; alium atq; alium creasti.*

*Nunc ergò famæ vecta draconibus
Cælo fereris ceu Ceres altera
Actæa, quæ disseminasti
Cecropias segetes per orbem.*

F I N I S.

LE SECOND

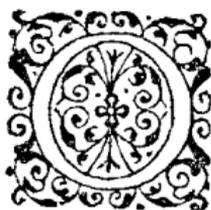
LIVRE DES VERS DE

MARC CLAVDE DE BVTET

SAVOISIEN.

AUX MVSES

ODE I.



V voulès vous mes Déeses que i' alle,
 Déeses mon souci ?
 I en'en puis plus, voiès ma face palle,
 Arestés moi ici.

En vain hélas, en vain par voz saints antres
 Par voz saints antres cois,
 M'auéz gagné, quand faisiés les bois chantres
 Apprentis sous ma voix.

Combien traçant cette rude montée
 M'aués fet reculler
 Seul à l'écart, pour ma dure Amalthée
 Faire aux pins reparler ?

Et combien las d'une course legiere
 T'ai ie veu remonter
 Lesse tes flots, ma natale riuere,
 Pour m'ouir lamenter ?

Ou esties vous pucelles, quelle riuie,
 Quel mont vous appelloit,

Allors

Allors qu'Amour os, nerf, & vaine vine
Indigne me bruloit ?

Je ne croi pas qu'Aganippe glaçante,
Pinde vous eut tenu,
Le bord d' Eurote, ou Lécolle saillante
De Parnasse cornu.

Les Dieux des bois, & Nymphes, de leur grace
Pour secours me donner,
Voiant ma mort écrite sur ma face,
Vindrent m'environner.

Chacun deux quiert d'ou vient ma maladie,
D'ou me sourdent tels maux,
Et sur tous Pan le bon Dieu d'Arcadie
Avec ses patoraux.

Helas, dit il, quel defastre en ta chance
T'a le soulas rompu ?
Tousjours l'amant d'une folle esperance
Vainement est repen.

N'allonge plus tes données angoisses
Des l'heure que fus né,
Car par arret les fatales Déesses
L'ont ainsi destiné.

Or saintes seurs votre bande s'appreste,
Et si aués pouoir
Encontre Amour, pour vostre cher poète
Faites l'ores savoir.

*Il faut tenter si les drogues Colchiques
Peuvent à ma langueur :
Et si au feu les Idoles magiques
Ont effet, ni vigueur,*

*Affin qu'ainsi la beauté qui me presse
Me veuille souvenir :
Mais il vaut mieux qu'à ce coup ie la laisse,
Que tant m'en souvenir.*

☞ S V R L A M O R T D E

Trefillustre Prince Charles. IX.

Duc de Savoie.

O D E. II.

P Rince entre tous princes heureux,
*Qui tirant ton cueur de la terre
De la paix fus tant amoureux,
Q'on ta veu veincueur de la guerre :
Et menas en ces mortels lieux
Vne vie semblable aux Dieux,
Puis quand tes vertus manifestes
Virent de tes gris ans le but,
Paiant le naturel tribut
T'ont porté aux manoirs celestes:*

*Ta diuine ame qui tenoit
Son fort, par raison si puissante,
Du seul bien qu'elle imaginoit
Triumphe ores toute contente.
Haut au grand palais supernel
Tu bois le nectar éternel,*

Plein

Plein de l'heur qui des Dieux redonde :
 Et pres de leurs trosnes t'asieds,
 Pressant les astres de tes pieds,
 Ioieux d'auoir laissé le monde.

Là tu prens la paix qui tiroit
 Cá bas doucement ton courage,
 Qui le premier âge doroit,
 Ains que le fer fut en usage :
 Mais quand les deuoiés humains
 En leur sang tacherent leurs mains,
 Au ciel elle allá faire entrée :
 Retirant des glaines pointus
 L'innocent scadron des vertus,
 Pour accompagner son Astree.

CHARLES donq' tu regnes lá haut
 Ou ta puissance est tousiours vne,
 Et ton regne ni creint l'assaut
 De la variable fortune :
 Là tu prens immortels ébats,
 Puis iettant tes yeux ici bas
 Turus nos trop vaines demandes :
 Voiant ce monde terrien
 Estre un petit point, & un rien,
 Au pris de richesses si grandes.

Cependant d'ung long pleur nouueau
 Ton peuple que l'ápre dueil mine,
 De loin deborde à ton tombeau,
 Rebattant des poings sa poitrine :
 Et en grands cris continuels

Appelle

Appelle les astres cruels :
Mais les trois Fées filandieres,
Et le tens à nous faucher pront,
Quand le fillet de noz iours ront
S'endurcissent à noz prieres.

Desia pour toi ie commençoi
Tirer vne euure à la memoire,
Ou pront ie deseuellissoi
De tes aieux la morte gloire :
Mais las ton suruenu trepas
Ranuerse l'entreprise à bas,
Car ma Muse taschant premiere
Leurs braues fets aller chantant,
Non supportée va quittant
Sans honneur, sa trompe guerriere.

Mais si pour ton tige él cuer,
Ton filz pousse ma hardiesse,
J'irai ta grand' race treuuer
Iusqu'au fond de l'antique Grece :
Et montrerei nés tes aieux,
Du sang d'Hercule merueilleux,
Attirant sa longue noblesse,
Aux puissans empereurs Saxons :
Lors entonneront mes chansons
Ton grand Berob, & sa proiesse.

Tandis pour toi j'immolerai
Au noir sejour des ombres mornes
Vn toreau, que j'atournerai
D'une girlande par les cornes.

Tout l'autel au ciel fumera,
 Et chaque an sacrifiera
 Ma Muse sur ta sepulture:
 Qui contre l'oblihasardeur,
 Epiant de loin ta grandeur,
 Te graue ores cette écriture:

BELLONE QUI TANT DE MAUX FAIS
 EN YON ET DISCORDE ET GVERRE
 NA PROCHÉS POINT DE CETTE TERRE
 IGI DORT LE PRINCE DE PAIX.

ASA MUSE. ODE III.

IEune Eraton Sauoisienne,
 Qui la manne Hyppocrenienne
 Commences seulement goûter,
 Pour vn iour te faire écouter,
 Petite, mais doucette Muse,
 De qui l'amour si bien m'amuse
 Qu'avec vn luth melodieux,
 J'aime mieux ensuiure les Dieux
 Forestiers, & Faunes rustiques,
 Et les Nauondes aquatiques,
 Au frais des bocages plus beaux,
 Et aux tors riuages des eaux,
 Mignon du Prince de Pathare,
 Que la voix du palais auare,
 N'ayant iamais l'art dedaigné
 Que les neuf seurs m'ont enseigné:
 O de ma gloire la defense,
 Mon support, ma seule esperance,
 Inspire moi des nouveaux vers,

Animés parmi l'univers :
Et me targe contre l'enuie
Des traits aigus en calumnie,
Que tousiours mon renom cherchant
Iniquement va decochant
Ce lourd, & profane vulgaire,
A qui onq' vertu ne sceut plaire,
Grosier courbant son esprit loin
Du ciel, qui de nous a pris soing :
Donne que d'un fredon lyrique
Ie sonne le carme Sapphique
Par la France, affin que premier
Gagnant le Lesbien Laurier,
Et maugré l'enuie dontée,
Par une gloire meritée
Tu cernes d'un tour triumpant,
Le tendre front de ton enfant.

A APOLLON,
 Vers Sapphiques.
 O D E I I I I .

P Rince des Muses, Iouiale race,
 Vien de ton beau mont subit, & de grace
 Montre moi les ieux, la lyre ancienne,
 Dans Mitylene

Qu'autrefois Sapphon sona si dolente,
 Quand le cueur bruloit à la pauvre amante,
 Pere si tu veux que ie les fredonne
 Donne là, donne.

II. LIVRE DE

*Et que d'un archet resonant ie pousse
Mille grands beautès de ma Nymphé douce,
Douce non, mais las à l'amant fidele
Toute cruelle.*

*Or que dans ces bois ie me tire a l'ombre,
Plein d'amours nuisans, que ie porte sombre,
Trompe mes langueurs, la douleur, la peine,
Qui me regeine.*

*Vange toi Paan de la Cyprienne,
Qui va commandant à la bande tienne :
Pas ne suis du rang de sa troupe serue,
Mais de Minerue .*

*O l'honneur par tout reuerend de Clare,
Des faueurs tiennes ne me sois auare,
Montre les hauts cieux à ma gloire belle
Perpetuelle.*

*Par fureurs saintes loge dans ma teste,
Contre les Parques sacre moi poète,
Des nouveaux lauriers à la ieune Muse
Dieu ne refuse.*

*Mets l'amour tousiours de la belle en estre,
Fai que ton luth d'or resone en ma dextre,
Et que l'ord Python de sa langue inique
Plus ne me pique.*

A L A M A L T H E E

O D E V.

SI tu beuois la froide Tane,
 Femme à quelque cruel marrane,
 Encor' piteuse en maux si longs,
 Pleindrois tu l'assaut que i' endure,
 Butin d'auant ta porte dure,
 Des apre-souflans Aquilons.

Ois tu cruelle, ois tu la porte,
 Poussée de la Bise forte,
 Qui rebruit d'un sec hürtement ?
 Et le voisin bois qui s'entonne,
 D'un abboi que le vent lui donne,
 Jusqu'au hant de ton batiment ?

O pauvre moi, & loin de grace,
 D'estre ici frilleux sur la glace,
 T'aimant sur tous tes poursuuans :
 Mais indigne qu'amour me brulle,
 Indigne que l'air ainsi m'urle,
 A la merci de tous les vens.

Ab bats ta fierte violente :
 Elle est a Venus deplaisante,
 Et ront d'amour le doux lien,
 Tu nes de la Vestale trouppes,
 Ni difficile Penelope
 Fille au pere Tyrrhenien.

Las l'or & les perles que donne
 L'amant, avecques sa personne,
 Pour s'arrançonner de malheur,
 N'ont point leur force à toi égale
 Pour t'avoir, non ma couleur palle
 Triste témoin de ma douleur.

Ains ce pendant qu'avec ma lyre
 Je plein, ie sanglotte, & soupire,
 Je tafche a t'ouvir mes ennuis,
 O trop rigoreuse Amalthée
 Seule dans ta chambre nattée
 Tu trompes mollement les nuits.

Mais si les feux de la nuit lasse,
 N'ont fet que le somme t'embrasse,
 Douce Amalthée écoute, & voi
 Comment Amour le cueur me ronge:
 Si tu dors, à tout le moins songe
 Combien de peine i'ai pour toi.

A PHILIBERT DE
 Pingon, ODE VI.

O^r que l'hyuer s'approche,
 Pingon, Pingon, vois tu
 La Niuolette roche
 Haussant son chef pointu,
 Toutte de nege blanche:
 Et les arbres pressés
 De glaçons sur la branche,
 Se courbans tous lassés?

L'eau qui tournoiant dore
 Les prés verts en boüillant
 Ferme s'empierre, & ore
 Plus ni va gargoillant :
 Las & foible se frise,
 Cuidant son trot hater,
 Au ciflet de la Bise
 Contreinte d'arreter.

Chasse donq' la froidure
 Et fai feu de gros bois :
 Romp la paresse dure,
 Debout, à cette fois
 Ne pardonne à la cause :
 Sois d'un vin abbreué,
 Ia de trois ans esclave,
 Aux amis reserué.

Fai fumer ta cuisine
 De mets non excessis,
 Et au bal contremine
 L'effort de tes soucis.
 Que me chaud quelle terre
 Mars remette en émoi ?
 Je n'ai soin d'autre guerre
 Que de m'amie & moi.

Qu'on m'apporte ma lyre
 C, à Philelphe, & aussi
 Cour t'en a Lambert dire
 Qu'il vienne droit ici,
 Avec sa Marguerite :

Puis entre chez Milliet,
 Di lui qu'il vienne vite,
 Et que la bande i est.

Si l'étude l'engarde,
 Nous lui mandons tous trois,
 Que trop il s'amuse arde
 Au grand chaos des loix.
 Or sus qu'on casse en terre,
 D'un libre pié veincueur
 L'aspre souci, qui serre
 Et deseché le cueur.

Or est, ou iamais, heure
 Que gais nous nous tenions.
 Il n'est chere meilleure
 Que de vrais compagnons.
 Pingon de cette place
 Vn seul ne bougera,
 Qui ne vuide la tace,
 Lors qu'elle écumerà.

Au reste laisse faire,
 Aux bons Dieux leur vouloir :
 Tel ores se voit plaire,
 Qui se verra douloir.
 Ne nombre, & ne ranuerse,
 Le cours d'un l'endemain:
 La fortune peruerse
 N'est pas à notre main.

*Ce que ton sort te donne,
 Te face tout content.
 Si fortune n'est bonne,
 Ne te va tormentant.
 Ne crein la derniere heure,
 Qui nous traîne au trepas :
 Combien que le corps meure,
 La vertu ne meurt pas.*

S V R L E T R I V M P H A L
 retour de Bologne,
 O D E V I I .

DE la mer ou fut Bellone farouche,
 Ou Tyran tumbé tout rouge se couche,
HENRI le vangeur de l'Angloise outrance
 Reuient en France.

*Ramenant braue son fort exercite,
 Non iamais veincu deffous sa conduite,
 Ia du beau laurier qui par mort s'achette
 Cernant sa teste.*

*De son absence Paris tant malade,
 Le sentant venir de bien loin l'oeillade,
 Et lui appreste le triumphe, gloire
 De sa victoire.*

*Par les saints temples, les voutes pendantes
 Desia s'allument de lampes ardentes :
 Les prestres qui ia les encensoirs ventent
 Haut aux Dieux chantent.*

Ia desja lon voit de loin aux campagnes
 Flamber les armes, blanchir les enseignes,
 Et d'un trot braue la cheuallerie
 De Mars cherie.

Ia desja lon voit herisser les pleines
 De porte-lances, & de capitaines,
 Ainsi bouillantes comme en la marine
 L'eau qui chemine.

Là haut encresté le Duc de Vandauime
 Ardent se montre tuteur du roiaume,
 Plus armé de cueur, & de forces fermes
 Que de ses armes.

Là Guise, Amale, noirs d'honneste poudre,
 Semontrent ard ans ainsi qu'une foudre,
 Aians fet estre l'Angloise vaillance
 Boule à leur lance.

Là Mommorenci Nestor de la France,
 Qui au front porte la sage prudence,
 Nerue de vertu sa force ancienne
 Vlyssienne.

Le ieune NEMOURS que la gloire anime,
 Comme de Sauoig race magnanime,
 Faisant reuiure les superbes septres
 De ses ancestres,

Mignon de vertu qu'il aime, & caresse,
 Promet un grand fruit en fleur de ieunesse,

*Craquant des armes tout leger galoppe
Parmi la troppe.*

*Par tout retreluit la flotte argentine
Du roial tige, celeste origine,
Avec les armes, lances, & épées,
Ensanglantées.*

*Mais au beau milieu de si clairs heros
HENRI flamboie, deconuert les ioies
Sous sa visiere, se faisant voir estre
Vn Dieu terrestre.*

*De tant forts princes Bologne étonnée
Trembla, se voiant toute enuironée
Sentât des Anglois, foibles pour repondre,
La vertu fondre.*

*Quand les murailles de terreur tremblantes
Reccurent grands coups des gorges tonantes,
D'un bruit, et rebruit, d'un double tonnerre
Crollant la terre.*

*Le gräd Dieu Neptun des sources profondes
En sent refremir son regne, & ses ondes,
Trousfois anonce dun fier bras moleste
Guerre funeste.*

*Son septre empaigne, qui les eaux enuoie,
Puis prenant pitié du chair sang de Troie,
Trompât son courroux, long tens effroiable,
Fut favorable.*

II. LIVRE DE

*Aux François mesme Tethys est facile,
Redonnant faueur à son plus qu' Achille,
Qui ne doit creindre tant haut son heur monte
Qu' autre le doute.*

*Et si lui promet d'une iuste guerre
Non sa Bologne, non seule Angleterre
Ains à tousiourmais tout ce quelle embrace
D'un long espace.*

*Mais ha ma lyre tu es trop hardie,
Encor les armes ne faut que ie die,
Garde qu'en cuidant ensuiure les trompes
Tu ne te rompes.*

IL SE PLEINT D'AMOUR
ET D'AMALTHEE,
ODE VIII.

Petit Dieu,
Qui en tout lieu
As fet maïtresse ta main,
Las & puis,
Que tien ie suis,
Que ne mes tu plus humain,

*Le tens tout,
Chasse à son bout,
Et rien ne peut seiourner :
Vn iour fuit,
L'autre le suit,
Tout s'en va sans retourner.*

Les flambeaux,
 Du ciel, plus beaux,
 Sur nous versent leur pouvoir :
 Car ils font
 Selon qu'ils vont
 Tout à sa fin se mouvoir.

Mais douceur,
 Ni ma couleur,
 Ni ma trop ferme amitié,
 Ni la foi,
 Trop vive en moi
 Ne trouvent mort, ni pitié.

Ah beauté,
 Qui m'as enté
 Ton front au cueur, & tes yeux,
 Dont l'attrait,
 Tiendrait suiet,
 Mesme le plus grand des Dieux,

Ton beau teint,
 Ton marbre peint,
 Les Déeses ont en soi :
 Tels biens ont,
 Et si ne sont
 Cruelles ainsi que toi.

Pour Adon,
 De Cupidon
 Venus les traits tu sentis,
 Phebg eut bien

Le Latmien,
Et Cybele son Atys.

Me perdant
D'un feu ardant,
Amalthé' tu me nourris :
Pour l'émoi
Que j'ai par toi
Ne me donnant que tes ris.

A quoi las,
Hatant mes pas
Veux tu m'abbatre à l'envers,
Qui chanté
A ta beauté,
Portée au ciel par mes vers ?

Sus leur mont
Les Muses m'ont
L'un de leurs chers fils nommé.
Hé que vaut
Vn bien si haut,
Si de toi ne suis aimé ?

De ma mort
Jurée à tort
Quel los peux tu rapporter ?
Asses d'heur,
As de l'honneur,
Que seule m'as peu donter.

3^e SUR LA PËRTE DE
 Sainctquentin, & les victoires de
 François de Lorreine, Duc de
 Guise, à Calais, & Thion-
 ville. O D E I X.

Comme vn lion autrefois redoutable,
 Sentant desia pesans
 Ses membres gourds, à soi non plus semblable
 Faisant place à ses ans,

Aux fiers combats des plus forts ne s'encombre
 Qu'il a iadis tenté,
 Ains s'accroupit, & se retire à l'ombre
 De quelque antre écarté,

Ne perdant point pourtant sa fiere audace
 Desous sa vieille peau,
 Il enhardit, & auance en sa place,
 Son ieune Lionneau :

Qui de fureur troublant toute la pleine,
 Par vn nouveau effroi
 Saute aux toreaux, & les mord, & les traine,
 Tous en sang apres soi :

Tant pour amour de la gloire éveillée
 Que pour fain du repas,
 Soit pour autant qu'à celle heure épiée,
 Le pasteur n'est pas :

Ainsi

Ainsi Cesar quittant les fortes armes
 Bas de dessus son dos,
 Laisant l'ennui, & fuyant les allarmes,
 Pour gagner le repos,

Arma son fils de fer, & de courage,
 Qui en premier butin
 Accoup embla comme un puissant orage
 Les murs de Saintquentin.

Mars depité en sa terrible bande
 L'ensegne déploia,
 Et voiant France en fiance trop grande
 A ce coup l'effroia :

Lui presentant pour la faueur, la perte,
 (O ciel soudain mué :)
 Au roial sang fit rougir l'herbe verte,
 Sous un Prince tué.

Mais comme on voit qu'en éclairs le tonnerre
 Pret de tout accabler,
 Groule le ciel, d'un grand bruit, qui la terre
 Prontement fet trembler,

Haut au milieu de son ardente trouppes
 Le vaillant Guise ainsi,
 Brave accourant des champs de Partenopz,
 Vint foudroier ici :

Et de prim saut en secourant la France
 A dans sa main remis

*Le fort Calais, deux cens ans en souffrance
Foulé des ennemis.*

*Puis s'attachant à meinte, & meinte ville,
Tout pret a les faucher,
A ranuersé l'orgueil de Thionuille,
Pour autres de pescher,*

*Si que par tout la peur, le sang, l'esclandre,
Il enuoie aux plus forts:
Epouuantant l'Angleterre, & la Flandre,
De ses heureux efforts.*

*O fort heroë! o vertu plus qu'humaine,
Qui grande au ciel te mets,
Par tes hauts faits la gloire de Lorreine
Ne perira iamais.*

H Y M N E A L A P A I X.

Fille de Dieu, des peuples mere,
Qui des que les chetifs humains
Malins ne connurent ton pere,
Armans leurs infideles mains,
Tirant haut ta diuine bande
Nous laissas à tout malheur choir,
Puis au ciel en magesté grande
T'allas pres de ton pere assoir.

*Si quelque vertu non foulée
Encores soufflans nous soutient,
Or' que la terre desolée*

A son dernier abime vient,
 Ecoute moi : ne soit couverte
 Ta pitié, pour plus ne nous voir :
 Asses nous a punis la perte
 De daignans de te recevoir.

Ah las rien plus çà bas n'abonde
 Que tout malheur, nous r'accablant!
 Le cruel Mars l'univers monde
 De ville, en ville, va troublant.
 Las plus le ciel ne nous auoie,
 Loin loin de nous se nsuit tout bien,
 Sans raison Bellone se ioie
 A épancher le sang Chrestien.

Les cités aux tonnanas allarmes
 Rompant le saint honneur des loix,
 En grand effroi sautent aux armes :
 Des trompes les horribles voix
 Noncent par tout ouuerte guerre :
 L'une gent court l'autre assommer,
 Que reste si non que la terre
 S'enfondre pour nous abimer ?

Ah si ta celeste caresse
 Nous cache son visage doux,
 Helas debonnaire Déesse,
 Pour tout iamais cest fet de nous.
 Le ciel foudroiant nostre race,
 Dorera vn siecle nouveau,
 Puisque de son antique face
 L'univers n'a plus rien de beau.

Voi tu PHILIPPES qui arrive
 Pour tout à coup la France embler,
 Faisant d'une fureur batine,
 Un merueilleux camp assembler ?
 Les pleines qui claires herissent
 De fer, viennent à s'animer,
 Comme les ondes qui se glissent
 L'une, apres l'autre, dans la mer.

Voi, voi, en la large campagne
 HENRI pront les armes happer,
 S'opposant aux forces d'Espagne,
 Et pres d'Amiens se camper :
 Ou couurant toutte la praire
 Va ses fiers étandars hâtant,
 Puis dressant sa gendarmerie
 D'un front invincible l'attend.

Quelle ruine plus profonde
 Ah pourroit l'Europe encourir,
 Las si cette élite du monde
 S'entrebrassant vient à perir !
 Du meurtre la bourelle guerre.
 Faisant Somme à regret hâter,
 Ne se contentant de la terre,
 Courra Tethys ensanglanter.

Descen du ciel froisser leurs armes,
 Qu'ils n'aillent iamais combattant :
 Et vien pronte essuier les larmes
 Du pauvre monde qui t'attend.
 Empogne la corne abondante,

Mais de l'arbre ou tant tu te plais
Orne ta troupe triumpante
O paix, o bienheureuse paix.

En or pompeusement ornée
Venus ait son beau Ceste ceint,
Amenant le bon Hymenée
D'une robe de pourpre peint.
Les plaisirs, les gais ieux, la chere,
Tes saints pas talonnent de pres,
Te suivant tous leur Reine chere
O paix, o bienheureuse paix.

Quand l'horrible assaut prendra voie
Pour au choc ces grands Roys irer,
Comme gryphons qui à la proie
A coup se veulent déchirer.
Vien au secours : ah ne nous laisse,
Mais contre l'assaut hasardeux
Partant du ciel comme Déesse
Lance ta grand' force entre deux.

Bien que de Mars la rage ouverte
Semble tout à la mort mesler,
Sans esperance que de perte :
T'armant de ton divin parler
Aux scadrans élancés commande
D'arrêter : lors chacun tout coi
Abbatant sa fureur plus grande,
Humblement obisse à toi.

Di leur Rois guerriers si la gloire

*Obstinés vous contreint armer
 Faut il en sanglante victoire
 Désoler la terre, & la mer?
 Suiurés vous ce Mars execrable
 Tant de voz cités ranuersant?
 Las voies l'estre pitoiable
 De votre peuple perissant.*

*A ta voix la pitié chrestienne
 Si sainte les puisse émouuoir,
 Qu'à l'enui l'un & l'autre vienne
 Humble à toi, pour de pres te voir.
 Lors ta grand' beauté favorable
 Resplendisse en ses doux attraits
 Par sus toute autre émerueillable,
 O paix, o bienheureuse paix.*

*Pren la main à la guerre adextre
 De HENRI du ciel fortuné,
 Puis la victorieuse dextre
 De PHILIPPES a vertu né,
 Et en foi non iamais muable
 Fai les si douces enlacer
 Qu'époints d'une amour pardurable
 Tous deux viennent à s'embrasser.*

*Lors Bellonne en aspre furie
 Rompant ses homicides fers
 De depit, & forcennerie,
 Aux grands abimes des enfers
 Trebuchant pour iamais descende:
 Et chascun raconte tes faits*

Anonçant ta victoire grande,
 O paix, o bienheureuse paix.

Que plus aux champs Mars on ne voie,
 En canons terribles tonner.
 Haut au ciel montent feux de joie,
 Les temples saints on voit orner.
 Toute l'Europe à ta venue
 Déborde en triumphes expres :
 Et tout peuple apres toi se rue
 O paix, o bienheureuse paix.

Va revoir le monde habitable,
 Merquant ce grand rond terrien :
 Et ta douce main équitable
 Rende à chacun ce qui est sien.
 Le prestre dedans son eglise,
 Le noble l'autrui ne cherchant,
 Le marchand en sa marchandise,
 Le laboureur soit à son champ.

Puis de l'abondance prospere,
 Commence les thesors verser
 A la tout-engendrante mere,
 Qu'à tes pas on voit engresser :
 Et que l'accroissante richesse,
 Bigarre en tous bons fruits épés
 Noz champs dorés de ta largesse,
 O paix, o bienheureuse paix.

Par quel los Déesse puissante
 Bruira ton nom en mes vers mis ?

Faut il que ma harpe te chante
 La grande fille de Themis ?
 Plutôt pres de Dieu tousiours telle
 Flambas en ton trosne, à iamais
 Sur tous les siecles éternelle,
 O paix, o bienheureuse paix.

Quand cette grand' machine ronde
 Contr'ement tous ses mouuemens,
 C'est toi que pour tourner le monde
 Arrangeas tous les elemens.
 Et lors que le chaos contraire
 Rebrouilloit la cause aux effets,
 Tu les fis en leurs lieux retraire
 O paix, o bienheureuse paix.

Tu es de tout mere diuine,
 Compaigne des grands Dêités.
 La Iustice à tes pieds s'incline,
 Tu peuples les grandes cités.
 Tout ce que ce beau tout enferre
 Ministre au grand Dieu tu le fais :
 Toi puissante au ciel, & en terre,
 O paix, o bienheureuse paix.

Il n'est region si barbare
 Qui humble ne t'aille adorant.
 L'ardent More, & le froid Tartare,
 Laisant Mars te vont implorant.
 Les Medois bragards à la trouffe,
 Pour trophé' t'appendent leurs traits.
 O des viuans nourrice douce!

O paix, o bienheureuse paix.

O celeste, o trois fois tresgrande,
 Antique Reine des humains,
 Oï comme chacun te demande
 T'adressant la voix, & les mains.
 Ne fois de noz veux dédaigneuse,
 A t'auoir voi tous peuples prêts.
 Descend, descend, o paix heureuse,
 O paix, o bienheureuse paix.

A ANNE. ODE. X.

PRes d'un doux ruisselet bruiant,
 Encortinés d'une ombre lente,
 Euiton la chaleur mordante
 De l'ápre soleil ennuiant.

Douce mignonne ie te prie
 Faison ici rompre noz pas :
 Ie t'assure que ie suis las
 D'une autre ardeur, qui plus m'ennuie.

Sous cet orme courbant son dos
 Au vent, d'une douce halenée,
 Trompons cette chaude iournée,
 Sommeillant en oisif repos.

Ote donques ta Turque toile,
 Et que tes cheueux separés
 En trines d'or, soient égarés
 Pour faire à Zephyre une voile.

Puis mets de fleurs un gai chapeau
 Sur ton front, ou ton poil se frise,
 Echarpant ca cresse chemise,
 Qui follatrera sur ta peau.

Telle aux bois fut iadis connue
 Venus, accollant son ami,
 De grand aise tout endormi
 Sur sa blanche poitrine nue.

Et en tels ornemens sutils
 De Tyr les pucelles chassantes,
 Portoient les trousses traquetantes
 Sous leurs coudes prongs, & gentils.

C, à donq' vien ma mignonne, & laçe,
 Ton doux bras à mon cou baisé,
 Me tenant de l'autre embrasé,
 Sur ton gyron qui me soulasse.

Lors par fois fort ie baiserei
 Tes humides leures déclofes,
 Puis sur tes beaux tetins de roses
 Doucement ie m'endormirai.

Et en ce soupirant ombrage
 Qui tant bien nous embouchera,
 Quand le plaisir me touchera
 Veincu d'une doucette rage,

Plus mignard t'irei caressant
 Qu'un pigeon qui s'amie baise:

Tous

*Tous deux languirons de grand aise,
L'un avec l'autre perissant.*

*Ainsi morrei sous ce bel arbre,
Ainsi ta vie s'en ira :
Lors ton blanc corps me servira
D'un soûef sepulchre de marbre.*

*Les Nymphes des bois qui verront
Viure apres mort notre amour grande,
En vain faisant de pleurs offrande
Tels vers funebres nous donront.*

O TOMBE NON IAMAIS OBSCURE
BIEN MERITES CE CORPS ICI
ET TOI LOIAL AMANT TRANCE
VNE TANT BRAVE SEPULTURE.

A CLAV. DE LAMBERT.

ODE XI.

T*V viuras plus heureux Lambert, si tu passages
Sans paoureux t'assabler aux dangereux rivages,
Et sans en haute mer ta voile aller donnant
A l'Austre forcennant.*

*Vraiment cellui se voit ça bas un petit Dieu
Qui des deux bouts choisit le vertueux milieu :
Un estre par trop grand donne peine, & souci,
Pauvrette fache aussi.*

Plus souvent les hauts pins (quand les vens se font guerre)

Par la rage de lair veincus gisent à terre :

Grāds tours ont plus grād' cheute, et sur les monts plus grāds
Sont les foudres grondans.

Quel desir donq' nous chasse au bas Inde vermeil,

Et aux peuples chauffés d'un étranger soleil,

Si la richesse, & l'or, sous leur vaine valeur

Conuent tant de malheur ?

Tu scais mon cher Lambert, que la vertu constante

De ce qui est asses paisible se contente :

Je n'estime non plus de se voir empereur,

Que pauvre labourneur.

La nature à tous donne vne commune loi,

Vn pauvre crocheteur, & vn superbe roi,

Naissans n'apportent rien, & quand ils s'en iront

Rien ils n'emporteront.

Tous nous faudra franchir vn passage semblable,

Tous nous faudra passer l'onde non repassable,

Voit Sisyphes, & Tantal, & la punition,

De l'orgueil d'Ixion.

Cest arreté que tous qui viuons des presens

De la douce Ceres, serons trainés des ans

En l'éternel exil, & noz biens du trespas

Ne nous garderont pas.

Tandis que les trois seurs tireront notre vie,

Loin de l'ambition, loin de la palle enuie,

Viuons

II. LIVRE DE

*Vinons nets de peché, le reste qui sera
Le destin le fera.*

*A toi les iustes Dieux n'ont voulu refuser
Des biens à suffisance, & moins l'art d'en user,
Esprit, ni corps dispos: que vas tu souhetant?
Rien n'est en tout content.*

A L'AMALTHEE

O D E XII.

HElas que me veux tu plus?
Voi qu'aux maux qu'Amour m'assemble
Vn palle mort ie ressemble,
Qu'on met au tombeau reclus.

*Que veux tu me geiner mieux
Que plutôt tu ne m'assomes?
Crais tu que les veillans Dieux
N'ont souci des fets des hommes?*

*O Dieu, est ce rendre vn iour
Au port, l'esper qui m'enchaîne,
M'abbatre de tant de peine!
Est ce le loier d'amour?*

*Veut ton bel oeil consumer
Vn pauvre cueur si fidelle?
Veux tu estre en lieu d'aimer,
Vne Belide cruelle?*

*Ah si tu ensuis ce tort,
Avec moi cherra ta gloire.
Est ce quelque ample victoire
A l'ami donner la mort ?*

*Qui chantera tes beaux yeux,
Ton doux meintien, tes caresses,
Dont tu detiendrois les Dieux,
Quittans pour toi leurs Déeses ?*

*Qui tracera de longs pleurs
Sa face étrange, & mi-morte,
La nuit à ta sourde porte
Offrant des pleins, & des fleurs ?*

*Iadis eut en tel dedain
Narcis, vne Nymphé belle.
O fier iuenceau en vain
Te plaise vne autre, dit elle.*

*Amour la pouurette oïit,
Il prend larc, à sa priere
Court vne fleche meurtriere
Qui du rebelle ioïit.*

*Car tant soimesme il s'aima
Panché sus vne fonteine,
Qu'en fin mort il i pâma
Quitté de son ombre vaine.*

*De son sang plein de langueur
Fumant au mossieux rinage,*

Pour éternel témoignage
Sortit vne belle fleur.

O si le ciel veut tenir
La balance à ton iniure,
Pourra i jamais deuenir
Ta beauté, fleur, ou verdure ?

Plutôt courras te cacher,
Dans les bois ourse poureuse,
Plutôt (ô trop rigoureuse !)
Roidiras en long racher.

Vens tu qu'un trait punisseur
Au fleuve infernal te mande ?
La beauté par la douceur,
Toujours s'elieue plus grande.

Mais que me vaut de donner,
Aux fiers vens ma plainte vaine ?
L'use le soc en l'areine
Pour rien puis n'i moissonner.

En ce pendant tu nourris
Mon mal d'un espoir seuer :
Puis, o trompeuse, ton ris
S'ébat tout en ma misere.

Onq' femme ne tallaitta,
Fiere, superbe, rebelle,
Vne tygresse cruelle
Sus un dur roch t'enfantta.

M. CL. DE BVTTEI. 56
A P. DE RONSARD
Vandomois.
O D E X I I I.

Ronsard fils d'Apollon, il faut
Qu'au ciel ma flamme soit portée:
Amour m'ard d'un brandon si chaud,
Allumé à loeil d'Amalthée,
Que sentant mes forces éteindre
Je n'ai plus ma voix pour me pleindre.

Or' sont reuerdis trois printens,
Que cette grand'beauté cruelle
Tyrannise mes ieunes ans,
Triumphant de ma perte, telle
Qu'un braue Roi aiant soumis
Sous sa main les murs ennemis.

Que reste il donq' fors qu'en ses bras,
La Parque à mes maux plus humaine,
Me prenant, m'abime lá bas,
Pour me décharger de ma peine:
Et que Caron ramant sa barque,
Me sauue aux champs ou est Petrarque?

Si tu sceus onq' comme Amour point,
Par ta Cassandre ie te prie
Que l'obli ne m'emmeine pont:
Donne à ma cendre une élegie,
Et prenant pitie de mon sort,
Complein de ton ami la mort.

*Ainsi le trait d'Amour veincueur
 Par l'oeil d'une beauté divine
 Qui mit le camp deuant ton cueur,
 N'atteigne à ta sainte poitrine:
 Ainsi Venus mal secourable,
 Plus qu'à moi te soit fauorable.*

A IEAN DE PIOCHET
 SON COVSIN.

ODE XIII.

Loüant le Saturnien âge
 Piochet, que vas tu regretant
 Le non reparable dommage
 Du monde, qui vinoit contant ?

Lors (dis tu) notre grande aieule
 Du soc n'auoit le ventre encreé:
 Car sans la semondre, elle seule
 Tout nous prodigoit de son gré.

Les vigneronns à la vendange
 Iamais érener ne s'alloient.
 En toutes pars (miracle étrange !)
 De vin les purs ruisseaux couloient.

Iamais la chaleur retournée
 De l'Eté, ne les basanoit,
 Et sans voir grisonner l'année
 Tonsiours le mois de Mai regnoit.

Encor' le pin marchant à rames
 N'auoit veu les marins dangers,
 Ni la trompette aux fiers allarmes
 N'animoit les cheuaux legers.

Encor le fer, nerf de la guerre,
 Et l'or plus nuisant que le fer,
 Ne faisoient éuentrer la terre
 Jusques au tenebreux enfer.

L'exécrable faim d'auarice
 Qui ne se soule d'assembler,
 La discorde source du vice,
 N'osoit point les cueurs accabler.

Ni la ieune épouse feale
 Point ne rompoit le neud certain
 De la blanche foi nuptiale,
 Pour tromper son mari lointain.

Car la vertu viuoit au monde,
 Franche des outrageux exces :
 Chacun s'aimoit d'amour profonde
 Il n'étoit Iuge, ni proces.

O tens heureux que ie m'étonne
 Te voir tant caressé des cieux !
 Tu es dit à raison tresbonne
 Siecle dor, siecle precieux.

Ainsi parlant des premiers hommes
 Piochet, ou vas tu t'empecher

*Du grand âge dor? nous i sommes,
Ne cour plus si loin le chercher.*

*Ores l'or aux peuples commande :
L'or plus que vertu on chérit,
Ores par or l'amitié grande
Et la plus ferme foi perit.*

*L'or fet qu'ores l'auare mere
Vend sa fille aux sales amours,
L'or fet que l'enfant de son pere
Cherche la mort auant ses iours.*

*L'or fet dans vne riche bouche
Entrer le venin trahissant,
L'or fet étrangler dans sa couche
Sans cause iuste l'innocent.*

*Par or s'achettent les offices,
Pour détruire vn pauvre souffrant :
Et se vendent les benefices
Comme meubles, au plus offrant.*

*Par or les honneurs on échelle,
Sans or tu n'auras iamais bien,
Sans or en ta iuste querelle
Ton auocat ne dira rien.*

*Bref mon Piochet l'or tout maitrise,
Meintenant l'or est adoré,
Chacun veut l'or, chacun le prise,
Voici vn vrai siecle doré.*

SVR LE TREPAS
du Roi. ODE XV.

ENTREPARLEURS.

LE POETE ET LA FRANCE.

M *Ais répon moi is te pri,
Qui es tu qui d'un tel cri,
Et d'angoisse si étreinte,
Enuoies au ciel t a plainte?
Et tirant sanglots profonds
En larmes toute te fonds ?
Pourquoi ta main tant outrage
Tes longs crins, & ton visage ?
Quel ápre regret te fand,
Comme vne vesue dolente,
Qui se déchirant lamente
La mort de son seul enfant ?*

LA FRANCE.

*Fui t'en loin de mes ennuis,
Ah qu'est ce que plus ie suis ?
O France, France angoisseuse,
Ia trop t'estimoit heureuse
Le ciel, las qui en vn rien
S'oppose à mon plus grand bien :
Hé hé qui pourroit contreindre
Fut vn dur tygre, à ne pleindre,
Voir ainsi mort devant moi
HENRI mon grand heur prospere,
Mon Roi, mon prince, mon pere,
Mon pere, mon prince, & Roi!*

H ij LE

LE POËTE.

*A droit ta iuste douleur
 S'attache à si grand malheur.
 Las qui en tant tristes termes
 Brideroit ses chaudes larmes ?
 Lui ces iours qui tournoiant,
 D'armes tout refluamboiant,
 Terrible en sa force agile,
 Eut foudroïé vn Achille
 De grands coups, sous son armet,
 A il hors soufflé la vie ?
 Di moi comment ie te prie,
 Si ta douleur le permet.*

LA FRANCE.

*Ah las, & ne sçais tu pas
 Qu'aux Heroïques combats
 Du grand tornoï, par vengeance
 Mars d'une fatale lance
 Qui son armeure outre-ouurit,
 Déclats son beau front meurtrit.
 L'étourdissant à la cheute,
 Las & en vain à l'émeute
 Le secours vint le saisir :
 Lors cheut en si grande outrance
 Ma brienue reioüissance,
 Et mon trop fraile plaisir.*

LE POETE.

O Dieux de notre heur ialoux,
Etoit il rebelle à vous ?
Avoir au monde rendue
La paix par tant d'ans perdue,
Ramparer la sainte foi,
Voir ce grand Espagnol Roi
(L'honneur du monde) son gendre :
Puis taschant un repos prendre
Pris de la Parque à l'instant !
Quand plus, & plus i i contemple,
Ceci est un vrai exemple
Que çà bas rien n'est constant.

LA FRANCE.

Hé voir mon fort Roi veinct,
Qui haut veincueur a vécu
Par tant d'horribles allarmes !
Combien l'ont chargé les armes
Guerroiant pour mon support,
En plus grand hasard de mort ?
Las quantes fois à ma plainte,
M'en a fet verser la creinte
Vne grand' pluie de l'oeil ?
Mais lors Dieu gardoit sa vie,
Pour en cette tragedie
L'outrer à mon plus grand dueil.

LE POËTE.

Dieu est iuste, & rien ne fet
 Qui ne soit bon, & parfait,
 Encor n'arriuoit son beure.
 Il faut que tout homme meure
 Tôt, ou tard, également :
 Nul ne scait quand, ni comment .
 Tel souuent se promet d'estre
 Ici bas vn Dieu terrestre,
 Qui en hauts desseins trompé,
 Tombant sous son assurance,
 Avec sa vaine esperance
 Tout à coup se voit happé.

LA FRANCE.

Las au beau palais roial
 Il ornoit le lit nossal
 De sa seur, iointe en grand' ioie
 Au puissant Duc de Savoie :
 Mais la mort qui le guetoit,
 La tombe lui apprêtoit,
 Et à moi vn lac de larmes.
 O trop infideles armes
 Perdre ainsi mon Roi si doux !
 O ciel sourd à ma complainte !
 Ah m'ayant ainsi contrainte,
 Pers tu le souci de nous ?

LE POETE.

*Arreste ton vain crier,
 Par cris on ne peut plier
 La Parque à chacun seuere.
 Trompe ton dueil, laisse faire
 Au grand ouurier de là haut,
 Qui voit bien ce qu'il nous faut.
 Cuides tu que ta cririe
 De mort le reueille à vie ?
 Le ciel dun long tour dispos
 Abbat toute chose née :
 Et faut sous la destinée
 Que chacun courbe le dos.*

*Or donques torche ton oeil,
 Sans tant r'appeller ton dueil.
 Tu as FRANCOIS, dont l'enfance
 N'a trompé ton esperance,
 HENRI en repos se voit
 Meilleur que quand il viuoit.
 Quant à la Parque traitresse
 Qui tant te brasse dangoisse,
 Elle a usé de ses droits :
 Car à tous se montrant vne,
 Non plus que la gent commune,
 Elle n'épargne les Roys.*

II. LIVRE DE
A IAQVES IULIOT
DIGEONNOIS,
ODE XVI.

LA plus grand' malheurté qui puisse
Rendre l'homme esclave à tout vice,
C'est que se voiant imparfet,
Et perissable en ce bas estre,
Auenglé il ne veut connoitre
Ce pourquoy il a été fet.

Plutôt dégènerant en beste,
Toujours à bas panchant la teste,
Du ciel va son oeil détournant :
Egal aux brutaux qui ne vivent
Que pour perir, & par tout suiuent
Là ou le corps les va trainant.

Mais de nous celle part meilleure
Qui laissant cette orde demeure
Retourue au ciel son premier lieu,
Montre que par elles nous sommes
Et devons estre appellés hommes,
Vise image de ce grand Dieu.

Eussions nous tous la connoissance
Que cest que de notre naissance,
Iuliot le souuerain bien
Ne nous fueroit, & cette vie
Qui nous trompant tôt est rauie,
Nous estimerions moins que rien.

Chacun

Chacun de son peu tenant conte
 Viuroit content : la raison pronte
 Coupperoit la griphe à proces.
 Le fer qui sa mere ensanglante,
 Forcé d'une main violente,
 Pour l'or ne feroit tant d'exces.

Plus l'abus on ne verroit naitre.
 Le marchand, le noble, & le prestre,
 Son chemin tracé ne romproit.
 Par tout fleuriroit la police,
 Et i'amaïs l'auare iustice
 Par presens on ne corromproit.

La Foi ores de nul connue,
 Et la Verité toute nue,
 Et la Paix qu'on ne peut auoir,
 Amenant du ciel leur sequelle,
 Avecques Astrée la belle
 Viendroient çà bas pour nous reuoir.

Mais Iuliot nul ne veut suiure
 Le vrai bien, qui heureux fet viure :
 Et tant l'erreur nous tient pressés,
 Que seulement or'on caresse
 Les vains honneurs, & la richesse,
 Et les grands thesors amassés.

Pourquoi mortels voz cueurs serangens
 Aux choses vaines qui se changent ?
 Quel heur attendés vous auoir
 Suivant l'inconstance du monde,

*Et si celle vie seconde
Plus belle ne pensés de voir ?*

*Soit l'Aube & le vespre, la marque
Aux biens d'un salué monarque,
Dontant ce grand rond terrien,
Qu'en a il ? tout s'en court, & plonge
Au vain obli, tout comme un songe
Vitement s'en retourne en rien.*

*Je ne voi point de difference
De la richesse, à l'indigence,
Ni des plus petis, aux plus hauts :
Car aussi bien la mort assomme
Le riche Roi, que le pauvre homme,
Nous faisant en fin tous égaux.*

AV SEIGNEUR IEAN

Truchon, premier President
de Grenoble.

ODE XVII.

Q*uel Dieu ma Muse, quel prince, ou heroe,
Quel Roi ma Clion veus tu que ie loie,
Dont le nom, la voix dans les bois hardie
Die, & redie ?*

*Ou par l'épasseur d'Helicon ombreuse,
Ou dessus Pinde, ou dessus la frillense
Roche Hemienne, iadis rechaufée
Du chant d'Orphée,*

*Aux doux arts docte de sa mere sage,
Frenant les fleuves, ou des vens la rage,
Lors qu'il oreilloit les forests suiuanes,
En vain marchantes ?*

*Veux tu rechânter des fiers Grecs les flambes ?
Ou les dèreglés & gais Dithyrambes ?
Ou de Briare les cent bras molestes
Aux fors celestes ?*

*Ou d'un vers tout neuf sucré de ta manne
La prise de Mets, ou Siennè Tuscanè,
Sacrant de HENRI l'immortelle gloire
A la memoire ?*

*De ce ma lyre pas vn mot ne sonne,
Mars sur tes cordes asses ne s'entonne,
Les soucis ieunes, les amours qui croissent,
Mieux te connoissent.*

*Sus donques mes dois que lon se remue,
O Pimpléennes venés, qu'on salue
Mon Truchon (votre des sa tendre enfance)
Qui vient de France.*

*Qui vient, & venant, avec soi rameine
L'Equité, les loix, & la foi certaine,
Que ce iour me soit pour si chere teste
A iamais feste.*

*Lyre trop basse retor tes oreilles,
Qu'on sonne, & sonne, qu'on face merueilles,
Chacune*

II. LIVRE DE

*Châcune corde, sans quelle se rompe,
Soit une trompe.*

*Tai toi donq' Amour, & vous aussi armes,
Je sonne Truchon patron de mes carmes,
Et qui aux Muses sur tous m'accourage
En ce ieune âge.*

*O Tytan trop lent es eaux aZurées,
Si tu honnores tes roïes dorées
D'un iour, qui face que ie chante un hymne
De ses mains dinne*

*Dans vn dur antre, ou dessus la molle herbe,
Reneillant les ieux honorés de Lesbe,
Quels nerf, quels fredons, quelle ode plus douce,
Veindra mon pouce ?*

AVX DAMOISELLES SAVOISIENNES, ODE VIII.

LE Dieu de doctrine, & science,
Qui m'aime des ma tendre enfance,
Or m'offrant d'un iuste loier
Ce qui fet mon front verdoier,
Ma donné cent plumes nouvelles,
Qui les beautés des damoiselles
En tout rapportent viement :
Et vous ose faire vn serment,
Que les votres du ciel venues,
Ne cherront sous terre inconnues,

*Et par moi la poſterité
Saura quelles aués été.*

*La beauté de la braue Reine
De Carthage, voire d'Heleine,
(L'une éteinte pour ſon amant,
L'autre la grand' Troie enflammant)
Lá bas eut reconnu ſa gloire
Sans la Muſe, par la memoire,
Qui bien loin de l'obliensc eau
Lui courut fermer le tombeau.*

*Damoifelles ſi ſages eſtes,
Fauoriſés moi les poètes,
Leur docte plume gardera
Que le tens ne vous changera :
Car ce vieil faucheur n'a puissance
Ou les neuf ſeurs font reſiſtance.*

*Petrarque ſa ſoiſ éteignit,
Lors qu'un doux feu le contreignit
Humer la ſainte eau cheualline
Chantant celle Laure diuine
Sa douce angoiſſe, & gai ennui :
Mais ſi Amour m'aioint à lui
Sous les hauts lauri ers du Parnasſe,
De Marcoſſei l'emblante grace,
La Buron à l'oeil raniffeur,
Et les gais attraits de ſa ſeur,
La Grane, Maillant, Chatel, voire
Auecques ſa bonté Ranoire,
Quand mes Muſes les hucheront
Pour viure à iamais ſortiront
Tout à coup de ma chaude forge :
Et le bel oeil noir de la Gorge*

Qui

Qui lance aux cueurs l'amour ardent.
En cette carte ce pendant
Muse, mon cher souci, bigarre
Les propos dorés de la Barre,
Et son haut esprit que les cieux
Ont comblé des thesors des Dieux.
Fi d'une beauté nompareille
Fardée de vaine merueille,
Si le beau corps n'est reuétu
Comme de beauté, de vertu.

A I E A N D E S A I N T
Denis, Seignr de saint Christo-
phle, ODE XIX.

L E chaud nous commande de boire
 Saindenis, or donq'si tu veux
 A ce coup pour ton bien me croire,
 Sous cet if aux frisés cheueux
 Ne parlant vn mot de lá guerre
 Ni de proces, d'esprit contens
 Ici dessus la belle terre
 Il faut arrêter le bon tens.

sus laquais tire la ferriere
 Qui r'affreschit au fond du puis.
 Que songes tu là Mordentiere
 Toujours sur ton Timée? & puis
 Monchatre degaine ta flute,
 Guillaume emporte ce Platon,
 Je veu qu'orendroit on dispute
 Doctement contre le flacon.

*Que vaut en tristesse ennemie
 L'abbestir comme vn cagnardier ?
 Courage chambriere m'amie,
 Pren moi la hure de senglier,
 Et mets lá gentiment la nappe,
 Et le iambon, pour boire mieux :
 Auant que ce iour nous échappe
 Je veu qu'il nous rende ioieux.*

O D E X X.

Comme au chaud midi I anette
 Dégoisant vne chanson,
 Pignoit sa belle cheurette
 A l'ombre d'un verd buisson,

Et que la roche hauteine
 Couplet, par couplet, contoit
 Aux bois, & à l'eau prochaine
 Tout celá qu'elle chantoit :

Vne orde guespe felonne
 Qui murmurant s'en fácha,
 Sur la chëurette mignonne
 Son dur aiguillon ficha

Si profond, que la rebelle
 Regimbant va s'échapper
 Des douces mains de la belle,
 Qui las ne l'a peu happer.

*La bien outre elle est lancée,
Tirant sa maitresse apres :
Et de sa douleur chafſce
Court aux peuplées forets.*

*O dieu Pan, dit la bergere,
Garde qu'vn lou boucager
De sa grand' geule meurtriere,
Ne la me vienne outrager.*

*Dedans ton saint temple entrée,
Chantant ton los immortel,
L'offrirei de sa ventrée
Vn cheureau, sur ton autel.*

*Tandis que la bergerette
Renague sans ſauoir ou,
Sortant du bois la cheurette
S'en va racontrer le lou.*

*Le lou qui la voiant ſeule
Cautement la regardant,
Ouuroit i a ſa large gueule,
Pensant d'en ſouler ſa dent.*

*Mais en ſe dérobbant pronte
Vn temple abbatu treuua :
Et à coup ſur l'autel monte
Du dieu Pan, qui la ſauua.*

*La là cheurette conduite
Là haut, la mort attendoit :*

*Et le lou cregnant la suite
seulement la regardoit,*

*Quand Ianette l'oiant braire
Par prieres arrêté
Iaquet, qui de grand' colere
Dessus le lou se ietta.*

*sur le lou sa fronde il iette,
Il tire, il va l'étranglant :
Et d'un gros bâton Ianette
Rebat son museau sanglant.*

*A la fin l'horrible beste
Ils dépouillent, & la peau
Pend la d'avant pour conquête :
Puis Iaquet cet écriteau*

*Entâilla de sa serpette
Dessus vn poteau de fou,*
ICI IAQVET ET IANETTE
ONT PENDV LA PEAU DV LOV.

Æ A V E N V S,
O D E X X I.

A *Toi Déesse Venus
Qui nâquis es flots chenus,
Des Tritons tant admirée,
Et de Tethys azurée,
Qui par ses argentés flots
D'ordre rebruians ton los*

I

Ioieuse

Ioieuse à ta Cypre affronte :
A toi Reine d' Amathonte,
De Dyrraque, & Gnide aussi,
Qui éuentes mon souci,
Et d'une fuite lointaine
Chasses ma boiteuse peine,
Pour m'estre au iour d'hui repen
Des doux baisers que i'ai eu
De la bouche de m'amie
Qui m'ont redonné la vie,
Dessus ton divin autel
Chantant ton los immortel
Ces sacrés charbons i'allume,
Et en tourbillons i'ensume
La voute du temple tien
D'un parfum Arabien :
Et deuot te fai offrande
D'une rosine girlande
Ou rid ton myrte sacré,
Te priant l'auoir à gre.

Mais, o d'amour douce mere,
s'il te plait encor me faire
Tant heureux quelque matin
De conqvester son tetin,
Je t'en ferei d'auentage.
Tu auras tôt vne image
D'un marbre plus precieux
Qui fut onq' offert aux Dieux.
Mais si apres plus traittable
Tu m'étois tant favorable
(Pour reparer le forset
Que par toi ton fils m'a fet)

De faire qu'un coup ie puisse
 Mesurer sa ferme cuisse
 La tenant entre deus draps
 Prisonniere de mes bras :
 Pour l'heur de si grand' victoire
 Je te promets qu'à ta gloire
 D'un art bien plus braue encor
 Tu te verrois toute d'or,
 En admirable presence :
 Et ton Mars avec sa lance,
 Aupres de toi ranuersé
 De toi seroit caressé.
 Là riroient les mignardises,
 Et de crespées chemises
 Mille Cupidons vêtus,
 N'usans plus de traits pointus :
 Et tes ieux qui d'ennui priuent,
 Et les plaisirs que te suivent.

3e A A N N E,
 ODE XXII.

C Ette bouchette fresche, & vermeillette,
 Me scait la rose, puis la violette,
 Ainçois que l'aspre soleil, l'ait blemie
 Anne m'amie.

Et le pur bâme, le doux miel Attique,
 Le Cynamome, L'encens Panquaique,
 Et de son arbre la myrrhe tumbée
 En la Sabée.

*Ou des noirs Indes la mielée canne,
Ou bien la sainte secourable manne,
Et si en douceur chose plus plaisante
Nature enfante.*

*Donques se taise la douce Arabie,
Donques se taise la superbe Indie,
Et toute terre qui drogue odorante
Envoie en vente.*

*Car ni civette, musc, ou ambre encore,
Ni moins les roses filles de l'Aurore,
Ni odeur sauuée d'une mer contraire
Peuvent tant plaire,*

*Comme tes léures saureuses, voire
Qui peuvent veindre le précieux boire
Que Ganimede ce Troien gars, donne
Au Dieu qui tonne.*

*Sus donques Anne ie veu qu'on me baise,
Ma petite Anne, mon bien, & mon aise,
Asses n'est forte ta main ieune, & tendre,
Pour te defendre.*

*Bouche doucette, bouche coralline,
Trop longue attente ia le cueur me mine :
Baise moi, baise, baise moi donq' ores,
Encor', encores.*

*O bouche tant douce ! hola, ah méchente
Tu me mords, ce tour point ne me contente,
Fai,*

*Fai, fai mignarde qu'en plaisir ie meure,
Tout à cette heure.*

*Que ie resucce un baiser de colombe,
Tant que l'humide nectar au cueur tombe:
Que l'un, de l'autre, de si longue entente
Pareil bien sente.*

♫ A VNE VIEILLE,
O D E XXIII.

Tu n'es (o vieille Cybele!)
Plus si b'lle,
*Que d'impatiente amour
Te soi pris par tes oeillades,
Ni qu'aubades
Ie te donne, au point du iour.*

*Long tens a que la ieunesse
Qu'Amour blece,
N'épie tes pas contés.
Nul galand ne te courtise
A l'église,
Courant apres les beautés.*

*Car ainsi comme marchettes
D'épinettes,
Ta langue éloche tes dens:
Ta face est toute peausue,
Et mossue
Est ton oreille au dedans.*

*On voit ton oeil, vieille souche
 Baueux, louche,
 Tu as tremblante la voix,
 Ta cuisse est comme une gaule,
 Ton épaule
 Est aussi sèche que bois.*

*Et toutefois vieille crosse,
 Vieille roffe,
 Tu oses bien t'enhardir,
 De penser qu'à ta charogne
 Je me iogne,
 Pour tes froids ans reuerdir.*

*Plutôt sera l'aigle en l'onde
 Vagabonde,
 Et lair de poissons couuer,
 Les loups & cheures ensemble,
 Que i'assemble
 Mon printens, à ton hyuer.*

Ⓔ AVX BERGERS,

O D E XXIIII.

*Dieu vous gard gentils pátoreaux,
 Qui pres de ces vertes condrettes
 Faittes dancier sous les musettes
 Voꝝ cheurettes, & voꝝ toreaux.*

*Aués vous point veu trauffer
 Par ce trac qui aux bois se mesle,
 A cheval une Damoiselle,
 Qui ores ne fet que passer ?*

*Ils sont trois noirs cheuaux à cours,
Et elle sus un blanc se hâte,
Aiant un manteau décarlatte,
Et un haut chappeau de velours.*

*Vn peu d'auant s'en va dispos
Le laquais, qui court de vitesse,
Menant vne leuriere en lesse,
Merquée de noir sur le dos.*

*Ne l'aués vous donques point veu ?
L'appetit vous a fet entendre
A bucheter parmi la cendre
Voz chatagnes dedans ce feu.*

*O bergers qu'heureux ie vous voi !
Que le ciel vous a fet de grace
N'otant des plaisirs votre face,
Et mesme deuit passer le Roi.*

*Iamais d'ennui ne vous souuient,
Ains contans fables, & sornettes,
Ici avec voz bergerettes
Vous prenés le tens comme il vient.*

*Mais moi las serf de l'amitié
A qui i'obei trop fidelle,
Ie cour apres cette cruelle,
Qui n'a ni merci, ni pitié.*

*Et languis, sans esperer rien
Que la mort, sous le dur empire*

*D'une maitresse qui m'est pire
Qu'un Turc à vng pauvre Chrestien.*

**3^e A PHILIBERT DV VAL,
EVESQVE DE SEÉS,
ODE XXV.**

V *Alsi iamais en toi s'asirent les neuf fleurs,
Si le Dieu qui son front du beau laurier couronne,
Si le gai Tégean qui sept challemeaux sonne,
Si les Faunes barbus qui cherchent tes frescheurs,
Si les Nymphes, & Dieux, qui sur les molles fleurs
Poursuivent les amours que leur oeil aiguillonne,
Si le cristal coulant qui doux en toi boiüillonne
Peut en rien desoiuer les tracaßés chasseurs,
O'r que mon arc foncé bien loin ma fleche pousse,
Que ie porte en écharpe & ma trompe, & ma trouße,
Preste moi ton repos : ia de travail i'abane,
Et ce pendant, o Val, que ie brosse les bois,
Que i'anime mes chiens, que tout est aux abbois,
Iete pri fai ouïr mon cornet à DIANE.*

ODE XXVI.

ENTREPARLEURS.

BVTTE ET AMALTHE'E.

T *Andis que tu me caressois,
Et qu'en moi tes yeux tu paissois,
M'assotant par faueur diuerse,
Nul plus agreable pendoit
A ton cou, ni te mignardoit,
I'étoi vn autre Roi de Perse.*

AMALT.

*Tandis que ton cueur enflammé
N'a autre qu' Amalthée aimé,
Et qu' Anne ne scent te surprendre,
On ne parloit que de moi, lors
Je surpassois de face, & corps,
Les beautés d'Oliue, & Cassandre.*

BVT.

*Mon cueur n'a gueres Anne éleut,
Docte a faire parler le luth
Qui la Tusque Itale a suivie,
Et pour sa beauté (si ma mort
Ne la tiroit à mesme sort)
Je ne creindroi donner ma vie.*

AMALT.

*Mon cueur ard du ieune Lambert,
Braue, tout sauant, tout expert,
De lui seule me voi seruire,
Pour l'amour duquel (si ma mort
Ne le tiroit à mesme sort)
Centfois voudroi perdre la vie.*

BVT.

*Quoi ? constante comme le vent
Si tout ainsi qu' au parauant
Je t'ouure de mon cueur la porte,*

Si

*Si ie fai passé cette fois
 A Anne visage de bois,
 Et si d'elle ie me deporte ?*

AMALT.

*Bien qu'il soit beau comme le iour,
 Toi bien fort colere en amour,
 Et plus leger que vaine écorce,
 Sus tous ie te voudroi cherir,
 Et avec toi viure, & mourir,
 Tant tu as sus mon cuer de force.*

A ANNE, ODE XXVII.

O *V vas tu mon petit oeil,
 Ma toute gentile amie,
 Ou fui tu Nymphé iolie ?
 Vien me faire un doux accueil.*

*Cá tót que iaie de toi
 Vn baiser, deux, trois, & quatre,
 Vien ma mignonne follatre
 Ma ieune ardeur, pres de moi.*

*Comme à son mignon plus doux
 Que la nuit tient en paresse,
 L'Aurore les léures presse
 Loin de son viellard époux*

*Ren ton amant bienheureux
 T'épámant dessus sa bouche :*

Ton soupir ia mon cueur touche
Doucettement langoureux.

Amour entrant dedans nous
Quand au cueur sa flamme il vente,
D'un baiser ne se contente
S'il n'est bien long, ferme, & doux.

D'un baiser donq' addouci
Pai mon cueur, soule ma vie,
R'allente ma chaude enuie,
Ah mignonne cest ainsi.

O dieux que doux me nourrit
Ce baiser, douce mignarde,
Douce fille fretillarde,
Mon petit enrage-lit,

Mon tout ! mais laisse ma main,
Je ven cueillir cette fraise,
Laisse la ioüer à laise
Par l'albatre de ton sein.

Elle poursuit ses ébats,
Pren les tiens, ne la retarde,
Ma mennonne ie n'ai garde
De l'aller mettre plus bas.

Rebaise moi mon cueur doux,
Encor^s, encor^s de la sorte,
Há fine tu fais la morte,
Pour me tromper tous les coups.

II. LIVRE DE

*Là donq' feson les si longs
Que l'un de l'autre l'ame emble :
Ainsi bec, à bec, assemble
Venus, ses mignards colombs.*

ODE XXVIII.

I*A se leuoit la belle aubette
Partant de son nuiteux sejour,
Et ia redisoit l'alloiëtte
Au laboureur, qu'il étoit iour.*

*Quand Tenot en poil tout farouche,
S'abillant aupres du foier,
Laisse le foarre de sa couche,
Pour monter haut sur un noier.*

*Il s'en i va, & lá dechause
Ses sabbots, puis à l'arbre met
La main, puis le pied, & se hausse
Se grim pant iusques au sommet.*

*Ou refrogné en orde moïe
Branlant sa perche d'un fort bras
De çá, & de lá, il secoïe
Les noix, qui meures vont à bas.*

*Puis en mettant fin à sa peine
Tirant bien hautement la voix
De l'estomach, à guele pleine
De ce chant fit brammer les bois.*

O toi plus que la rose belle
 Veux tu donq' à la mort laisser
 Ton Tenot, qui l'amour cruelle
 De son cueur ne peut déchasser ?

Ie t'ai plus chere que ma vie
 Margot, & tu tenfuis de moi ?
 Si n'aurei-ie iamais amie
 (Et vint vne Nymphé) que toi.

Iane me veut, si fet Michelle
 A qui ia le dur tetin point :
 Mais (o Dieu !) ie te voi si belle
 Que toute autre ne me plait point.

Tu es plus gente que la branche
 D'aubépin, ou le sep pampre,
 Comme pur lait ta face est blanche,
 Ton bel oeil est verd comme un pré,

Ta ioïe à la pomme migraine
 Va ressemblant, ton poil follet
 Feroit de pres honte à la leine
 De notre petit agnelet.

Mais ah Margot tu es plus dure
 Que ma cognée a émancher,
 Que le bois qui ce bourg emmure,
 Et que la coste d'un rocher.

Dieu gard la gente iouencelle
 En qui pitié iamais n'entra :

Cest

*C'est tout un ie l'aimerei telle
Tant que l'ame au corps me battra.*

A V V E N T Z E P H I R E ,

O D E X X I X .

F*Latard Zephyre mignon de ces riuës,
Et des bocages aux perruques vines,
Et de Diane, par son frere lasse
D'estre à la chasse.*

*Ieux, & delices, des fleurs soupirantes,
Ieux, & delices, des eaux trottignantes,
Et des Napécs, qui par les vers aulnes
Furent les Faunes,*

*Laisse ta Flore, puis me fauorise
Ainsi qu'au pasteur reuerend d'Amphrise,
Que flutoit ses vers d'une agreste canne
Pleine de manne.*

*Dou-soufflant vent al, soulas de Cephale,
Lors qu'imprudamment sa fleche s'aualle
Sur sa Procre, helas que fortune enuoie
Sa triste proie.*

*Soit que ton plaisir mollement seiourne,
Aux feüilleux tertres dont Menal s'atourne,
Soit que sus I de freschement tu ventes
Les eaux bruiantes.*

*Hai auant, ici tes ailes se hâtent :
Vien voir ces Nymphes qui gaies se battent*

*En ces bords pierreux, & toutes font rage
Par le riuage.*

*Vien, vien voir entre ces folles filles
Mon Amalthée, qui or' des coquilles
Pas à pas marchant d'une soefue peine
Cueut sur l'areine.*

*Ainsi Dione par son Idalie
Entre ses Graces plus belle se plie
Sus fleurs diuerses, puis leurs fronts en bande
D'une girlande.*

*Ainsi aux riués, que l'orient dore,
Les belles Nymphes qui voient l'Aurore
Peschent les perles, & la pierrerie
Pour l'or nourrie.*

*Mais quels corsages, quel blanc poli marbre,
Et quelles beautés derriere cet arbre
Caché ie vise, o quelles merueilles
Aux Dieux pareilles!*

*Vien donq à ce coup, ia elles carollent,
Vien, & ameine les amours qui vollent,
Armés de brandons, de douces flameches,
Dars, & de fleches.*

*Fai qu'en enfonçant leurs archets rebelles,
Tous d'un flot sautent assaillir les belles,
Mais sur tout garde que nul ne pardonne
A ma felonnie.*

*Ou si tel secours en toi ne demeure,
 Au moins las affin qu'en dueil ie ne meure
 Souffle (si tu peux) étein, & éuolle,
 Ma flamme molle,*

☉ DE VENUS ET BAC-
 CHVS. ODE XXX.

NE te rend amoureux du vin, ni de Venus,
 D'une mesme façon ils sont traitres connus,
 Car l'un le cueur enflambe,
 Et l'autre le cerueau : l'un de noz plus verds ans
 Va la force battant, & l'autre assant le tens
 Nous fet flechir la iambe.

*Amour qui ne voit goutte, et ne cherche qu'aller
 Au iour, pour estre veu, a souuent fet parler
 Meint homme à la vollee :
 La sotte iurognerie à tous se decourant
 D'un fet, tant grand soit il, va l'entreprise ouurat,
 Par auant bien celee.*

*Ce brutal Cupidon souuent pour peu de cas
 Brassant de toutes pars dommageables debats
 Emuet des grands allarmes,
 Et de mesme Bacchus encore non armé
 Se rue aux bras de Mars, & de rage enflamme
 Est aueuglé aux armes.*

*Iadis la Cyprienne inique ranuersa
 Le royaume d'Asie, & au vent ne laissa
 De Troie, que la cendre.*

Et toi lâch pouffant les Centaures hardis
 (Rauiffans Hippodame) aux Lapithes iadis
 Tu fus un grand esclandre.

Quand ces deux forcennés ont vne fois surpris
 Le rampart le plus haut, noz sens & noz esprits,
 Pris de leur Tyrannie,
 Ne se peuent r'auoir, la bonté ne nous suit,
 Toute honte est perdue, & la raison s'enfuit
 Bien loin de nous bannie.

Enchaine donq' Venus, & Bacchus fortement,
 Affin que la mignarde en prenant finement
 Ton cueur, ton corps ne gaste:
 Et que ce Dieu fumeux pour t'auoir de rechef
 (Se montrant tousiours doux) t'empognant par le chef,
 A la fin ne t'abbate.

Du fil te plaît Venus amie recevoir,
 Te le veu bien, pour veu que ce soit pour te voir
 En tes enfans reuiuere.
 Mais ne laisse Bacchus de ta table approcher,
 Si non tant seulement pour ta soif étancher:
 Et non pour fol le suiure.

SVR LA MORT D'VNE
 DAMOISELLE.
 ODE XXXI.

Leués vous aux prieres miennes
 O saintes vierges Tespiennes,
 Et or' à ce triste tombeau

R

Accourés

Accourés, immortel troupeau :
 Debout, sortés des vertes ombres
 D'Helicon, pour voir les encombres
 L'angoisse, & le regret profond,
 Que les destins souffrir nous font.

La beauté ou les douces Graces
 Choisirent leurs duisantes places,
 Lors que le dur tens les troubloit,
 La Nymphé qui vous ressembloit
 Du ciel pour un miracle offerte,
 De soi & de nous à fet perte.

Las si les Heliades seurs
 Lamentant fondirent en pleurs,
 De dures écorces étreintes,
 Regretant en vain par leurs plaintes
 Leur frere mal caut attelant
 Le char tout l'univers brulant :
 Au moins soient meslés en voz carmes
 Durs soupirs, compagnons des larmes,
 Et d'un cri étrange & peu beau
 Fendés cet auare tombeau,
 Menant vne plainte si grande
 Que le ciel mesme vous entende.

Et moi me rongéant iours, & nuits,
 Je verrei avec mes ennuis
 Si mes angoisses inhumaines,
 Si mes affres sanglots, & peines,
 Et mes pleurs prongs à le laver,
 Seront forts pour le souleuer.

Prins tu plaisir ciel de parfaire
 Ce bel euvre pour le defaire ?
 O terre mere peus tu bien

Perdant

Perdant ton plus souuerain bien
 Ores tes gais atours reprendre?
 La fiere Parque a fet descendre
 (Ah Dieu en vn moment si brief!)
 Dessous toi (ô creue-cueur grief,
 O dure Parque inexorable!)
 Tout ce qu'eut ce tens d'admirable,
 De douceur, de grace, & beauté,
 Et n'a peu flechir sa bonté
 La rigueur d'une loi si dure:
 Mais le ciel en print tant de cure
 Qu'encores elle a le pouoir
 Maugré la mort faire reuoir
 Sa vertu suruiuante au monde.
 Hé Dieu quelle angoisse profonde,
 Ah quel regret perpetuel
 Voir choir sous vn astre cruel
 La beauté des Dieux admirée!
 Voir helas deuant la serée
 L'unique rose ainsi fanir!
 Quiconque ici vaudra venir
 De pleurs baigne vn tombeau si rare,
 Et fut vn du roch plus barbare
 Des froids Scytes la connoissant,
 Qu'il aille par tout annonçant
 Que ces cendres encores belles
 Furent l'honneur des Damoiselles.

Las comme vn breslis qui fleurit
 La plus grande beauté perit.
 Et de noꝝ ans le tant court nombre
 Derrier nous fuit ainsi qu'une ombre,
 Car tout en ce val terrien

*semble un songe, & est moins que rien,
 Tant peu noz plaisirs i sejournent.
 Les beaux soleils couchés retournent
 Plusieurs fois, leur course élevant
 Au tour éternel, se suivant
 Toujours en leur splendeur semblable :
 Mais si d'un coup inévitable
 La Parque en ses cruels efforts
 Empoudrant ce terrestre corps,
 Nous a notre lumière éteinte,
 Ains qu' avoir la grand' borne atteinte
 Que de terre on ressortira,
 Longue nuit nous assopira :
 Las au monde rien n'est durable.
 Puis donq' que le sort indontable
 N'a de noz plus beaux iours merci,
 Musés mettés le pié ici,
 Et sur la Nymphé ensevelie
 Jettés la rose frais-cueillie,
 Jettés voz plus beaux lauriers verts,
 Lui gravant memorables vers :
 Affin qu' ainsi le passant sache
 Quel thesor cette terre cache .*

FIN DV SECOND LIVRE.



A I E A N D' A V R A T

L I M O S I N .

Tu me seras toujours mon divin d'Avrat Apollon :
Car tu m'es auteur ey ce poeme nouveau.
Forc que ie vicy a soner d'uy Luth Doux Jantre, ma
Sapphon,

Et que ie pleure l'amour, o que ce nôbre me plait!
Fymes a Dieu: bieu tot viendront ces carmes ageancer
Les Charites, Pallas, Calliopée, l'Amour.

Qui nie auoir les vicy moy sans grand' peine veuz je
Ces nombres, ces pieds, cette maniere de vers?

Enne le pere Latin premier des Végasietes seurs
Obtint du Laurier celle coronne de pria.

Quia vers mieux resonans sont feuller, iaunir, & armer
Les bois, champs, guerriers, par le poëte Maroy.

Vicy de sa main sortam Jamais Nature n'a parfer
Sans que le tena i soit, comme le maitre de tout.

ΚΕΡΑΣ ΑΜΑΛΘΕΙΑΣ.



O D E.

DEuotum superi cum genus inferis
Præscirent hominum, non reuocabile
Fatorum rigidis conditionibus,
Ut lethi effugerent fortiter impias
Tot præclara manus facta, superstitem

Virtutem exequiis non meritam mori
Iussere, & Lachefin temnere luridam.

Tunc celsi soboles Calliope Iouis,
Musarumq; chorus, colle biuertici
Confedere, & aquis numina Delius
(Quas pernix feriens edidit vngula)
Inseuit, cupidis non leue præmium,
Si qui Pierios gloria quos mouet
Tentabunt aditus saxa per ardua.

Hinc & cum superis bella Thyphoëa, &
Audacem referunt fulminis impetu
Traiectum Enceladum, fortiaq; Euij
Propter regna patris facta, potentibus
Vates carminibus iungere gloriam
Sudoris, pretium fortibus & bonis,
Quos non æqua premit sub tenebris dies.

Heroas veteres, progeniem Deum,
Famæ musa potens eripuit rogis.

Quis non Mæonio Pergama carmine
Sublata Argolicis iudicet ignibus?

Quis Anchisiadæ magnanimi, ferum

Riualem Tyberim sanguine resciat

Turbasse Illiaco? & non memorem sua

Gestare Arcadio funera baltheo

Confossum, Aufoniam cuspide Dardana
 Et felix Latium non sine coniuge
 Cessisse Æneadis? si foret addita
 Iussæ æterna Pyre (proch scelus) Æneis.

Pelidæ Macedo cum tumulum feri
 Præclarum & cinerem cerneret impiger,
 Felicem altisona Mæonij tuba
 Suspirans retulit de Thetide editum,
 Olim iam metuens tot sua seculis
 Gesta, obliuio ne cæca volucris
 Auferret, celebri vate carentia.

Sed dignos meritis carmina laudibus
 Dum cantata beant, ad Iouis aurea
 Non ingrata suum limina perferunt
 Autorem, comite & vindice gloria.

Hæc & quæ facili numine Delphicus
 Ad maiora vocans exeruit suis,
 Te Buttete lyram pectine eburneo
 Pulsare, & fidibus carmina consonis
 Dudum aptare iubent, mox cinere inuido
 Scintillam immeritò promere conditam,
 Quæ feris patulas forte nepotibus
 Vmbras magna dabit, quas neque Iuppiter,
 Quas nec regna necent Ennosigeia,
 Quas olim aspiciens aduena territus
 Hæc dicet patriæ præstitit Allobrox.

Felices nimium o ter, & amplius,
 Quos ventura ferent secula laudibus,
 Vt fati exiguum carmine terminum
 In ventura procul tempora prorogent.

F I N I S.

K iij

EIS BOYTTHTOY

AMALTHEIAN.

Τοδ' σε μελίζοθα Βούτητ' ἔρον εἰς ὅσον ἀγρόν,
 Εἰς ὅσον ἠΐ ἡρας, συγγυέος τε διός,
 Εὖθ' ἀπαλάφρονέων ἀπαλόφροσι δαίμονι δαίμων
 Νήιδος ἐν κόλπῳ παῖς σιῶέπαιζε Ξυφοδ,
 Αἴτιον δὲ Φαήτης, ἀμαλθεΐης ὅτι νύμφη
 Γεῖν γάλα δούσα δι, καί σε γαλακίῳ Ξυφεί.
Ιω. Αὐράτου.

IN BUTTETI

AMALTHEAM.

Quod tibi tam casti Buttete canuntur amores,
Quàm qui Iunonis, fratris erantq; Iouis :
Donec adhuc simplex cum simplice numine numen
Naidos altricis luderet in gremio :
Crèdibile est fieri, quòd Amaltheæ dedit olim
Quæ lac Nympha Ioui, nunc dat & illa tibi.
Io. Aurati.



L'AMALTHE'E

DE MARC CLAVDE

DE BUTTET,

SAVOISIEN.



SONNETS.



*E n'ai point veu au mont à double
creste
Clion, ses feurs, ni le Dieu Cyn-
thien,
Ni le crystal du pié Pegafien,
Ou l'Ascrean, Laura sa docte teste.
Bien ai ie veu (i'en iure sa sa-
gette)*

*Le Dieu d'amour, l'enfant Idalien,
Qui m'apportant le rameau Paphien,
Tien, me dit il, sois mon sacré poète.*

*Lors me donnant à une Nymphe gente,
Ces ieunes vers à sa gloire ie chante,
Qui periront, peut estre, sans honneur.*

*Gagne vn plus haut l'éternité heureuse,
Amoi suffit si mes chants font piteuse
La grand' beauté par qui heureux ie meur.*

Trop

Trop fut mon œil de voir aventureux
 Celle sous qui tout cueur veincu se range,
 Quand de moi mesme à l'heure tout étrange
 Je me vi pris au lien amoureux.

En m'allechant d'un regard doucereux,
 Tant m'enchantà son beau visage d'ange,
 Que i'en languis, que tristement i'en change
 Ma couleur viue à un teint langoureux.

Ah que i'étoi que i'étoi fortuné,
 Si mon destin hélas ne m'eut trainé
 Voir ce soleil, qui m'ameine la nuit !

Là des beautés ie vi le but extremes,
 Là en plaisir ie me perdi moi mesme,
 N'aimant plus rien que ce qui plus me nuit.

Du ciel çà bas les Graces descendues,
 D'un beau chef d'or crespé, & long étendu,
 Firent un ret, qu'Amour m'a puis tendu,
 Ou amorcé i'ai mes forces perdues.

Là les rayons des beautés repandues
 M'emblant l'esprit hors de moi m'ont rendu :
 Quand un bel œil par le mien descendu,
 Fonça mon cueur de cent fleches pointues.

En cet assaut taschant de me sauuer,
 Si doucement ie me vi captiuier

Aux chainons d'or des rets ou ie demeure,

Que bon gré moi en ma peine arrêté
 Cette prison m'est douce liberté :
 Bien que par elle incessamment ie meure.

Pour me montrer combien *Amour* est fort,
 Le ciel çà bas decourant sa richesse,
 Tôt me fit voir une humaine *Déesse*
 Dont la beauté le cueur me lime, & mord.

Quand ie la vi ie peri, ie fu mort,
 Ie cheu soudain en l'erreur qui me presse,
 Et la raison plus ne fut ma maitresse :
 O dur échange ! o trop fenestre fort !

Ie pensoi ia haut en ma fantase,
 Entre les Dieux me paitre d'ambrosie,
 Si en ces maux ne me vint se abimer.

Ie ne saui ou tu prens ta naissance
 Méchant *Amour*, ni quelle est ta puissance,
 Mais or ie sai quelle chose est aimer.

Nymphe qui as la bouchette allaitée
 De l'éperdu enfantin gracieux,
 Qui puis fut Roi, & grand prince des Dieux,
 Et dont la dextre en terre est redoutée.

Par ta douceur là haut tu es montée,
 Faisant flumber à l'écharpe des cieux
 Ton *Capricorne*, ou *Tytan* tout ioieux
 De ses trauaux ia plus courts, se recreée.

Donques aiant entre les Dieux ta place,
 Que cherches tu en cette terre basse,
 Trop me geinant d'un amour rigoureux ?

Las si tu veux qui par toi tant i'endure,
 M'abbatant mort en ma peine si dure,
 Fai moi au ciel avec toi bien heureux.

*Ja cinq hyuers (ô ma douce guerriere)
Plein d'un doux feu mon mal ie vai roulant,
Pour le monter sur ton cueur recullant,
Mais ie trebuche, & tombe plus arriere.*

*Du tens trop pront la roiiante carriere
M'attache à soi, d'un long tour m'affoulant :
Et le souci tousiours plus violant
Beche mon cueur, en aigreur cotumiere.*

*Au moins, au moins si tu n'as destiné
Qu'en ce chaos à tort ie sois donné,
Dresse mes pas, conserue moi Madame :*

*Et me sauuant de l'enfer des méchans
Tire ma nef aux beaux amoureux champs
De tes flambeaux, paradis de mon ame.*

*Ie suis égal au ieune Abydien,
Qui plein d'amour, piqué d'impatience,
Tranchoit des eaux la vague violence,
Ne redoutant l'effort Neptunien.*

*Sans nef, sans mast, tendant à mon seul bien,
Ie vai nageant en la mer d'esperance :
Et toi Madame es ma tour de constance,
Ou ton bel oeil mon flambeau, luit si bien.*

*Rigueur, danger, enuie, faux propos,
Sont mes rochers, ondes, vagues, & flos,
Qui m'agitant me gardent de port prendre.*

*Mes forts soupirs sont les vens furieux,
Mais si ie per mon flambeau gracieux
Plus malheureux ie morrei que Leandre.*

De

De quel rosier, & de quelles épines,
 Cueillit Amour les roses de ton teint ?
 De quel bel or qui pur tous autre éteint,
 Redora il ces blondelettes trines ?

De quels endrois sont ces mains inoirines,
 Qui m'ont le cueur étranglé, & étreint,
 Et d'adorer doucement m'ont contraint
 Ce viscoral, & ces perlettes fines ?

Las de quel lieu prit il encor ce reste,
 Ce doux parler, & ce chanter celeste,
 Par qui son trait des plus fiers est veincueur ?

Ces grands beautés ne sont point de la terre,
 Ni ces beaux yeux seuls ma paix, & ma guerre,
 Tels biens du ciel me sont cheus dans le cueur.

Dans le beau front de cete autre Lucrece,
 Amour guerrier fet le guet de bien haut,
 Lâchant ses traits par loeil, trop fin, & caut,
 Se defendant si belle forteresse.

Et les beautés, souldars de ma Déesse,
 Me vont dardant les pots à feu bien chaud,
 Toujours crians à l'assaut, à l'assaut,
 De l'ennemi l'entreprise nous presse.

Helas Amour capitaine vaillant,
 Comme ennemi ne te suis assaillant,
 Je ne vien pas pour ta perte poursuiure,
 Mais ie me rend t'offrant targe, & écu,
 Aimant trop mieux par elle estre veincu,
 Qu'en liberté veincueur des autres viure.

*Ia le matin qui l'univers redore,
De franges d'or, & de perles s'ornoit,
Et doucement tout en roses tournoit
Le char serene, de l'Indienne Aurore.*

*Las le souci qui sans fin me dévore,
Aucun espoir de paix ne me donnoit :
Plutôt le iour alors me ramenoit
Mille tormens, & mille mors encore,*

*Quand derrier' moi au bout dun gai preau,
Ma Nymphé émeut vn orient nouveau,
Qui éclaira mes nocturnes angoisses.*

*Pardonnés moi, ô vous celestes Dieux,
Luire la vi, de corps, de front, & d'yeux,
Plus belle encor que ne sont voz Déesses.*

*Et ces beaux yeux, & cette aubine ioüe,
Qui le matin mort me va reueillant,
Et ce crin d'or cresse s'entortillant,
Par flots ondés, ou Zephyre se ioüe,*

*Et l'emperlé corail que l'Inde auoüe
Dont le parler me va émerueillant,
Et ce beau sein doux mon cueur chatoillant,
Ou l'honneur saint, & la chasteté noüe,*

*Brief ce beau tout qui mon flanc vint cloüer,
Et qu'on ne peut suffisamment loüer,
Sont les beautés que les hauts Dieux influent :*

*Sont les thesors des cieux de plus grand pris,
Sont les fillés las ou ie me voi pris,
Et les doux traits qui rudement me tuent.*

Qui-

*Quiconque fut qui premier s'assura
 Pourtraire Amour, ne sceut onq' sa puissance :
 Il n'est enfant : quelle tendrette enfance
 D'un petit arc les forts Dieux dontera ?*

*Dites pourquoi deux ailes il aura
 Lui qui aux cueurs oisif fet demeurance ?
 Auengle il n'est, car droit il vise & lance,
 Et par lui seul l'univers s'éclaira.*

*Si voulés donq' a son pourtrait atteindre
 Divins esprits, pour mieux au vrai le peindre
 N'i songés plus, voir ma Nymphé il vous faut.*

*Vous connoitrés si enfant tout il happe,
 S'il est auengle, ou si voiant il frappe,
 S'il est ailé, & s'il est froid, ou chaud.*

*Le haut tonnant en la troupe immortelle,
 Lui mesme atteint d'un foudre tout nouveau,
 Soudain vestit le corps d'un blanc oiseau
 Forçant mignard la Sparteine pucelle.*

*Mais non soulé de si douce étincelle,
 Encor deuint vn asardeur toreau,
 Qui galoppant par la fraternelle eau
 Ravit ioieux l' Agenoride belle.*

*O si i' auoi Iuppiter ta puissance,
 Pour deceuoir ma Nymphé à ma plaisance
 Je ne seroi cygne ou beuf mugissant :*

*Mais comme toi a Danae non chiche,
 En pluie d'or, tumbant tousiours plus riche,
 Par ses tetins ie m'en iroi glissant.*

• Ta riche corne (à qui le ciel commande
M'ouvrir ses dons) i' argente des mes pleurs :
Bien que m' i' rie un bocage de fleurs,
Et de tous fruits vne abondance grande.

Là la grenade, & la datte, & l' amande,
Là sont citrons, popons, pommes d' odeurs,
Les épis d' or, & les bons raisins meurs,
Le romarin, marioleine, & lauande.

Mais Amalthée vne douleur me point,
Car de Laurier hélas ie n' i' voi point,
Le seul loier & l' espoir de ma gloire.

Fai qu' il i' soit ie te pri ma Déesse :
Car bien peu vaut l' abondante richesse
Si en amour lon n' a quelque victoire.

Quand le sommeil, present des Dieux, enaors
La lasse nuit, d' astres toute allumée,
En mes songers à coup est imprimée,
Celle beauté qui tant m' a fet de tort.

Il m' est auis quelle met son effort
A me guerir ma poitrine entamée :
Et qu' avec pleurs de pitié enflammée
Elle regrette & mon mal, & ma mort.

Lors ce faux bien qui doux me vient saisir,
Encor' un peu m' octroie de plaisir,
Mais quoi ? pour tout cest vne Idole vaine.

Ainsi trompas, ah traitre Amour rusé,
L' aimable gars sur sa face abusé,
Trop renouant sa meurtriere fontaine.

Me blamés vous si ie vai r'appellant
 Avec les iours ma douleur tousiours neuue,
 Quand de mes yeux celle qui fet un fleuve,
 Est aux plus lourds vn soleil excellent ?

Las ie ven bien au petit dieu vollant
 Clorre le pas, & en ai fet epreuue,
 Mais aussi tôt que ce bel oeil ie treuue
 Ma force va comme glace écoulant.

O gent auengle ! ô peuple en vice infet !
 Qui ne connois des cieux le don parfet
 Digne à bon droit que tout le siecle admire !
 Voi sa beauté, & diuine vertu,
 Voi voi sa grace, à l'heure diras tu
 Qu'heureusement par elle ie soupire.

Du feu des dieux le larron, pour l'iniure
 Desentraillé sus vn roch de Scytie
 Par iuste peine au ciel sourd merci crie,
 De ce que trop son foie & poumon dure.

Quand le bourreau oiseau portant l'augure
 Du foudroiant, remange la partie
 Qui tôt renait, pour estre remeurtrie,
 A l'affamé infailible pát ure.

Qu'admires tu torment si violent ?
 Je suis le vrai Promethée dolent
 Cloué dessus ta rigueur, ou s'allonge
 Mon mal naissant d'une aigreur trop durable :
 Et Amour est mon aigle insatiable,
 Las qui par toi incessamment me ronge.

Tu as ce crin à Phebus derobbe',
 Et ce beau teint aux ioïes de l' Aurore,
 Et à Venus ta belle bouche encore,
 Et a son fils cet archelet courbé.

Ton oeil diuin des astres est tumbé,
 Là ou Diane & se mire, & s'honore,
 Mais du fier Dieu que l'âpre Thrace adore
 Tu as ravi ton cueur dur, & plombé.

Bref tu emblas de Iunon la presence,
 Et de Pallas le sauoir, & prudence,
 Vuidant des Dieux les thesors à grands sommes ;
 Puis déuallas droit en ce monde bas,
 Pour i pillier la ioie, & les ébats,
 L'esprit, le cueur, & le repos des hommes.

Mon lieu natal, ou mon plaisir se fonde,
 Non par ton ciel, non par lart sumptueux
 De ton palais, en ses tours montueux,
 Mais pour ma Nymphe à nulle autre seconde.

Ville de paix, & mere bien feconde,
 A enfanter des enfans vertueux,
 Et ou les Dieux leurs thesors fructueux
 Vont repandant plus qu'en terre du monde
 Que Dieu t'accroisse ! ô clos bien fortuné
 Ne crein des ans le long cours ramené,
 Ne crein que Mars enfondre ta memoire.

Venus passant te vient rendre immortelle,
 Quelle Venus ? ma Venus chaste, & belle,
 Qui à iamais te peuplera de gloire.

Qui

Qui veut sauoir tous les ennuis, & maux,
 D'un cueur constant en son plus grief martire,
 Et des tormens d'un vrai amant le pire,
 Me vienne voir, presse de mes trauaux.

Il verra las qu'a eux ne sont egaux
 Ceux de cellui que le vautour déchire,
 Et de cellui que la grand' roüe vire,
 Et de cellui qui a soif dans les eaux.

Et qui voudra en douceur femenine
 Voir s'egaier vne rigueur tygrine,
 Qu'il vienne ici mirer la beauté mesme :

Je di ma Nymphé, ou vit la cruauté
 Des tygres fiers, mais qui par sa durté
 Faire ne peut que tousiours ie ne l'aime.

Je me per tout sur les beaux yeux de celle
 Par qui mon cueur brulle si doucement.
 O si ce corps luit si perfettement,
 Bons Dieux combien l'esprit celeste excelle!

Les astres clairs ont écoulé en elle
 Tout leur pouoir, tout leur auancement,
 Et si seroit parfette entierement,
 Si sa beauté ne m'étoit si cruelle.

Ainsi du iour la clarté amiable
 Se va troublant, se fet toute effroyable,
 Quand vn éclair ardent tranche les cieux.

Si doncq tu veux encor estre plus belle,
 Chasse moi loin la cruauté rebelle,
 Sans me tromper au doux trait de tes yeux.

L'AMALTHE'E DE

*Ce sacré bois ou ma gente Nympnette
Portant son arc tant gaie alloit marchant,
D'ore en auant lamente sous mon chant,
Et avec moi mon sort plegne, & regrette.*

*Quelque Dryade en fuisant l'amourette
D'un Satyreau, creintine se cachant,
Sur ce haut pin de l'ongle aille tranchant
En pareils vers l'écorce verdelette.*

PAR CES FORESTS BUTTET EN SA IEVNESSE
ALLOIT SVIVANT DIANE LA DÉESSE
ET EN CHASSANT GAGNA HONNEVR ET PRIS
MAIS QVAND IL VIT SON AMALTHE'E SAINT
ICI PENDIT LARC ET LA TROVSSE PEINTE
ET EN PRENANT LVI MESME SE VIT PRIS.

*Si pour autant quelqu'un m'en de pitie
Degne en ces vers voir comme ie lamente,
Voie Lambert mon lac qui te rechante,
O toi de moi la fidelle moitié!*

*Antre, ni pré (bien que l'ápre amitié
Par qui ie meur, plus fortement m'enchante)
Plus ne me rit, plus doux ne me contente,
Que cil auquel mon Lambert met le pié.*

*Si donq' à moi un mesme soin te meine,
Supporte un peu mon excusable peine,
Sous ce Tyran qui tant m'est rigoureux.*

*Ainsi son trait t'aille fuisant bien vite,
Ainsi tout seul le sein de Marguerite
A tousiours mais te tienne bien heureux.*

Dore en auant tu seras notre Apelle
 Docte Lanet, qui d'un pinceau sauant
 En tes tableaux as ia mis en auant
 Les hauts pourtraits que la Grece nous cele.

Or si tu veux que ta gloire immortelle,
 Avec les ans ne sen aille coulant,
 Pein ie te pri le visage excellent
 De la beauté sus toute beautés belle.

Pein la, sans plus à mon dam retarder :
 Mais garde toi de trop la regarder,
 Ah trop ingrat te seroit ton ouurage.

Car en voiant vn doux regard si beau,
 Tu serois fet Pygmalion nouveau,
 Mourant en vain d'une tant belle image.

Ton oeil trompeur, astre de mon émoi,
 Doux me guetant encores me raconte
 Que de mes maux i' aurei guerison pronte,
 Et que bien tôt prendras pitié de moi.

Mais toutte fois Amour ieune, & sans loi,
 Secret me brulle, & me bat, & me donte,
 Et tu ne veux cruelle tenir conte
 De tant de maux que i' endure pour toi.

A tout le moins li mon angoisse extresme
 En la languueur de mon visage blesme,
 Quand tes beautés vont mon cueur deuorant.

Lors si mon mal ne te peut douce rendre,
 Veuille le tens aumoins te faire entendre
 Que par toi las sans fin ie vai mourant,

Quand en pleurant au monde ie fu né,
Trois fois Iunon auoit oïi ma mere :
Lors de mon sort mon trop curieux pere,
Voulut sauoir quel astre étoit tourné.

Vn astrophile à l'heure est amené,
Il mire, il voit ce que le ciel veut faire,
Et consultant l'astrolabe, & la sphere,
Dit cet enfant sera bien fortuné.

Le soleil bon lui donna l'acointance
Des grands Seigneurs, Mercure la science,
Et mesme en biens i' voi un heureux cours :

Mais ie crein fort ains que l'âge il entame,
Qu'une beaute en lui captiuant lame,
Auant son tens n'abbrege ses beaux iours.

Dix & neuf ans i' auoi heureusement,
Gardant encor' mon innocence entiere,
Et le poil d'or de ma barbe premiere,
Sur mon menton se frisoit seulement.

Alors qu'Amour trop cauteleusement
En me flattant d'une douce maniere
Me fit ton serf, mesme avec la priere
Me promettoit un fort bon traitement.

Mais ie n'ai eu que peine à ton seruice,
Que mal, qu'ennui, & sans fere un seul vice
Pour tout guerdon ie n'emporte que blame :

Avec la mort que i' aten brieuement.
Voilà le bien, l'heur, & l'auancement,
Que i' ai gagné pour vous seruir Madame.

Combien

Combien, combien ie t'ai en reuerence,
 N'ayant voulu renoncer à tes loix,
 Ingrat Amour prendroit tu le vois,
 Mais las i'en ai bien pauvre recompense.

Et que me vaut d'auoir parmi la France
 Chanté tes traits, ton arc, & ton carquois?
 Et que me vaut t'auoir sacré ma voix,
 Si tousiours plus tu me fais de nuisance?

Ne voi tu las sur moi ta trouffe vuide?
 Ie ne suis pas l'outrecuidé Tydide,
 Qui de ta mere outra la belle main.

Au premier choc ie t'ai donné victoire:
 De me tuer auras tu quelque gloire?
 Mal sont egaux vn Dieu & vn humain.

Ah Amalthée, ah trop cruelle, hélas
 M'ont tes beaux yeux d'une si douce amorce
 Tiré à toi, se moquans de ma force,
 Pour me tuer ainsi dedans tes lacs?

Est ce le bien, & est ce le soulas,
 Au lieu d'aimer d'épier le diuorce?
 Vn tygre fier que l'âpre rage efforce
 N'a pas le cueur si cruel que tu l'as.

Si tant te plait la douceur & bonté,
 M'as tu fet serf de ta grande beauté,
 Pour me paier d'une mort qui trop tarde?

Voudrois tu bien au lieu de secourir
 Ton pauvre amant, le faire ainsi mourir,
 Las & veux tu qu'en tes beautés ie m'arde?

Comme le Dieu qui lance le tonnerre
 Voiant sus Osse Olympe amonceller,
 Et les enfans de la terre écheller
 Le ciel, dont tous abimerent grand' erre,
 A coup voulut en la Trinacre terre
 Sous vn grand mont Encelade aualler,
 Ou on le voit aigres feux éguculler
 Du gros brasier que sa poitrine enferre,
 Ainsi ton oeil las que trop i'ai tenté
 Non pour te nuire, ains pour voir ta beauté
 M'a foudroïé, ranuersé sous ma pene :
 si qu'en taschant vn peu m'en souleuer.
 En plus de feux ie me sen ag grauer
 Que le geant d' Etne sicilienne.

O dieu Ianet que tu m'es admirable,
 Et grand témoin du haut pouoir de Dieu,
 D'auoir compris en vn si peu de lieu
 Ce dont le monde encores n'est capable!
 Puis qu'à mes maux seul tu es secourable
 Pour toi ie sacre à la memoire vn vœu,
 Qui ne craindra ni le fer, ni le feu,
 Ni du tens pront la course perdurable.
 Mais qui t'a fet en ton art si étrange?
 Ni Raphael, ni le grand Miquel Lange,
 Sauroit tracer si beau diuin visage.
 Car tu fais voir en ce peu de peinture
 Tout le pouoir du ciel, & de nature,
 Et de mes ans la perte & le dommage.

*Vn lourd esprit n'a iamais connoissance
 Que cest qu'Amour : qui veut Amour blamer
 Digne n'est pas que lon le doive aimer :
 Amour en soi n'a mal ni deplaisance.*

*Les élemens briseront l'alliance
 Qu'ils ont çà bas, tout viendra s'abimer,
 Leau sera feu, & la terre la mer,
 Auant qu'amour ait perdu sa puissance.*

*Veuille le ciel que ie sois tant heureux
 Quand ie morrei, d'estre encor' amoureux,
 Ne perdant point cette diuine flame,
 Affin qu'Amour de Dieu l'ange puissant,
 Me deliurant de ce corps languissant
 En paradis droit emporte mon ame.*

*Nymphes des eaux, qui d'à bas sous les ondes
 Souuent m'oiés fere parler ce val,
 Et de pitié en rompés votre bal,
 Sous le bon Pan en branle vagabondes,
 Gentiles seurs, & follatres Nauondes,
 Courrés voz fronts d'un vert ionc triumphal:
 Et saillés hors du liquide crystal,
 Pour arriuer en ces vertes épondes.*

*Debout, debout, or Amalthée vient :
 Cest celle Nymphe ou mon amour se tient,
 Qui votre gloire en ce bord a plantée
 Mon luth veincuer à peine eut ces vers dis
 Que le riuage à coup lui répondit
 Debout, debout, ores vient Amalthée.*

L A M A L T H É E D E

Le petit dieu gentil, l'angelet Cupidon,
 Qui en corps si subtil si grande force porte,
 Ce bas genre mortel a guerroié, de sorte
 Qu'il fet sentir par tout son arc, & son brandon.

Et qui plus Iuppiter (qui d'un iuste guerdon
 Lance sur les peruers sa pronte foudre entorte)
 Trebuche sous sa main, & toute la cohorte
 Des puissans immortels, sans merci, ni pardon.

Les manoirs infernaux lieux de tout desarrois,
 Pour la fille à Ceres virent gemir leur Roi,
 Et aux flots de la mer sentit son feu Neptune.

Amour peut tout en tout. si lui seul peut donter
 Le ciel, la terre, & mer, & l'enfer surmonter,
 Hé puis ie resister à sa force importune?

Infame Circe, & maitresse d'écolle
 De l'amour feint, qui pour mieux attiser
 Les tendres cueurs, sczis à tens déguiser
 Comme tu veux ta face, & ta parolle,
 Qui ta contreint, ô infernale Idole,
 Par tant de fois à Madame causer
 De mon seruice, & tant le mepriser,
 T'oujours nommant mon saint amour friuole?

Puisse ton ame en rage vehemente
 Estre aut ant dans par l'Acheron errante,
 Que mon amour tout diuin durera.

Et elle à tous à iamais soit exemple
 Qu'en ferme cueur, on la foi se contemple,
 Vn faux propos bien peu de pouoir à.

*Sus un costant tout aupres ou ma Lesse
Va voir son lac, qui le fier Rosne atteint,
Ie fonderei bien haut un temple saint,
Au seul honneur de ma chaste Déesse.*

*Desia ie voi que superbe il se dresse
D'un marbre tel que la nege il éteint :
Et au dedans ia tout l'ouvrage est peint
De sa rigueur, de ma peine, & angouisse.*

*Lá son Idole en or triumpuera :
Et mon esprit deuot l'adorera,
Auec mon oeil qui sout en pleurs se trampe.
Mon corps aiant tout son sang écoulé,
Sera l'agneau deuant elle immolé,
Mon cueur ardant sa bien luisante lampe.*

*Ne cuide pas Nymphe Melisienne
Quand le destin aura couppe noz pas,
Qu'avec le corps l'amour souffre trepas,
Combien qu'il soit decablé de sa pene.*

*Selon la loi de cette vie humaine,
Le iour écrit nous enuoirá là bas
Aux champs heureux, pour doubler noz ébats,
Nous rétreignant d'une foi plus certaine.*

*Car si l'esprit au corps cherche, & demande
Un sien semblable, ô quelle amour plus grande
Sera entre eux retreuuans leur moitié !*

*L'esprit celeste est essence éternelle,
L'amour se voit en tout spirituelle,
Confesse donq' ne morir l'amitié.*

Fausse

L A M A L T H É E D E

Fausse Felise en magique malice,
 Qui pour bruller mes os d'une langueur,
 Cherches en vain des charmes la vigueur,
 En appellant le ciel sourd à ton vice.

Or d'une aiguille, ore d'un écrevice,
 Sus un model tu poinçonnes mon cueur,
 Mais ie fondrei plutôt sous ta rigueur,
 Que mon amour d'elle s'évanouisse.

Inuoke Hecate & dresse un Hecatombe,
 Faisant sortir cent manes de leur tombe,
 Pourtant, pourtant, si ne m'auras tu pas.

Le ciel sogneux de mon amour diuine,
 Si bien l'encharne au vif en ma poitrine,
 Qu'elle i sera, mesme apres mon trepas.

Ores qu'aux champs tout ton plaisir se iette,
 Phœbus plus chaud dardera ses challeurs:
 Mais les Zephyrs épris de tes valleurs
 Baisotteront ta ioïe vermeillette.

Quand tu peindras sur l'herbe nouuelette
 Tes gais bouquets des printanieres fleurs,
 Recorde toi chanter les tristes pleurs
 De mon auril, qu'en langueur ie regrette.

Voi puis comment la beauté est pareille
 A vne fleur blanche, bleüe, ou vermeille,
 Qui se panchant fanie perira.

Pren vne rose, & au soir la regarde,
 Mais de morir qu'est ce que plus ie tarde?
 Ia pour cela ton cueur n'amollira.

De nuit le bien que de iour ie pourchasse
 M'aduient en songe, image du desir,
 Car ie sen bien ma mignonne gesir
 Aupres de moi, nu à nu, face à face.

Doux soupirant coup, à coup, ie me lasse,
 Sentant mes flans mignarde ment saisir:
 Et au doux point ie fond tout en plaisir,
 Si doucement la follatre m'embrasse.

Par cet inoïre, & ces roses, mon ame
 En cent douceurs & se perd, & s'épâme
 Sur son tetin, du mien appriuoisé.

O que de bien, de plaisir, de merueille,
 Quand la baisant ie me sen rebaisé,
 Mourant tout las sur sa lèvre vermeille.

L'or ondoiant du combat crestelet
 De ces cheueux, vent Fauon que tu guides,
 Semble au long trait des campagnes liquides,
 Qui vont trottant au printens nouucler.

Et le fraisé inoïre iumelet
 De ce dur sein, souhait de mes mains uides,
 Passe en odeur, ô Nymphes Hesperides
 Votre iardin, & en blancheur, le lait.

Vraiment cellui ne vit onq' beauté grande,
 A qui ses yeux par liberalle offrande,
 N'ont fet tant d'heur que de se laisser voir.

Et nul ne scait comment guerit, & bleco
 Le Dieu d'Amours, s'il n'a veu ma maitresse,
 Qui les rochers pourroit bien émuouir.

Quand

Quand des hauts cieux les chandelles sont mornes
 En tens obscur, & le croissant differe
 Se couronner des raions de son frere,
 En r'allumant ses argentines cornes,
 Par l'ample mer lamentant tu se iornes
 Creintif nocher, mais las que peux tu fere
 Fors qu'enuoier aux bons Dieux ta priere
 Qu'au choc des vens loïn tu ne te detornes?
 L'oeil de la nuit, la trouppé des étoiles
 Te rend ioieux, éclairant à tes voiles,
 Mais la clarté plus que l'obscur me nuit:
 Car par les flots d'une mer violente
 Plus ma lune est belle, claire, & luisante,
 Plus ie me sen en vne aueugle nuit.

Ores me tient mon beau champ de Troisserue
 Mais las Amour de ses traits dou-tranchans
 Plus fort m'assaut, en ces lieux allechans,
 Et de mon cueur fet sa depoiuille serue.

Vien me donq voir: ce grand lac te reserue
 Cent mille ébats t'appellant sous mes chants:
 Vien, les hauts Dieux n'ont dedeigné les champs,
 Ni mesme encor la ciuile Minerue.

Prés émaillés, ô qu'heureux ie vous ventel
 Ou mon amour de sa marbrine plante
 Se promenant, ses pas viendra fermer.

Vn ápre hyuer vous gardoit de renaître,
 Mais ce printens ainsi qu'à votre maitre
 En la voiant vous apprendra aimer.

Lors que du tens, & des siecles veincueur,
 A ta grand' soif Ron sard tu allas boire
 Au saint crystal des filles de Memoire
 Qui t'ont sacré vn grand chantre en leur cœur,
 Le petit Dieu du genre humain moqueur,
 Et qui abbat des celestes la gloire,
 Pour la beauté telle qu'on ne peut croire,
 Heureusement triompha de ton cueur.

Du mesme coup qui captif te vint prendre
 Chacun fut pris, mais non pas de Cassandre,
 Ains de ta Muse, ô contraires amours!
 Car de Cassandre est la beauté mortelle,
 Ta Muse au ciel s'en va tousiours plus belle,
 Cent mille amans tirant apres son cours.

Ja de bien pres i'assiroi au beau bord
 De mon repos, pret de tourner la poupe,
 Des flots chenus ia l'écumense troupe
 Me rehurtoit & iettoit à bon port.

Sans vn scadron de vens mis à discord,
 Qui m'élancant pront le chemin me coupe,
 Ma nef se perd, chancelle, vire, & choupe,
 Pour m'engorger au naufrage de mort.

Je crie au ciel, lors saillit vne roche
 En pleine mer, qui quand plus i'en approche
 Me pipe au chant d'une douce sereine.

Ce chant des lors tant m'enchantà, & pleut,
 Que maugré moi il me tire ou il vent,
 De son beau son tant i'ai l'oreille pleine.

souvent lassé de dueil, & de plaisir,
 sur son giron couché d'un doux malaise,
 Je vai priant las qu'un peu elle appaise
 Le mal qui vient par elle me saisir.

De la serrer me prend un prompt desir,
 Peu peu s'en faut qu'étoit ie ne la baise,
 Mais en cregnant que ie ne lui deplaise
 Ah ie ne puis un si grand bien choisir.

Ainsi l'arret de ma peine fatale,
 Estre me fet un malheureux Tantale,
 Qui sa bouche ouure, & tend le bras en vain :
 Et ma creinte est vne rude furie,
 Qui au milieu de si douce ambrosie
 Me fet languir & relanguir de faim.

Quand trop foiblet Amour me fit en place
 Joindre au combat à ta fiere beauté,
 Tôt sur le champ la ieune volonté
 Et la raison se mit deuant ma face.

Raison étant aussi froide que glace,
 Me remontra ta dure cruauté :
 L'autre au contraire ardente ma planté
 La force au cueur, & sur le front l'audace.

Qu'eusse ie fet ? quand veindre ie pensoi,
 Celle ie creu que plus ie connoissoi,
 Mal auisé à mon prochain dommage.

Encor ma mort relieue ma vertu
 D'un seul confort, cest qu'étant abbatu
 Je meur sans heur, mais non pas sans courage.

Tel

Tel i'accompare au grief mal que i'endure
 Et au travail qu'Amour me forge, & forge,
 Ce tant subtil & tant mignon horloge,
 Qui pend doré à ta chaste ceinture.

De dent, en dent, il roie sa mesure,
 Et de penser, en penser ie me loge,
 Lui doux criquant tousiours marche, & déløge,
 Mon cueur debat contre ma peine dure.

Mais le petit d'un mesuré seiour,
 Ne peut durer qu'une nuit, & un iour,
 Loin de ta main, plus qu'Archimediene:

Et sans te voir & i'amaïs seiourner,
 Mon long travail ne cesse de tourner,
 Faisant son iour, mon éternelle pene.

Dieu des amans, Tyran plein d'insolence,
 Ores sans toi i'aspireroi aux rangs
 Des bien lettrés, voire plus apparans,
 Par dur labeur achetant la science.

I'épieroi en longue experience,
 Montant au ciel, les astres differans:
 Ou pour complaire à mes facheux parans
 Des riches loix la douceur, & vangeance.

Mais quoi? Amour de sa peste m'abbat.
 Amour puissant tout surmonte, & combat,
 Et nous aussi a l'Amour donnon place.

Tout ieune cueur épris de son brandon
 Pour sa foiblesse est digne de pardon,
 Dont quelquefois i'espere treuuer grace.

Or qu'en ce pré tu t'en vas moissonnant
 De tes beaux dois les plus belles fleurettes,
 Ton chien mignon tremblant des oreillettes,
 Après tes pas dru s'en va piétonnant.

Las le petit desia te va donnant
 D'un oeil piteux petites oeilladettes,
 La se plegant qu'entre tes mains doucettes,
 A tresgrand tort tu ne le vas prenant.

O chien heureux pour ta grace folatre !
 Chargette douce à ce beau sein d'albatre,
 Ainsi que moi ta maitresse tu suis :

Mais plus heureux ta rendu la Nature,
 Qui t'enrichit si mince creature
 De si grands biens, dont si pauvre ie suis.

Quand détournas des rivages promis
 La nef mentarde, & les rames lointaines,
 Les champs, les bois, les rocs, & les fontaines,
 Avecques moi à pleindre se sont mis.

Lair étoit coi, les grands flots endormis,
 Au lac trembloient les étoiles sereines :
 Mais tout troublas par tempestes soudaines,
 Lui defendant d'encre aux ports amis.

O haut palais du grand Olympien,
 Pourquoi es tu contraire à mon seul bien,
 Qui vient à moi si chastement se rendre ?

Ta porte ainsi horrible ne tonna,
 Quand le pasteur Phrygien emmena
 Avec ses naufs son paternel esclandre.

Trait, flamme, & lacs d'amour, ne point, ne brulle, & lacs
 Vn cueur plus endurci, plus froid, ni plus déceint
 Que le mien, quand ie fu frappé, brullé, étreint,
 Le premier iour qu' Amour esclaua mon audace.

Plus dur, & froidureux, que le marbre, & la glace,
 Libre ie ne crenoi qu'à ma fin m'eut contreint
 Plaie, arseure, ni neud : pour autant m'ont atteint
 Larc, le feu, & les rets, ou faut que ie trespasse.

Et tellement ie suis blecé, ars, mis en serre,
 Que dard, brandon, lien, ne blece, ambrase, en serre,
 Si violement, ni si chaud, ni si fort.

Et rien n'est qui le coup, & l'ardeur, & la chaine,
 (Qui me plaie le cueur, qui m'enflamme, & me geine)
 Guerisse, éteigne, & lasche au monde, que la mort.

Point, apres point, sus vne blanche carte
 Iettant le sort des Babylonniens,
 Et renombant tous les maux, & les biens,
 Que le ciel veut que son cours te départe.

Sans que iamais de toi mon cueur s'écarte
 On ma treuuvé tant serf des beaux yeux tiens,
 Que ie mourrei par eux dans tes liens,
 Me deut prier la grand' beauté de sparte.

Si par cet art les Dieux t'ont fet sauoir
 Que tu me dois tout mon viuant auoir
 Pour ton amant, pour ton seruant fidelle,
 Si pour toi seule en ces tens ie suis né,
 Si d'estre tien le ciel ma destiné
 Di moi pourquoi, pourquoi m'es tu cruelle?

Soit que d'un vers gaillard fet à la Teïenne
 Ton pouce donne vne ame à ta lyre Belleau,
 Ou que ta ioïe ronde enfle le challemeau
 Faisant en France oïir la voix Sicilienne,
 Il n'est rien qui ravi entour de toi ne vienne,
 Tout te preste l'oreille: & mesme le troupeau
 Des neuf seurs, descendant de leur double coupeau
 Va quittant ses chansons, pour écouter la tienne.
 Je te pri donq Belleau qu'à ce coup on flechisse
 Ma Nymphé, qui me fuit ainsi qu'une genisse
 Son furieux toreau, foulant les prés herbuis.
 Tu la pourras mouuoir: la complainte d'Orphée
 Emeut bien les enfers, & ta lyre dorée
 Rien ne dit qui ne soit bien digne de Phebus.

D'esprit, & corps, les autres elle excelle,
 Comme le iour est plus beau que la nuit:
 C'est en beauté l'autre aube qui nous luit,
 Celle du ciel ce croi ie n'est point telle.

Amour riant volle entour de la belle,
 Toute douceur, & beauté la conduit,
 Achaque pas vne Grace la suit,
 Et la vertu iamais n'elogne d'elle.

Mais de quel los irei ie déuoilant
 Ce front diuin, cet oeil étincellant,
 Ce corps gentil, ce beau port, cette adresse?

Rien elle n'a qui ne soit excellent,
 Rien de mortel elle ne va parlant,
 Et au marcher me semble vne Déesse.

Philel-

Philelphes, que plus l'aube on ne dorme,
 Va les pausts & l'encens apprestez:
 Ores ie veu humblement presenter
 Vn sacrifice & au songe, & au somme.

Mon Dieu, mon Dieu, & quelle chose énorme
 Toute la nuit me vient épouanter !

Quel grand Morphée ápre à me tormenter,
 D'auant mes yeux étrange se transforme !

Ores ie voi ma Naiade qui pleure,
 Or' à ses pieds m'est à vis que ie meure,
 Or' ie refui, & Felise me suit:

En cent contours vainement ie tracasse,
 Puis au reuel un tremblement m'englace,
 Qui tout poureux me r'allonge la nuit.

De tes beaux yeux celle plaisante ardeur
 Qui glisse aux miens l'aigre flamme auallée,
 Eut usqu'au fond ma poitrine brulée,
 Si n'eut été le gelon de ton cueur.

Et ce ret d'or, prison de ma langueur,
 Sans fin tiendroit mon ame encordelée,
 Mais ta main belle au secours appelée,
 Couppe le noud de sa blonde rigueur.

Par toi mon feu se degenere en glace,
 L'un m'étreint fort, & l'autre me delace,
 Lun m'a nauré l'autre vient me guerir,

L'un m'est loial, l'autre est tout plein d'enuie,
 Ainsi chassant & ma mort, & ma vie,
 Tes grands beautés me font viure & mourir.

Fleuve roial à qui de ce grand monde
 A tout iamaïs tout l'empire est promis,
 Atant les Dieux & les astres amis,
 Qui à l'enui se mirent à ton onde.

Quand les beautés d'une Laure seconde
 Auant mon tens au tombeau m'auront mis,
 Des tristes vers qu'après moi tu gemis,
 Quelque soupir ton riuage réponde.

Sois sus les ans le temoing de mes maux
 Heureuse Seine, & puis que dans tes eaux
 Sans i penser, mon cueur beut cette flame.

A ton beau bord, mal caut, en te passant
 Ma liberté hélas i' allei laissant,
 Pour suiure en vain cette trop belle Dame.

Dans la forest d'esperance lointaine
 Souci, douleur, regret, & déconfort,
 Comme après chiens abboians pressent fort
 Vn pauvre cerf, hatant sa course vaine.

Souci le tient, douleur presque l'entreine,
 Regret pront saute, & le serre, & le mord,
 Desir haut trompe: Amour veneur accort
 Mande à son cueur vne fleche fondeine.

Que fera il? chiens n'ont point de pitié,
 Puis le chasseur est ápre en mauuaitié:
 A l'Amalthée il vient donq' secours prendre,
 Et en fuiant leur assaut inhumain
 Pluiôt qu'aller à vn autre se rendre,
 Aime trop mieux de morir par sa main.

*Pren ie te pri Atlantide Mercure
 Ta verge d'or, & te glissant des cieux
 Endor Argus, qui tout étoilé d'yeux
 Va m'èpiant, & tous mes pas mesure.*

*En apres fai (or' que la nue obscure
 Emble par tout les clairs flambeaux des Dieux)
 Que i'aille ouurir mon souci ennuiieux
 A la beauté qui ma tant été dure.*

*Je chanterei celeste iuence au
 Ta pronte gresue, & ton ailé chappeau,
 Et en ton poing la trompe en serpens belle.*

*Et que premier la lyre allas sonnans,
 Et que tu es du pere haut-tonnant
 Fils bien aimé, & messenger fidelle.*

*Ce port roial, cette diuine adresse,
 Ce large front, ce bel oeil rauisseur,
 Fet que par tout on te pense estre seur,
 (Veu ton sauoir) de Pallas la Déesse.*

*Mais ce dur cueur qu'as emprunté maitresse
 Des fiers rochers, sans pitié, ni douceur,
 Fet que par tout on te pense estre seur
 (Veu ta rigueur) de Mars plein de rudesse.*

*Nature aux Dieux s'efforçant d'agrées,
 N'osa çà bas Déesse te créer:
 Et a grand tort te fit femme mortelle.*

*S'elle n'auoit encor' sous ta beauté
 En ton dur cueur fiché la cruauté,
 Le ciel n'auroit vne Venus si belle.*

*Ah ie pensoi que pour changer de lieu
Avec mes pas se tourneroit la chance
De ma fortune, à qui des ma naissance
Ie n'ai serui que d'ébat & de ieu.*

*Toujours pourtant, toujours ce cruel Dieu
Me vient renouir, & met à ma presence
Celle beauté, en qui plus fort ie pense,
Qui sans repos me mine d'un doux feu.*

*Sans cesse hélas (bien que suis d'elle absent)
Mon cueur la voit, & de plus pres la sent,
Car bon gré moi bien auant ie l'i porte.*

*Que me vaut donq'si tant loin ie la sui,
Quand la fuiant de plus pres ie la sui ?
O dieu qu'amour est vne chose forte !*

*Diuins flambeaux ornement de la nuit,
Du sort diuers des vains mortels coupables,
Au moins bien tôt soies moi favorables
D'une mort brieue, & puis que tout me nuit.*

*Or que du ciel la palle lune luit
Dessus la terre, & qu'en lits agreables
Le somme tient les mortels miserables,
Amour tout seul par ces bois me conduit.*

*Mourant d'ennui ie lui tient meint propos:
Et ce pendant que tout est en repos,
Sans peur ie vague avec les ombres vaines.*

*Las & la nuit qui se tait coïement,
A ce grand tout dormant soulagement
Iamais ne met vne tresue à mes peines.*

Or voi ie bien Felise trop à creindre,
 Vieille Heriphile ennemie à pitié
 Que ton aiguille en ius d'inimitié
 A mon desastre a sceu ta cire poindre.

Si n'as tu peu par tes arts me contreindre,
 Si n'as tu peu avec ta mauuaitié
 Fausser mon cueur, comme de ma moitié,
 Aussi helas son amour étoit moindre.

Mais ie te pri, ie te pri retoin nous :
 Ie te donrei des vers mignards, & doux,
 Qui te louront si plus tu n'es cruelle.

Ainsi Hecate à toi veuille venir,
 Ainsi Pluton ne te puisse punir
 Aux bas enfers d'une peine éternelle.

Me veux tu donq'effacer de ta grace?
 Donques veux tu me donner mal pour bien?
 Ne scai tu pas helas que ie suis tien?
 Et que veux tu que veux tu que ie face?

O cruant é sous angelique face,
 O rude cueur d'un tygre Hircanien,
 O grand beauté trop dure au malheur mien,
 O foi legere, ô faueur qui tôt passe!

Serués, veillés, marchés pauvres amans
 En mille ennuis, & en mille tormens,
 Vinés de dueil, paisés vous d'esperance,
 Soies constans, forcés votre pouoir,
 Essaiés tout : pour toute reccompense
 La mort aurés, trabis de votre espoir.

*Vn saint Démon qui pas à pas me suit,
 Quand ie suis seul beau d'une grand' merueille
 Tot m'apparoit, me parle, & me conseille,
 (Cas merueilleux!) puis se perdant s'enfuit.*

*Soit que ie dorme au plus coi de la nuit,
 Ou soit que l'Aube au point du iour m'éueille,
 Toujours il vient d'une face pareille,
 Toujours me presche, & toujours plus m'instruit.*

*Qui que tu sois du nombre des celestes
 Qui as pitié de mes peines molestes
 Las aide moi, sans toi i'alloi mourant.*

*Il n'est cellui tant soit iuste qui n'erre.
 Lieue moi haut de cette obscure terre
 Pour voir au ciel ce dont suis ignorant.*

*Le seul mouueur de soi, & de Nature,
 Au veul duquel tout le monde se pand,
 En ce grand corps sa Deité repand,
 Donnant à tout & matiere, & figure.*

*Quand il lui plait le ciel tonne, & murmure,
 Et quand il veut lui seul la terre fand :
 Qu'allons nous donq'en vain philosophant ?
 O des mortels folle entreprise, & cure !*

*Ainsi qu'en tout il est tresadmirable,
 De le voir tel, quel esprit est capable ?
 Tout l'univers par tout le fet sauoir,*

*Les cieux astrés nous preschent à le creindre,
 Cette beauté qui par lui me vint poindre,
 M'anonce & dit son merueilleux pouoir.*

*Si les secrets des Philosophes sceus,
Sondans le fond des causes plus secretes,
Disent aux cieux toutes choses suiettes
Sous les lons cours des lons siècles issus,*

*Et que les corps des quatre corps tissus
Par certains ans perdus en leurs cachettes,
En mesme point avecques les planettes
Retourneront encores au dessus,*

*Helas ô moi à iamais miserable!
Qui renaîtrei mis en peine semblable,
Voir la beauté qui tous mes sens détruit.*

*Mieux m'eût vallu iamais au monde n'estre,
Ou que la mort (si tant me faut renaître)
Cillat mes yeux d'une éternelle nuit.*

*Iniuste Amour ah que sous ta caresse
Secretement vont de maux s'assemblant!
Avec un ris, avec un doux semblant,
Les cueurs tu pais d'esperance traitresse.*

*Tu mets à coup que la voile se dresse
Le vent en pouppe, & puis nous accablant,
Avec l'esperoir le plaisir vas emblant,
Rien ne laissant que la seule tristesse.*

*Tu fais paroître estre ce qui n'est pas,
Tu mets en haut, & tout à coup en bas,
Tafaueur rit, mais bien peu elle dure.*

*Tu fais loïer ce que lon deut blamer,
Ce qui nous nuit tu nous contreins aimer,
Des plus constans tu changes la nature.*

L A M A L T H É E D E

*Malheureux Or quels maux n'oses tu faire
Aux vains mortels ? aussi t'ont ils cherché
Inſqu'aux enfers, ou tu fus arraché
(Comme ie croi) du ventre de Megere.*

*La tour d'érein, & la garde guerriere,
A criſe auoit ta fille bien caché,
Si l'or ne fut dans ſon ſein épanché:
L'or en amour fet plus que la priere.*

*Dieu que le monde étoit bien fortuné
Qui ne t'auoit ! vn cueur étoit donné
Ferme, & conſtant, ſans auare ſe vendre.*

Amour depuis nous à fet cette loi,

QVI VEVT TIRER SA BELLE DAME A SOI
A FILETS D'OR IL CONVIENT LA SURPRENDRE.

*En tous ſes ſets la Nature admirable
Mit en la femme vne grace, & beauté,
Par qui ſoudein l'homme pris, & tenté,
S'enuint à elle, & forgea ſon ſemblable.*

*Et pour tenir notre genre durable
Si ſon dur cueur ſ'obſtinoit depité,
Pour la r'auoir par douce volupté
Fut de beſoin la créer variable.*

*Tu deuois bien (ſi ie puis hors blaſpheme
Le dire ainſi) ſans l'aide d'une femme,
Multiplier les humains ſous les cieux:*

*Mais tu la fis alme Nature naitre,
Affin qu'ainſi le bas homme terreſtre
Loin de malheur, ne fut egal aux Dieux.*

Toujours ne sera d'or ton poil qui s'entrelace,
 Ni de perles avec ton blanc ordre de dents,
 Ni deux beaux astres clairs tes yeux doux-regardans,
 Ni de rose, & de lis, le vif teint de ta face.

Beauté comme vne fleur tantôt nait, tantôt passe,
 L'une peu d'heure dure, & l'autre bien peu dans,
 Et ne se renouelle ainsi que les serpens,
 A qui nature plus, ce semble, à fet de grace.

Donques si tu m'en crois hauteine ne presume
 Par elle t'orgueillir, mais change de cotume:
 Du grand assaut des ans qui se peut garentir?

Toute chose se passe: & pour en fere preuue
 Ton crystal aujourd'hui ainsi qu'hier ne te treuue:
 La folle erreur nous tire à vn vain repantir.

Vieille ou que soit que ton piè'te deplace
 Terreur de mort t'emmuraille en vn rond,
 Ta foi perdue à coup te face front,
 La palle peur grimpe dessus ta face.

L'ire du ciel, l'éclair, & la menace,
 L'écroulement, & le tonnerre pront,
 Meue dans toi vn long discord profond,
 Vn dur regret qui le cueur te tirasse.

Le tendre dur, le doux te soit amer,
 Les éléments ne te veuillent aimer,
 Creux tenebreux te soient vaine retraitte,

Insques à tant que sachant le tort tien
 Aies nouë, & refet le lien
 De l'amitié par tes propos defette.

Il me souvient (si tu ne m'as otée
 La souvenance) un iour qu'en un laurier
 Tu entaillas ce vers encor' entier,
 Et en l'écorce est ta lettre notée.

Quand tu verras Seine que l'Amalthée
 Lairra Buttet, pour ailleurs s'allier,
 Quittant bien loin ton Paris familier
 Retire à coup ta belle onde argentée.

Tu le devois ô inconstante écrire
 Dessus le vent, l'arbre ne pourroit dire
 Si grand reproche à bon droit contre toi.

O Seine, ô Seine, écarte ta belle onde,
 Fui t'en, fui t'en, au dernier coin du monde,
 Elle à rompu vilainement sa foi.

Songe diuin qui tant as de pouuoir
 Qu'en me trompant avec la nuit obscure,
 Celle qui loin n'a de moi soin, ni cure,
 Douce de pres me fais toucher, & voir.

Sus mon gyron tu la me viens assoir,
 Et de tels mots piteuse elle m'assure,
 Bien mon loial si fortune t'est dure
 Atten un peu, pren confort, & espoir.

Et qu'attendra mon espoir dommageable
 Le bien qui tard lui seroit favorable?
 Songes d'amans sont deceuans, & faux.

Soient faux, ou nō, Dieu te gard sainte image,
 Ainsi tousiours ta faueur m'accourage,
 Tousiours sois tu le confort de mes maux.

*Si quelquefois Madame par méprise
Ce livre mien quelqu'un vous faisoit voir,
Ioiiant aux champs le matin, ou le soir,
Après souper qu'on lit, & qu'on deuise.*

*Laiſſés au moins que quatre vers il liſe,
Mes paſſions vous feront aſſauoir
Qu'à tresgrand tort vous aués fet douloir
L'amant loial, qui ſus toutes vous priſe.*

*Penſés adonq' : quand plein d'ennui étrange
Buttet traçoit cette euure à ma loiiange,
Le pauvre gars d'amour étoit lancé.*

*Lors de mes vers qui vous font immortelle
(Bien que touſiours vous me ſoies cruelle)
Aſſes par vous ſerei recompensé.*

*Bien que n'ayant outragé la lumiere
De tes vertus, ta cruelle beauté
Donne l'aſſaut à ma grand' loianté
Prenant à tort mon ame priſonniere.*

*Je ne ſauroi tourner viſage arriere
Comme vn coïard, du combat écarté :
Ains mes deſirs enſuiuront ma bonté,
Qui au dauant portera la banniere.*

*Je me ren tien : mais ſi ne veu ie pas
Que ie ſouſ veu ſi debile aux combas
Que ſans honneur ie coure en guerre telle.*

*Et ne me chaut à la parſin de choir
ſous ta rigueur, mais que ie face voir
Que ie ſuis mort en bien iuſte querelle.*

Amour

*Amour si quelque dueil pouoit ton cueur serrer,
 Meintenant tu deurois faire vne étrange plainte :
 Ton Dubellai est mort, ta grand' gloire est éteinte,
 Qui fera plus ton los parmi la France errer ?*

*Las laisse moi, ne vien de rechef enferrer
 D'un trait, mon pauvre cueur : va voir la troupe sainte
 Des Graces, qui d'ennui aiant la face teinte
 Pleurent dessus son corps que lon veut enterrer.*

*Mais n'ois tu pas les cris de ta dolente mere ?
 Va voir ses grands regrets, & permets moi de faire
 Deux tristes vers trempés aux ruisseaux de mes yeux,
 Qui soient ainsi graués dessus sa tombe dure :*

NE CHERCHÉS DVBELLAI EN CETTE SEPVLTURE
 LES NEVF MVSES VIVANT L'ONT EMPORTÉ AVX CIEUX.

*Ce n'est en vain qu'on me voit animer
 Lesbe aux François ta docte lyre croche :
 Le mesme sort las à grand tort m'approche
 Qui fit en dueil ta Sapphon consummer.*

*Impatiente helas de trop aimer
 Cellui qui tint son amour à reproche,
 Seruant bas d'une pendante roche,
 De son trepas fit coupable la mer.*

*Ah ie voi bien, ie voi bien quoi quil tarde,
 Qu'amour cruel pareil guerdon me garde :
 Nymphé par toi ton amant perira.*

*Fiere beauté plus que Phaon cruelle,
 Puis qu'as iuré tousiours m'estre rebelle
 La seule mort bien tôt me guerira.*

Je t'ai aimé trop impatiemment :
 Mais cet amour ou mon dur sort m'obstine
 D'une pitié, non de mort étoit digne,
 D'une faueur, non d'un éloignement.

Je t'ai aimé ah trop parfaitement,
 Et t'aime encor', tant ton oeil mon cuer mine,
 Obstiné moi qui l'amour femenine
 Ne pensoi pas suiette au changement.

Et toutefois par ces larmes ie iure,
 Par ta main dextre (& si quelque foi dure
 Encor au monde) à iamais t'aimerai.

Seule tu fus ma douce ardeur premiere,
 Seule seras & premiere, & derniere,
 Et apres mort tien encor' ie serai.

Appelles tu estre vice d'aimer ?
 L'oses tu croire ? ô execrable iniure !
 Le tout-mouuant enuers sa creature
 Autre qu'il est peus tu bien estimer ?

Tout par Amour nous voions confirmer,
 Et rien sans lui ne naît ne vit, ne dure:
 Sans cet Amour vn chaos en nature
 Pront a l'instant feroit tout abimer.

Du haut en bas, de l'un à l'autre bout
 Amour commande, Amour gouverne tout,
 Et sans Amour ce monde ne fut onq'.

Si donq' tous corps qui sont, qui vont, qui viennent,
 Par Amour seul s'entrelieut, & tiennent,
 Et pourquoi las ne veux tu aimer donq' ?

Bien que fortune, ou quelque astre contraire,
 Sans t'offenser las de moi t'á d'étret,
 I'atteste Amour onq' n'arracher le trait
 Qui dans mon cueur ta sceu si bien attraire.

D'estre ton serf cest ma plus grande gloire,
 O de vertu exemplaire & pourtrait!
 Et aime mieux par un si doux attrait.
 Mourir ainsi, que d'autre auoir victoire.

Las si ton oeil, si ta main, si ta bouche,
 Ne me veut voir, ne me parle, & ne touche,
 Si ton oreille est fermée à mes cris,

Et si l'amour, la foi, & la constance,
 Merite auoir un brin de recompense,
 Cruelle au moins écoute mes écris.

Que me fuis tu ? mille Nymphes me cherchent:
 Les Muses m'ont apporté leurs presens,
 I'ai de Venus les verds myrtes plaisans,
 I'ai de phebuis les lauries qui ne sechent.

Cruelle au moins si tels biens ne t'allechent,
 Si mon amour, si mes soucis pesans,
 Pren, pren pitie de ces miens ieunes ans,
 Qui comme l'herbe au soleil se desechent.

Mais que me vaut tant estre de dueil plein ?
 Si mon erreur ne prophetise en vain,
 Si d'Appollon sont les fureurs certaines,
 Un iour viendra qu'apres mon mal passé
 Sur ton giron doucement ranuersé
 Tes doux baisers me pairont de mes peines.

*Si plus tu vas plegnant apres ta belle sainte,
 Mon Defautels pour qui doux me seroit l'exil
 Aux Scytes, aux Indois, aux sept gorges du Nil,
 Ecoute comme Amour a ma force contrainte.*

*Quand ie vi Dubellai premier faire sa plainte,
 Puis ton docte Tyard, pris dun oeil si gentil,
 Ie me moquei d'Amour, & de son trait subtil,
 Et vous estimei tous ne gemir que par feinte.*

*Mais ce Dieu se riant de si ieune constance
 Bande son petit arc, & d'un trait de vangeance
 En décochant, me dit fuiras tu mon effort ?*

*Dépuis plus que tous vous i'ai vécu miserable,
 Car vous aués encor le baiser fauorable,
 Et ie n'ai autre bien que le seul déconfort.*

*Pere tonnant pren ta foudre mutine,
 Quest ce que plus ton bras vangeur attend ?*

*Encor' encor la malheureuse entend,
 Maugré les Dieux rompre vne amour diuine.*

*Les chiens d'enfer éteignent leur famine
 De son tetas qui infame lui pand,
 Ou l'entortille en horrible serpent
 Des le nombril, comme étoit Mellusine.*

*De ses forfets en ce point condamnée,
 A Pluton soit par Cerbere trainée:
 Puis receuant son iuste paiement*

*Pren la, pren la, Tisiphone & la fesse,
 Tant quelle crie helas ie le confesse,
 Lors double lui plus seuere torment.*

Et bien, soit fet, puis qu'il vous plait Madame
 Je vous lairrei, ensuiuant mes malheurs,
 L'irei à mort tiré par mes douleurs,
 Aussi de viure es tu lasse pauvre ame.

Ah si iamais quelque pitié t'enflamme,
 Si onq' à gré tu eus tant de labours,
 Pour dernier don aumoins reçois ces pleurs :
 Ains que la mort m'abbate sous la lame.

Et ce pendant comme cil qui tout perd
 T'ayant perdu, dans un lieu plus desert
 Obliant tout, ie vai ma fin attendre.

Là serèi tien, tant que ie pourrei voir
 Ce haut soleil, deust on mon sang éyandre,
 Autre sur moi n'aura iamais pouoir.

Horloge heureux dont le depart ie pleure
 Stentant venir ma prochaine douleur,
 Puis qu'or il faut par destin, ou malheur,
 Que ton thesor à moi plus ne demeure.

Las feras tu iamais approcher l'heure
 Qui brisera la tant dure rigueur
 D'une qui onq' ne laissera mon cueur :
 Non quand le ciel mandera que ie meure.

Or à Dieu donq' puis qu'il faut deplacer :
 Ah que ne puis-ie ores te dépecer,
 Un brin de toi me seroit allegeance.

Mais ne pouuant t'oter ce que tu as,
 De ton riban ie cernerai mon bras,
 Aiant de toi à iamais souuenance.

Ne verrei ie iamais ma follatre Dryade
 Me cherir d'un sourris, & soupir enuoie,
 S'accoudant sur mon cou, d'amour tout ennuie,
 Par si douces faueurs si doucement malade?

Et n'aurei ie onques plus la messagiere oeilade,
 La belle blanche main, le poil d'or delié,
 Et son doux bras au mien mollement allié,
 Faisant par son iardin la ronde promenade?

Que ie t'aie forfet, nul ne le sauroit dire:
 Mais en corps si diuin se loge bien tant d'ire?
 L'homme fuir ne peut ses destinés malheurs.

Les Dieux vangeurs certains courroucés sur les vices,
 En fin sont appaisés par humbles sacrifices:
 Pren donq' d'un innocent les pitoiables pleurs.

Hé Nymphe, Nymphe, & m'as tu si souuent
 Par un sourris mis au cueur l'esperance
 Me rendant tien, pour or' en recompence
 Vn dur refus m'aller mettre en auant?

Tu me peux bien donner en te seruant
 L'indigne mort, mais ie te prie pansé
 Que le forfet porte la repantance,
 Et qu'à iamais ce tort t'iroit suivant.

Comme Paris ardent ie ne quier pas
 Les saintes loix de Iunon mettre à bas,
 Affin lascif que ton honneur ie blece.

T a seule amour m'est plus de volupté
 Qu'estre seigneur de celle grand' beauté
 Par qui iadis s'arma toute la Grece.

Or allant voir ta Geneue fameuse
 O Rosne heureux maintenant ie te voi,
 Que Dieu te gard : en la mer sans effroi
 Puisse poster ta belle onde écumeuse.

Si quelquefois la Saone dedaigneuse
 De tes Amours, te mit en tel émoi,
 Là ou tu fais ie te pri porte moi
 Ces lons soupirs, cette plainte angouisseuse.

Et en passant par celle heureuse terre
 Ou la Dame est qui tant m'a fet la guerre
 Débride toi, va ses beaux champs lavant.

S'elle s'enquiert d'ou viennent tcls allarmes,
 Fai lui savoir que ce ne sont que larmes :
 Et qu'es enflé des pleurs de son seruant.

Iamais ie ne senti nuit plus malencontreuse
 Que la veille des Rois, qui dormant m'a fet choir
 En un triste songer, à coup me forçans voir,
 Madame au lit malade, & palle & langoreuse.

En me serrant la main, non plus tant rigoreuse,
 Elle m'a dit à Dieu, n'attent plus de m'auoir:
 Ce monde il faut laisser, ie sen ma fin mouuoir,
 Et quitte de bon cueur cette vic peneuse.

Dieu du ciel qu'est ceci, que m'apporte ce songe!
 Quel desastre plus fort mes grands ennuis allonge!
 Veut la parque desia ses heureux ans couper?

Encor de la reuoir me tient quelque assurance
 Car son lit étoit verd: le verd porte esperance,
 Face Dieu que l'esperoir ne me vienne tromper.

Beaux

Beaux yeux veincueurs d'ou Amour caché tire
 Vn champ de traits sur mon flanc herissé,
 Quand m'aurez vous asses outrepercé
 L'ame, & le cueur, serf d'un si doux martire?

Cresses cheueux passetans de Zephyre,
 Serei ie plus en votre or enlacé?

Et toi beau bras de mon cou deplace,
 Quand seras tu mon ioug en son empire?

Plutôt bel œil qu'estre banni de toi
 Retire encor, cheueux r'enlacés moi,
 Bras s'il te plait tue moi, & m'acolle,

Affin qu'ainsi doucement affoulé,
 Ie meure heureux lacé, & accolé,
 D'un œil, d'un crin, & d'un bras qui m'affolle.

Droit contre moi ton chemin se hatoit,
 Ne me pouuant detourner de la place:
 Ia de lon tens aiant fui ta trace
 Et ce bel œil ou mon mal s'augmentoit.

A ton regard qui sur moi se iettoit
 Soit par fortune, ou par ire, ou par grace,
 Amour chassa dessus ma palle face
 Le peu de sang qui encor me restoit.

Trois ans étoient que languissoit ma vie
 Priné de toi, quand par flamme sortie
 Mon front t'ouurit le brasier de mon cueur.

Tu sceus alors par rougeur si étrange
 Qu'avec le tens mon amour ne se change,
 Dont t'accusas, peut estre, de rigueur.

O blons cheueux qui priués l'or de gloire,
 O front Nymphal, front sur tous gracieux,
 O souefue bouche, ô l'oeil delicieux,
 Qui repilliés sur mon cueur la victoi e!

O vous rubis, perles, marbre, & ivoire,
 Du corps égal aux mignonnes des Dieux,
 Helas iadis vous nourriés mes yeux,
 Or seulement vous paissés ma memoire.

Ah chetif moi qui n'ai seu retenir
 Voſ grands beautés, qu'en vn doux souuenir,
 Qui vainement tousiours à vous me meine.

Il m'est à vis que ie vous reuoi bien
 Vous recherchant, mais ie ne treuue rien
 Qu'ennui, douleur, regret, tristesse, & peine.

Tous mes desseins de toi seront moqués
 Tant que voudras: les astres me raisonnent
 Que tes dedains qui mon cueur époïnçonnent,
 Par toi seront à la fin reuouqués.

Les traits vermeils en mes deux mains merqués,
 Vn ferme espoir de victoire me donnent:
 Et les tourtreaux qui sur mon toit iargonnet,
 Et des tombeaux les manes inuouqués.

Le propre iour que m'anonças la guerre,
 L'air me bondit vn fenestre tonnerre
 Qui m'allegra: ne sois donq importune,

Car nul ne peut là ou le ciel se met:
 Mesme ton nom renombré me promet
 Les vens amis, apres mon infortune.

S'arme sur moi haineuse felonnie
 Qui se repait du crin Medusien,
 S'arme sur moi le faucheur ancien,
 Et moissonnier des doux ans de la vie.

S'arme le dueil, s'arme la ialousie
 De l'enuieux qui creue de mon bien,
 Dame tousiours, tousiours ie serai tien,
 Et ne seras onq' de mon cueur bannie.

L'une des trois qui mon iour vital tire,
 Tirant mes maux rien ne m'i sauroit nuire:
 Les Dieux m'ont fet sus les parques veincueur.

Le traître tens qui tout de loïn menace,
 Ni moins l'obli qui en l'éthe se brasse,
 N'ont le pouuoir t'arracher de mon cueur.

Hé si i'ai dit quelle m'ait été telle
 Pere Phebus, Dieu au long crin doré,
 Ton verd rameau, que tant i'ai adoré,
 Seche pour moi à ma honte éternelle.

Si ie l'ai dit Pallas me soit rebelle,
 Ma chere Lesse, & mon lac azuré,
 Prenne à dedain mon lut ennamuré,
 Et onques n'ait de moi merci la belle.

Mais si ma bouche onq' n'ourit telles choses,
 Enlaürés moi mains d'iuoire, & de roses,
 Qui me naurés, & guerisés le cueur,

Affin qu'à plein tant de beautés ie chante:
 Et qu'à tamsur sur gent si medisante
 D'un front leué i'apparoisse veincueur.



Seul vagabond i'erre parmi les bois,
 Tout éperdu d'une si douce rage,
 Et tu ne veux seulement ton visage
 Feindre piteux, à ma faillante voix.

Palle & mourant, tout à plat tu me vois,
 Sur le sablon de ton prochain riuage:
 Ou meinte Nymphe à l'enui m'accourage
 Mais mon malheur ah trop tart tu connois.

Cette forest de leur voix loin hurtée
 Qui crie, & crie, Amalthée, Amalthée,
 D'une pitié ne te meut nullement.

Tandis mon œil, qui ia par mort sommeille,
 A ton doux nom vn petit se reueille:
 Puis tôt rechet à mon trepassement.

Mon pié fauché de ma fin qui m'embrasse
 Helas me fet de moi mesme tombeau:
 L'enroidi tout, & l'esprit du fardeau
 Se debattant, à peine se delace.

Mes pleurs sur moi trouuans nouvelle trace,
 De leurs deux creux font fontener vne eau,
 Qui triste sent dessous mon âpre peau
 Pierrer mes os: par mort froids comme glace.

Hé hé quel Dieu iuge qu'ainsi ie meure!
 Ma forme fuit, & rien ne me demeure
 Qu'un cri nonçant mon dur malheur aux bois.

Atten, ô Nymphe ame de la montagne,
 Atten Echon, ia ia ie t'accompagne,
 Rien plus en moi n'est vivant que la voix.

Mais

Mais dites moi Eolides souldars
 Dont le discord terre, & mer épouente,
 Fites vous onq' guerre si violente
 Que mes soupirs fonçans lair comme dars?
 Temple eternel qui ceins de toutes pars
 D'un tour virant la terre permanente,
 Eus tu encor flamme si vehemente
 Quand Phaeton culebuta tout ars?
 O monts, ô rocs en terre enracinés,
 Estes vous tant que mon cueur obstinés,
 Est votre source autant de larmes pleine?
 O en beautés ma douce enchanteresse,
 Helas pourquoi changes tu ma ieunesse
 En vent, en feu, en rocher, en fontaine?

Par la mort froide à la fin combatu
 Du long de moi versé sur cette arcaine,
 Je vai humant avecques lair ma peine,
 Sec comme vn arbre en vieillesse abbatu.
 Mon œil voilé banni de sa vertu,
 Ne voit plus rien qu'une nuit qui m'emmeine:
 Et mon oreille oit des ombres procheine
 L'horrible abboi du grand chien troi-tétu.
 L'esprit debat, & las de seiourner
 Voit ia sous soi les clairs astres tourner,
 Et droit aux champs des vrais amans s'elance.
 Je sen pourtant cent voix me consoler
 Entour de moi, ne pouuant reucler
 Ce que l'esprit hors de sa prison pense.

I'alloi

*J'alloi veincueur sous les ombres borner
Tous mes travaux au fleuve d'obliance,
Quand le heraut qui là les ames tance
En me chassant çà me fit retourner.*

*Vn bon Démon me voulut ramener
Me r'animant d'un souffle d'esperance.
Mais Dieux quels maux, quelle angouisse, & souffrance,
Et que de gens iai veu là enchaîner !*

*J'ai veu meurtrir Daphne vierge obstinée,
Et marteller le deloial Enée
Et les amans qui vont faussant leur foi.*

*J'ai puis là veu du vieil Danas la race,
Et tout aupres ta destinée place,
Si tu ne veux auoir pitié de moi.*

*O des hauts Dieux demeurance eternelle,
O terre basse ou tout va empirant,
O air par moi or' de pitié pleurant
O feu, ô flambe en moi continuelle !*

*O doux repos de la vie mortelle,
Que plus on perd plus on va esperant :
O nuit, ô iour, ingratement courrant,
Me Narcisant sus vne ombre infidelle !*

*O Dieux, ô cieux à ma fin coniuérés,
O traits en moi si doucement tirés !
O forte ardeur, ô trop debile enuie !*

*Hé quand sera que les parques d'accord
En leurs destins, pour commencer ma mort
De si lons maux deuiueront ma vie ?*

En quelle part que ie repose, ou alle,
 Dormant, veillant, bien profond deuant moi
 En mes pensers celle beauté ie voi:
 Celle beauté qui m'allanguit si palle.

Helas ie croi que cest chose fatale
 Que de mon fet: en tout ie me deçoi,
 Fuiant le coup plus fort ie le reçoï,
 Tant me contreint mon étoile natale.

O dieu Amour que tu me fais de mau
 Au moins par mort ront ici mes travaux:
 Sans tant moquer mon entreprise vaine.

Pour me sauuer qu'est ce que ie nai fet?
 Mais ie suis pris dun lien si étret
 Que ie ne puis m'arracher de ma peine.

Lambert mon autre moi, quand la mort qui moissonne
 Ce tout également, perdra mon iour plus beau,
 Je tē pri ne me dresse vn superbe tombeau,
 Pour ma cendre presser de pesante coulonne.

Tant seulement ie veu qu'un marbre lon maçonne
 (Sans grand art, sans chercher terme ni chapiteau)
 Qui enferme mon vase, & ce triste écriteau
 Arrosé de tes pleurs, ton amitié me donne.

CI DEDANS EST L'AMANT QUI SACRA SA IEVNESSE
 A VX NEVF SEVRS. ET AIMA VNE DEMID'ESSE
 BIEN DIGNE D'ESTRE AIME D'VN AMOVR AVSSI FORT
 PAR SES VERS IL LA FIT ICI BAS IMMORTELE
 E'CRIVANT SES BEAVTES. TOVTEFOIS LA CRUELLE
 AM TROP INGRATEMENT L'Y A DONNE LA MORT.

O toi que j'ai plus chere que ma vie,
 La seule fin & le commencement
 De mon enui, de mon contentement,
 Et de moi seule entre toutes suivie.

Dea si ie t'ai vn si lon tens seruié
 Aurei ie ainsi la mort pour paiement ?
 Me sera donq' tant outrageusement
 Tout à vn coup l'esperance rauie ?

Ah que ne fu-ie & feint, & deloial,
 Si pour le bien tu vas donnant le mal
 Méconnoissant comme amour on mesure ?

Non, il vaut mieux que lon voie ton tort,
 Que tu sois dure, & que iaie la mort,
 Que d'auoir fet à ma foi tant d'iniure.

La beauté seule à mes yeux si soüefue
 D'un peu despoir voulant me recréer,
 Cesse me dit les astres maugréer,
 Ce mien baiser soit de tes maux la tresue.

De ce nectar, de cette douceur breue,
 Mon cueur sentit vn nouueau feu créer,
 Quand le soupir me cuidant agréer
 Souffla en moi le trepas qui me greue.

Or voi ie bien qu'à tort ie me courrouce
 Encontre toi, Nymphé tu m'es fort douce:
 Plus de mon mal ne te donrei le tort,

Du plus sauant la seure medecine
 Perd sa vertu, quand le ciel qui domine
 A condanné le malade à la mort.

*Va malheureux corbeau saturnien message,
Qui trois, & quatrefois, hideux à ce matin
Es venu croasser dans mon aimé iardin,
Rampissant de fraieur tout le prochein bocage.*

*Méchant vien tu ici pour raurir mon frutage,
Pour bequeter mes noix goulu, ou bien affin
D'apporter le paquet d'un fenestre destin,
Donnant à mes amours quelque triste presage?*

*Ladis pour parler trop, & pour croire a ton oeil,
Toi qui vollois si blanc chargeas robbe de dueil,
Et fus fet compagnon des oiseaux de tenebres.*

*O que n'ai ie mon arc pour t'auoir à mon gré!
Va t'en, ce lieu est saint, & aux Muses sacré,
Va malin, porte ailleurs tes tristes chants funebres.*

*Tu pourras bien en dueil me consumer,
Tu pourras bien de moi estre élognée,
Et ne pourras par merci dedaignée
Ma fermeté en mille ans entamer.*

*Plutôt les eaux de l'Atlantique mer
Seches seront, & la terre bagnée,
Et sus Amour la victoire gagnée,
Que ie sois las, ni faché, de t'aimer.*

*Ni le plus beau des plus belles beautés,
Ni le plus dur des dures cruautés,
Onq' ne feront que ton amour ie quitte.*

*La mort, le tens, peut tout rompre, & casser,
La mort le tens n'ont pouoir d'effacer
Ta grand'beauté dedans mon cueur écrite.*

Il étoit nuit, & dormant pensois estre
 Dans un grand bois, qu'à cours i'alloi broffant
 De çà, de là, un fier senglier chassant
 Avec Diane, & sa bande champestre.

Il me sembla que là vint m'apparoître
 Mon Amalthée, un bel arc enfonçant.
 Et i'étoit Nymphé au long poil jaunissant,
 Fors de ce point qui fet l'homme connoître.

Puis dans un roch feutré de verte mousse,
 Elle faisant un cheuet de sa trouffe
 Me dit, ma seur prenons ici sejour.

I'épioi lors un plus grand bien encore
 Qui m'attendoit, mais l'enuieuse Aurore
 Chassa mon songe, & fit venir le iour.

Mon ieune cueur courut voir ma maitresse,
 Et du chemin il i vit si beau lieu
 Qu'étant ia loin me va crier à dieu :
 Puis pour iamais le pauvre sot me laisse.

Mais à son dam, car geiné de detresse
 De tous cotés embrâser il s'est veu :
 Et toutefois plus se plait en ce feu
 Qu'avecques moi viure franc de tristesse.

Pour l'aimer tant l'i lairrei ie mourir ?
 Non, mon esprit courra le secourir,
 Et par doux mots taschera l'en distraire.

Ah quel danger ai ie encor entrepris ?
 Ainsi que lui il pourroit estre pris :
 Amour di moi qu'est ce que ie doi faire.

*Triste souci qui tousiours m'accompagnes
 Ou que ie soi, & qui las à grand tort
 Avec Amour me desoles si fort
 Que ie me per par bois, vaux, & montagnes.*

*Dedans mon sang, ô cruel, tu te bagnes,
 Me palissant au regret qui me mord.
 Au moins en fin guide moi à la mort,
 Puis que d'un coup m'assommer tu ne degnes.*

*Tout me déplait, tout me pince, & me nuit,
 Ie ne puis voir ni le iour, ni la nuit,
 Est il vn mal plus que l'amour extrefme?*

*O Dieux d'enhaut oeilladans l'amitié,
 En autre corps changés moi par pitié:
 Car ie desire estre tout que moi mesme.*

*Allume l'encensoir, & me serre le front
 De ce beau linge blanc, apporte la verueine,
 Apporte de pur lait vne grand' tasse pleine,
 Et du premier labeur que les auettes font.*

*Di apres moi, ainsi que ce que ie tien fond,
 Fonde celle beauté qui toute à soi m'emmeine:
 Et que ie n'aye soin la tirer hors de peine
 Comme elle n'a de moi, les hauts Dieux iustes sout.*

*Ainsi qu'en elle suis, ainsi soit elle en moi,
 Pour m'auoir, sans m'auoir, soit tousiours en émoi,
 P'obtienne mon souhait, le sien tumbé en arriere,*

*Ne reuienne par l'huis ou elle sen alla,
 Ne di mot: cest asses, Philelphe la voila,
 La Reine de Paphos a receu ma priere.*

L A M A L T H É E D È

Pour ce qu'au mont qui a iumelle creste
 Heureusement tu m'as fet seiourner,
 Pource qu'en Lesbe as voulu me mener,
 Pource que d'or vne plume m'as fette,
 Pource qu'as fet par loiable conqueste
 L'arbre à Phebus couronne me donner,
 En me faisant sur les cordes sonner,
 En écrivant comme Venus me traite,
 Au saint cristal de la docte fontene,
 Au plaisant clos qui serre Mitylene,
 Aux blans papiers de mes liures ouuers,
 Phebus, Saphon, & ma douce Thalie,
 Te met au front, t'acorde, te dedie,
 Mon saint laurier, ma guiterre, mes vers.

Amour par les regards d'une indontable femme,
 Rigoureux enuoia tous ses traits dans ton cueur:
 Et sa mere Cypris d'un puissant bras veincueur
 Son brandon brulle-tout le lança dedans l'ame.

Ton cueur en sang, en feu, par les traits, par la flamme,
 Presqu'à sac s'en alloit: quand voiant ton malheur
 Venus en larmoia, son fils en eut douleur,
 Mais le dernier secours se cachoit en ta Dame.

Lors Amour de son aile vne plume arracha,
 Et pour t'en faire don lui mesme la trancha:
 D'Espinay tien dit il, ceci soit ta conqueste.

Tu la pris, écrivant tes ennuis, de tes pleurs,
 Si bien qu'en fin ta Dame ocellada tes langueurs,
 Et Venus du beau myrte environna ta teste.

Lune du ciel l'autre belle splendeur,
 De front humide en ta palle lumiere,
 Des six flambeaux fidelle dependiere,
 Et qui çà bas meintiens tout en vigueur.

Par toi la mer compasse sa hauteur,
 En qui Venus print naissance premiere:
 Plaise toi donq' recevoir ma priere,
 Et à ce coup ne m'vser de rigueur.

Va te cacher, affin que par la voie
 Quelque épion en ces lieux ne me voie:
 Fui de ces bois Déesse à ma faueur.

Tu sçais combien point l'amour d'une amie,
 Qui descendant sur le mont de Latmie
 Ne dedaignas l'amitié d'un pasteur.

Fenestre heureuse, ou ie vi que s'ornoit
 Si gentement ma terrestre Déesse,
 Entrelaçant avec sa longue tresse
 Ses frisons d'or, lors que le iour venoit.

D'un istomach decouvert, qui donnoit
 Vn doux chatoeil, vne douce liesse,
 Tant me charmas au doux mal qui me presse,
 Que du plaisir l'ame m'abandonnoit.

O quel grand bien me fis tu recevoir
 En ce iardin, mais paradis terrestre,
 Ou de mon dueil le plaisir fut veincueur.

Ainsi souuent te puisse ie renoir
 Maison d'amour, & toi douce fenestre,
 Qui lors me cheus, pour iamais, dans le cueur.

Oij Estre

Estre ne peut que tousiours ie n'adore,
 Sous l'acueil doux de si grande beauté
 Le cueur constant, la sainte chasteté,
 Et la vertu dont le ciel te decore.

Etant flatté des ieunes ans encore,
 Amour cruel par toi m'auoit donté,
 Mais ton esprit, digne de roiauté,
 De ce tyran mon grand triumphe honore.

O mille fois bien astringe influence,
 Sur la nuit douce ou i'en ta connoissance!
 Nuit que plutôt mon iour ie doi nommer
 Me bienheurant d'une telle maitresse,
 Qui releuant ma tumbante ieunesse
 Me fet sauoir comme lon doit aimer.

Oblier tout, voire soi, & son estre,
 Impatient n'auoir point de repos,
 Estre muet au milieu d'un propos,
 Perdre le tens, sans le sauoir connoitre,
 Tousiours auoir un vain espoir pour maitre,
 L'erreur pour guide, & i fonder son los,
 La pluie, & vent porter dessus le dos,
 Sonner un luth deuant vne fenestre.

Cuider par pleurs la rigueur amollir,
 Rougier de honte, & de creinte pallir,
 De chaud, de froid, & de tout faire épreuue,
 Perdre ses pas, son esprit, & son bien,
 Et à la fin pour tout n'emporter rien,
 Est le prouffit qui en amour se treuue.

*Si la vertu diuinement connue
De l'esprit seul, à l'oeil se faisoit voir,
Comme tu as grand Platon fet sauoir,
De quel amour seroit notre ame émeüe!*

*Oren ce tens elle est au iour venue,
Et ie l'ai peu moi mesme apperceuoir:
Sous les beautés qui forcent mon pouuoir,
Emerueillable elle m'est apparue.*

*En regardant ma Déesse l'exemple
D'un corps parfet, la vertu ie contemple:
La vertu seule adorée de moi.*

*N'admirés donq' si tant i'aime la belle,
Le ciel ma fet voir la vertu en elle,
Plus la voiant, plus m'attirant à soi.*

*Quand le clair ciel sera l'obscure terre,
Quand le chaud feu les ondes de la mer,
Quand l'ample mer cessera d'écumer,
Quand on saura les monstres qu'elle enferme,*

*Quand les fiers vens ne se feront plus guerre,
Quand les hauts monts plains on verra nommer,
Quand les vers bois cesseront de ramer,
Quand l'été chaud n'aura point de tonnerre,*

*Quand plus au ciel les astres n'auront flume,
Quand l'ame corps, & le corps sera l'ame,
Quand notre main arrêtera le tens,*

*Quand la fortune aura quelque constance,
Et quand Amour n'aura plus de puissance,
Adonq' seront les amoureux contents.*

Aux grands erreurs de l'amour deceuable
 Mon âpre sort pour à la mort m'outrer,
 A l'abandon me contreignit d'entrer,
 Me faisant proie à vn monstre indontable.

N'ayant que toi qui me fut favorable
 Ta vertu vint vn fillet me montrer,
 Qui me guidant or' me fet rancontrer
 L'huis, pour sortir d'un lieu inéuitable.

Le ciel pour moi Ariadne t'a fet :
 Pour moi, qui suis ton Ihesée parfet,
 Et mieux grandant ma foi non offensée.

Car comme lui quand la mer il passa,
 Trop laschement sa promesse faussa,
 Iamais de moi ne te verras laissée.

Amour me soit ou rude, ou favorable,
 Comme il voudra : puisqu'il est Dieu puissant
 S'il veut m'auoir pour serf obeissant,
 Qu'il donne au siens vn plaisir pardurable.

Cellui qui voit sa Dame mal traitable
 Desesperé va tousiours gemissant :
 Et cellui là qui en est ioissant,
 Tousiours a peur de la voir variable.

Quand tout est dit amour fort grand'peine est :
 Cest vne fleur qui en l'épine nait,
 Vn bien, non bien, environné d'angoisse.

Encor' le doux que bref il fet sentir,
 Se tourne tôt en amer repentir :
 La fin d'amour n'est autre que tristesse.

Du suprefme puiffant la prudence eternelle
 A l'image de foi en foufla la Raifon
 Dans ce terreftre corps, bâti pour fa maifon,
 Pour eftre reconnue en l'euure vniuerfelle.

Mais ce traitre mutin à fon Roi infidelle,
 Toufours nous va cherchant la mort, & la poifon:
 S'efforçant captiuier en fon orde prifon
 Par folles voluptés, la belle ame immortelle.

Hé Dieu, hé Dieu qu'en foi l'homme a des grãds difcords!
 L'efprit genre diuin tafche à donter ce corps,
 Qui rompant le dur frein en vains plaifirs veut viure:

Il croupit tout en terre, & l'autre eft de fireux
 S'en retourner au ciel. O efprit genereux
 Heureux, fus tous heureux, qui constant te peut fuivre.

Sus donq' efprit va, & plus ne te moiuille
 Aux flots d'erreur: pren vn cueur non petit,
 Et en t'armant contre l'ord appetit
 Fai que captif à toi il s'agenouille.

Happe (en rompant la prifon qui te foiuille)
 Le fer tranchant, dont Hercule abbatit
 Hydre à fept chefs, Hydre qui fe fentit
 A la parfin fa superbe depouille.

Courage donq' ta victoire eft ia prefte.
 Cour massacrer fa deteftable teſte,
 Lui faiſant voir de qui tu es enfant.

Ainſi au ciel, apres cette aſpre guerre,
 (Deſſous tes piés laiſſant bien bas la terre)
 Seras tiré dans vn char triumphant.

L A M A L T H É E D E

D I E U éternel, Dieu fort, Dieu invincible,
 Estre premier, tout parfait, tout puissant,
 Par qui tout naît, & tout va finissant,
 Le seul, le grand, l'admirable, & terrible,

Puis que sans toi à jamais n'est possible
 De m'er' avoir, tant ie suis languissant,
 Et que sauuant l'univers perissant
 Pour moi, ton fils fut fet homme passible

Ne me per pas (ô bonté souveraine !)
 Mais abbatant le fardeau de ma peine,
 Fai qu'à ce coup l'abus i' aille laissant:

Et que mon ame en peché toute obscure,
 Idolatrant apres ta creature,
 Pour son seul bien seul t'aille connoissant.

O de mes iours non reparable perte,
 O saint repos si long tens attendu,
 O doux souhait entre mes bras rendu,
 O clarté d'or à moi du ciel ouuerte!

O beauté vraie à la vertu experte
 Si i'eusse bien tes saints mots entendu!

O libre esprit ia non plus éperdu,
 Puis que vraiment ta moitié t'est offerte!

O de la terre amour plus haut montée!
 O alme sainte, & celeste Amalthée,
 Pour dieu voies quel etoit mon naufrage.

Et vous diuins, & amoureux esprits,
 Si quelque fois vous estes ainsi pris,
 Receués gain de mon plus grand donmage.

Amour

*Amour va t'en : par mes yeux plus ne saute
Forcer mon cueur : tu as trop fet essai
De ranuer ser la constance, que i'ai
Sus les vertus reconnue plus haute.*

*Helas en vain ma ieunesse peu caute
Trop mal expert soudain ie te liurei,
Suiuant l'erreur, & m'elognant du vrai,
Mais la raison or me montre ma faute.*

*O sage tens de toute chose maitre !
Avec tes pas tu donnes à connoitre
A l'ignorant, ou habite le bien.*

*Heureux qui tout à la vertu s'épreuue :
Car à la fin, tout bien cherché, ie treuue
Que ce qui plait en ce monde n'est rien.*

FIN.

ΚΕΡΑΣ ΑΜΑΛΘΕΙΑΣ.



G. *ALTARIVS AD M. C.*
BVTTEVM.

A Malthea tua illa, Marce Claudi,
Nympharum optima Nympha, seu Dearum
Mauult optima diua nominari,
Aut nutrix Iouis, aut Sibylla dici,
Quam tu deperis impotente amore,
Ignis ille tuus venustus, illa
Amalthea tuo venustiore
Æternum decus assequuta versu,
Nuper, pro merito tuo & labore,
Maximam tibi gratiam rependit,
Te suis opibus remunerata.

Namq; omneis tibi copiæ benigno
Effudit, quod habet beata, cornu,
Ruris delicias, opes, honores.
Primum pampineas patris Lyæi
Frondeis, turgidulis graueis racemis,
Spicatas Cereris deinde fruges:
Tum Pomona suis decus quod hortis
Addit, Alcinoû quibus beavit,
Aut quos Hesperides colunt puellæ:
Postremò Zephyritis ipsa quicquid
Picturata creat: genusq; florum
Et frugum genus omne, vtrumq; vtriq;
Permîxtum, vtile quod simulq; dulce est.

Ex his feligit omnibus quod ipsi
Visum est aptius: hinc tibi corollam
Fulgentem vario colore textit:
Et sacrum caput hac tuum reuincit.

Nunc incede superbus, inter

Quos

Quos seclum tulit hoc bonos poëtas :
 Quem circunspiciunt & hinc, & illinc,
 Omnesq; attoniti stupent Poëtæ
 (Inuidum nimis ah genus Poëtæ !)
 Qui non mente bona, tuos amores
 (Impetrent similem sibi vt coronam)
 Affectantur, amant, colunt, precantur,
 Instant, inuigilant, student, laborant,
 Carmina aurea pollicentur, omnes
 Omnia experiuntur, omnibusq;
 Amalthea negat : petuntq; rursus
 Ipsi, inuicta negat sed ipsa rursus:
 In te vno bona Nympha conuiescit,
 Vnum te beat hoc honore Nympha.

Fœlix ergo tuo Poëta amore !
 Ter quaterq; beate, Marce Claudi,
 Nam dolentibus, inuidentibusq;,
 Et stupentibus omnibus Poëtis,
 Quos nostra, aut prior vlla vidit vnquam,
 Quos & posterior videbit ætas,
 Tota huius tibi gloria est coronæ.

FINIS.

NON OTIOSVS IN OTIO.



EPITHALAME AVX

NOSSES DE TRESMAGNANIME
PRINCE EM. PHILIBERT DVC DE SAVOIE
& de tresuertueuse Princesse MARGVERITE
de France, Duchesse de Berri, sur les triumphes
qui étoient prêts à faire, sans la mort du Roi
suruenue.

LE beau iour est venu, ou l'heur du ciel abonde,
Que MARGVERITE seur du plus
grand Roi du monde,
Sera iointe d'un neud diuinement étraint,

Par l'amour mutuel du mariage saint,
Au Prince autant vaillant entre ceux de l'Europe,
Que Mars pourroit choisir au milieu de sa trope.

Ce iour fait solemnel soit à la France cher,
Ains à tout l'univers, & puisse démarcher
Entre tous le plus beau, & le plus favorable,
Et par les siecles longs à iamais memorable.
Qu'il face tout son heur à tous peuples sauoir :
Et puis que maintenant le bon Dieu nous fait voir
Ce grand EMANVEL, dont la seule presence
E'tonnant notre tens, maintenant à la France
Par ses hautes vertus donne plus d'ornement,
Et de publique ioie, & de contentement,
Que ne fait sur le dos des fertiles valées
Après le trouble grand des tempestes coulées
Le desiré soleil, qui d'un lustre nouveau
Va le monde dorant, & plus gai, & plus beau :
Car c'est lui dont le ciel nous auoit fait promesse

L'aisant

L'ayant seul destiné d'avoir cette Princesse.

Quand il n'auroit en soi tant d'illustres honneurs,
 Etant sorti du sang des puissans Empereurs
 Et vieux Princes Saxons (descendance certene
 Du grand Tirynthien fils de la belle Alcmené)
 Son cueur haut & vaillant, & la seule vertu
 Dont son diuin esprit largement est vêtü,
 Et mesme ce beau front, de soi tout venerable,
 Entre Princes & Rois le rendroit admirable.

Il n'a tant seulement en guerre acquis le los
 D'accoutrer bien ses bras, & son robuste dos
 D'un dur horrible fer (se montrant à outrance
 Par tant d'après combats redoubtable à la lance)
 Mais tousiours d'un bon oeil aux affaires veillant
 Il se montre prudent, tout ainsi que vaillant,
 Et par tout le voit on autant de gloire acquerre
 Durant le tens de paix, qu'aux troubles de la guerre,
 Rendant de ses vertus tout le monde amoureux.
 Nonce donques ô iour, ô iour sur tous heureux,
 Qu'ores la France voit sa chere **MARGVERITE**
 Recevoir les honneurs de son diuin merite.

Vraiment à iuste droit elle ne pourroit voir
 Un Prince plus orné de proïesse, & sauoir,
 Et vîssent des Césars : aussi n'a veu nul âge
 Princesse qui reluse en bonté d'auantage,
 Ni ne verra iamais: bien que le ciel tournant,
 Par ses belles vertus nous aille ramenant
 L'antique siecle d'or : car telle il l'a pourtraite
 Sur la vîne bonté, qui toute l'a par suite.

Les Déeses & Dieux pour la rendre tesmoing,
 De leur pouoir treshault, i mirent tout leur soing:
 Iupiter lui donna cette façon Roiale,

*Iunon mit sur son chef la couronne Ducale,
D'écarboucles ardans Vulcan l'alla courrant,
Que Tethis rechercha au riués du Leuant :
Python feit son parler, la riante Cyprine
L'orna de tous les dons de la beauté diuine:
Et adioua encor' vne grace à ses yeux
Qui dérobbé les cueurs aux hommes, & aux Dieux.*

*Les neuf Musés ses seurs toutes à sa naissance,
Laiſſant leur mont Olympe, accoururent en France
L'allaiter au berceau, dansant à l'enuiron :
Et se faisant plus grande, en son vierge giron
Pallas ouurit le liure, & par experience
Lui feit en peu de tens cognoistre la science:
Puis lui meit en la main d'un doux ſoing diligent
L'ápre dé iuoirin, & l'éguille d'argent,
Le fil d'or, & la gaze, & ſoie cramofie,
Dont elle feroit honte aux Nymphes de l'Asie,
Trompant du tens oisif les appaſts doucereux.
Nonce donques ô iour, ô iour ſur tous heureux,
Que ce Duc fortuné d'une ſi grand' Princeſſe,
Rencontre la vertu digne de ſa proieſſe.*

*Maintenant peut on voir par effet merueilleux
Que ceci ne ſe fait ſans le vouloir des Dieux.
Mars qui par ci deuant d'une rage indontée
L'Europe a ſi long tens ſans repos tormentée,
Faiſant plus, & plus fort, horriblement armer
Les Princes irrités, & par terre, & pax mer,
Ores foible ſe tait, or' a honteuſe face
Sans pris, & ſans honneur, giſt vaincu ſur la place :
Et cela qu'en vingt ans en leur plus grand pouuoir
Les peuples & les Rois iamais n'ont peu auoir,
Deux vierges par douceur or' nous en font largeſſe*

En

En vn si peu de tens ! ô Dieux eternels qu'est ce!
 Quel miracle bons Dieux nous allés vous montrant !
 Cest accord tant heureux, ce mariage grand,
 N'apporte seulement vne ioie nouvelle,
 Mais à tout l'uniuers la paix perpetuelle.

Si donq' i'amaïs tu eus souci de notre bien,
 O Hymenée, Dieu qui au roc Thespien
 Apres ta mere en suis l' Aonienne bande,
 A ce coup, à ce coup, il fault que l'on descende.
 Ce n'est pas maintenant que te doivent tenir
 Les antres d' Helicon, c'est or' qu'il faut venir
 En ton habit pourpré, car ta mere Vranie
 Mesme n'i faudra pas, avec sa compagnie.
 Pren ta torche en ton poing, mais mets premierement
 Tes souliers écoltés, aiant gaillardement
 De beaux rians bouquets les molles ioüies ceintes:
 Et fai flamber ce soir tes belles torches peintes.
 Ne tarde plus, vien t'en, d'un gai gosier chantant
 Vn hymne de la feste, & ballant, & sautant,
 Ores çà, ores là en ta libre cadance,
 Retrepignant des pieds vien commencer la dance.

Ainsi sois tu tousiours vn Dieu gai, & gaillard,
 Sans te montrer i'amaïs ni lasche, ni vieillard:
 Tousiours vn cotton d'or sur ton menton se frize,
 Et la bonne Iunon tousiours te fauorize.
 La Déesse des bleds te poursuiue, & aussi
 Le bon pere Bacchus qui chasse le souci.
 Les longs ris, & les ieux, & la douce liesse,
 Le petit Cupidon, & sa mere Déesse
 Soient tousiours à ta dextre: & tousiours te querant
 Tout le monde amoureux humblet t'aille adorant.

O Hymen, bon Hymen, que tu es admirable!

Sans

*Sans toi vn triste amant languiroit miserable,
Et de son long espoir ne gouteroit le fruit :
Par toi seul il reçoit la desirée nuit
Ministre de tes dons, tu r'allentes sa flamme,
Et la fille en vn soir tu fais deuenir femme.*

*Mais quel Dieu oseroit à toi s'accompagner ?
Le grand Iupiter mesme a voulu r'honorer
Et recevoir tes loix, toute l'humaine race
Periroit sans auoir le secours de ta grace,
Et sans toi longuement rien ne pourroit durer.
Mais quel Dieu oseroit à toi s'accompagner ?*

*O Hymen, bon Hymen, sous tes diuins affaires
Que Nature a caché de merueilleux mysteres !
Sans ton piteux secours, & qui eut uen iamais
Ce grand heur aduenir ? craindrons nous desormais
Armés de ta faueur qu'aucun mal nous aduienne ?
L'antique siecle veit la molle Cyprienne
Iointe par amour douce au grand Dieu des soudars,
Mais or tu nous fais voir Minerue avecques Mars.
O siecle fortuné, ô douce destinée,
O bien heureux Hymen, ô heureux Hymenée !*

*Quelle langue pourroit te louer à plain,
Pour les biens qui si grands nous pleuuent de ta main ?
Par ci dauant sembloient tous les hauts Dieux celestes
Contre nous courroucés, & nous étoient molestes,
Si non toi pere Hymen, qui tant en nous te plais,
Car essuant noz yeux as amené la paix
Faisant guerre à la guerre, en ses plus grands puissances,
Et tes torches au choc ont surmonté ses lances.*

*Puis donq' que pour notre heur la victoire tu as,
Maintenant vien nous voir, & tu triompheras :
Vien recevoir l'honneur de ton ample conqueste,*

(Vien, & ne tarde plus, car la pompe s'appreste:
 Le peuple te criant commence à s'éveiller,
 Le peuple on voit par tout sans cesse fourmiller.
 Paris la grand' cité des l'aube retournée,
 De nouvelles beautés brauement s'est ornée:
 Chascun tout par tout bruit, chascun va redonnant
 Grand signe d'allegresse, & n'est cil maintenant
 Qui ne dance de ioie, & aux rues ne sorte:
 Par tout le plaisir nait, & la tristesse est morte.
 L'air est clair & sercin, les Zephyres flattans
 Nous baisent en la ioie, & du riche printens
 Les thesors émaillés largement se répandent
 Des grands paniers comblés, que les Nymphes nous mädent.

Le soleil gai montant en son braue midi
 Ses rais d'or va settant d'un flambeau attiedi:
 Et de luire plus beau de plus en plus s'essaie,
 Par vn commun accord tout l'vniuers s'égaie.

La belle Nymphe seine issant du profond creux
 De son vieillard palais, ses distillans cheucoux
 Et son beau front roial repousse hors des ondes,
 Et appelant à soi ses filles vagabondes,
 A la grande cité va ses longs pas hâtant:
 Marne d'un cou panché la suit, & va portant
 Sur l'épaule sa cruche, en celeste azur peinte,
 De trois grands cerceaux verts bien proprement enceinte.)
 Avec elle vn troupeau de Naiades la suit:
 Mais elle par sus tout diuinement reluit
 A son graue marcher, & de beauté, & grace,
 Ainsi que de grandeur toutes elles surpasse.
 Elle choisit en fin vn doux lit pour s'asseoir
 Dans vne Isle fleurie, & là la peult on vcoir
 En ses grandes beautés, de son long étendue,

Courant de iónes sa hanche, au reste toute nue.
Les belles à l'enui on voit d'elle approcher
Aiant le peigne en main, pour au soleil s'cher
De ses moites cheueux la longueur qui s'épanche
Sur les muscles polis de sa charneure blanche:
Les autres qui aux fleurs ia intentiues font,
De beaux lis argentés lui couronnent le front.
Elle montrant en soi l'eternelle ieunesse
Pour faire plus d'honneur au iour de sa Princesse,
Toute belle se va sur sa cruche accoudant,
Sa cruche au ventre large, & d'un boiuillon ondant
En couchant ce vaisseau épanche vne eau dorée
Courante loing au sein de Tethis az urée,
Qui d'un long filon d'or tiré du trait de l'eau
Voiant ainsi broder son large bleu manteau
En seroit étonnée, & toute sa sequelle,
S'elle ne sauoit ia ceste heureuse nouvelle.

Le monde spacieux n'est ample pour cacher
Vne si grande ioie, elles'en court chercher
Mesme iusques au ciel le Tonnant sur sa chaire,
Et les Dieux maintenant tous ioieux de notre aise.
Des pais bien lointains elle a fait déloger
Maint peuple paresseux, & main Prince étranger
Accourans pour nous voir: l'Espagnol se déplace,
Puis en nous saluant bien vegné nous embrasse.
L'Alleman est ici, le Hongre, & Thracien,
L'Arabe parfumé, & le riche Indien,
Et l'Anglois maintenant non plus notre aduersaire,
Saute la Mer, & vient pour à nous se retraire.
Tous peuples tant soient ils des Gaules écartés,
Débordans à grands flots viennent de tous cotés,
Et se pressent ici en si grande abondance,

Que

Que ie croi que l'Europe est maintenant en France.

On ne voit que des gens qui s'en viennent, & vont,
Il semble tout par tout que le chemin se ront
Sous vne si grand' presse: à troupes ils s'épandent,
Serrés en toutes pars, & les nosses attendent.

Aux fenestres on voit infinis regardans
Mesmes aux murs foncés, on en voit se pendans
Des couverts des maisons, iettans en bas leur veüe
Desus le trouble épes de la tourbe menue.

Chacun attend que soit le triomphe conduit
Dans le grand temple ouuert. mais n'oi ie pas le bruit
Des trompes & clairons, qui d'un haut accord sonnent,
Qui degoïsent leurs voix, qui cornent, & claironnent?
Le peuple émeu ne peult or'ferme se tenir,
Chacun s'appreste à voir, Ha les voici venir:
Vne troupe auant fuit, & desia lon regarde
L'ordre en-hallebardé des archers de la garde.

Acoups drus redoublés on oit battre & tonner
Les tabourins de Suisse, & les fifres sonner:
Ils viennent pas à pas, & d'une ardante presse
On voit longue approcher la Roiale noblesse.

Dieux quelles brauetés! plus rien n'apparoit or'
Que Roiaux vetemens, pierreries, & or,
L'air ard tout à l'entour, tant le triomphe est braue
De ces Princes marchans d'une maïesté graue.

Ie te salüe Roi, de Mars victorieux,
Et vous vaillans Hectors, heureux genre des Dieux,
Que la forte vertu desia au ciel assemble
Pour la commune paix qui vous a ioints ensemble:
Ie vous salüe tous. Mais toi premierement
Diuin E M A N V E L, qui es fatalement
De notre heur par toi né la puissante coulonne:

Reçois les grands faveurs que la France te donne,
Reçois le doux accueil, & l'honneur mérité
Qu'ores le Roi te fait, & sa grande cité:
Et doucement éprouve d'une amour paternelle,
Où un peu ie te prie ton pays qui t'appelle.

En ce triumphe grand maintenant peult on voir
Des Princes plus puissans la fleur, & le pouvoir,
Entre lesquels HENRI tel se fait apparaitre
Que non connu pour Roi il se feroit cognoitre.
Le Roi-Dauphin i est, son chef d'œuvre parfait,
Par qui l'heur de l'Ecosse en grandeur se refait:
Et le Duc d'Orleans, l'autre espoir de la France,
Et celui d'Angolessme, un miracle d'enfance.

Mais ne voi-je pas là le grand Roi Navarrois,
Clair honneur de Bourbon? & avecques ces Rois
Le Prince de Condé, qui retient en sa face
De ses puissans aïeux la vertu, & l'audace?
Le Duc de Montpensier plus hardi qu'un Lion,
Le Prince au bon conseil la Roche Surion
Se font voir en la troupe: aussi ce ieune Achille
Tout braue, tout dispos, le Duc de Longueville.

D'un maintien genereux on voit sage marcher
Ce beau Duc de Lorraine, ou ne peult se cacher
Ne scai quoi de bien grand, qui croit avec son âge,
Aiant un cueur chenu sous un ieune visage.

Qui ne laisse aller l'œil pour se mirer à voir
Le vaillant de NEMOURS, faisant gaie mouvoir
Toujours avecques soi une robuste adresse,
Qui dedans un tournoi fait bruire sa prouesse?

Ce Conestable grand on voit marcher aussi,
Ce Vulcan de la paix, ce grand Mommorenci,
Aqui mille lauriers avec l'oline appreste

La France, s'honorant d'une si sage teste.

Là le Duc de NEVERS Prince meur, & vaillant,
 On voit, & Guise aussi le rude bataillant,
 Le grand preneur de ville, & Amale qui tire
 A la guerre apres soi & la fureur, & l'ire,
 Comme par les forets un grand foudre éclattant.
 Ces Heroes s'en vont au temple, se hâtant
 D'un triomphe admirable, ensemble tout le reste,
 Des hauts Princes François, origine celeste,
 Et les forts Chevaliers, à qui d'un col ardent
 Un arcange v'incueur en collier va pendant.

Mais tout ainsi qu'on voit flamber la lumiere
 Parmi les autres feux de la flamme guerriere
 Du bel astre de Mars, brillant tout rouge aux cieux,
 Par sus la troupe luit, tout ressemblant aux Dieux,
 Ce brave E M A N V E L, dont la force puissante
 Va tirant apres soi d'une tourbe suiivante
 Un bel ordre choisi de Princes amenés,
 D'une parure tous bien richement ornés:
 Les uns aiants laissé la sept fois Roine Espagne
 L'accompagnent ici, de la longue Allemagne
 Les autres sont venus: on cognoit les Flamens,
 Et les Milours Anglois, en riches vêtements.

Mais qui dire pourroit d'une pompe si grande
 Le triomphant honneur? en l'admirable bande
 On ne voit marcher qu'or, & ornemens nouveaux:
 De loin sont regardés les rouges Cardinaux
 Et les sacrés Prelats, une longue noblesse
 De Princes étrangers, en honneur se caresse.
 Toute la France à coup douce les recueillant,
 Toujours de plus en plus se va émerueillant:
 Mesme Phœbus là haut, qui sa course retarde,

*Voiant ces nouveaux Dieux étonné les regarde:
Et ses coursiers oiants tant de cheuaux hanir
En abaissant le col çà bas veulent venir.*

*Ces Princes triomphans que ciel & terre aguettent,
Au grand temple s'en vont: diuers peuples se iettent
Après eux, en grand' foule: vn monde merueilleux
De loing les regardant est tiré par les yeux.*

*En longs hurts se pouissant la presse étrainte coule
D'un coté, puis de l'autre, emportée en la foule:
Non autrement qu'on voit aux neiges du printens
S'accroitre par les eaux des fleuves & étangs
Le Rosne débordé, qui assemble ses forces:
Puis en se dégorgeant en mille & mille entorces
Accable tout à soi: & rigoureux flottant
Ce qu'il treuve il élieue, & le va emportant
Rabatté par les eaux, d'une fuite lointaine
Entrainant les forests, & les champs, & la plaine.*

*Comme iadis on veit d'un cours audacieux
La Déesse Iunon descendre des hauts Cieux
Dans Samos ceinte d'eaux, en sa grandeur hauteine
Se publiant par tout estre celeste Reine,
Braue en vn Char tout d'or, superbement luisant,
Que parmi l'air épes, doux alloit conduisant
Ses beaux Paons ver-dorés, qui à la longue cueüe
Semblent l'arc peinturé rebigarrant la nue:
Comme par les vers bois du mont Idalien,
Ou en Paphe, ou dedans le clos Cytherien,
La riante Venus en ses beautés plus belles
Se fait voir dans son Char, par blanches Colombelles
Tiré d'un roide vol: & comme on veit orner
Diane de sa trouffe, en se faisant trainer
Sur des roües d'argent, ou son plaisir l'arreste,*

Par

Par cerfs longs-encollés à la rameuse teste:
 Brief, tout ainsi qu'on voit sortir de l'Orient
 La belle Aurore claire au visage riant,
 D'un cramoisi ardent diuinement parée,
 Qui aiant épars l'or de sa tresse honorée
 Porte un beau chapelet de perles sur le front :
 Quand auccques la nuit les estoilles s'en vont
 Deuant son Char, gemmé, les repoussant en fuite,
 Par des grands coqs cretés au hault du ciel conduite :
 Par des coqs herisés, qui des ailes battant
 S'efforçans du gosier, vont aux mortels chantant
 Que le iour vient chasser les grands ombres épesses :
 Tout ainsi vont luisant les diuines Princeſſes
 De ce pompeux triomphe, & toutes en leurs rang
 On les voit, en premier, celles du Roial sang,
 Puis d'un ordre ſuinant celles du sang plus proches
 Admirables en or, dans leurs superbes coches.

Mais ſus tant de beautés que ſi grandes on voit,
 Celle Princeſſe Epoſe entre tout ſe cognoit.
 Chacun lui iette l'œil, & tant plus on regarde
 Son beau maintien Roial, d'autant plus elle darde
 De graces & beautés: les regards obſtinés
 Tous i viſans à coup demeurent étonnés :
 Car rien d'elle on ne voit qui ne ſoit admirable.

Vne couronne ardante en pris inestimable
 Raionne ſur ſon chef, ſon Roial vêtement
 Tout en gemmes, & or, reluit ſuperbement.

Un bel ordre la ſuit de Déesſes mortelles,
 Et quand l'air eſt ſerein la nuit n'a tant d'étoilles,
 Que lon voit parſemés leurs riches ornemens
 D'Emeraudes, Rubis, Perles, & Diamans.

Vne grand mer de gens en ondoiante preſſe

Par hurts se va portant apres ceste Princeſſe
Juſqu'à ce temple grand, qui d'un front merueilleux
De deux geantes tours ſemble toucher les cieux.

Là ioint au haut portal d'une longue étandue
Un theatre eſt dreſſé, ou elle ſera veüe
Avec ſon Duc époux, tant qu'en conſtante foi
Le nuptial aneau lui étregne le doi.

Sous les voutes on voit de l'admirable temple
Mille lampes ardoir, & au cueur on contemple
Les peres Cardinaux, & grands Prelats mitrés,
Et les Preſtres en blanc, puis les Chantres ſacrés,
Qui d'un diuin accord tous à Dieu graces rendent.
Les fumeux encenſoirs & montent, & descendent.

Dedans le grand Palais le retour attendant,
D'un labeur fort haté s'appreſte ce pendant
Le feſtin ſomptueux: en braueté Roiale
Les flans ſont tapiſſés de la ſuperbe ſale.

Toute vuide on la voit d'un cours fort ſpacieux
Grande, longue, admirable, & ou les vieux aieux
Des bons peres Gaulois, & des Rois plus antiqués
Touſiours ont celebré les triumphes publiques:
Et qui ia de long tens comme ores a été
Venerable & en pris, par ſon antiquité.

Sur pilliers aſſembles d'un hautein artifice,
A longs arcs étendus ſe ſoutient l'edifice:
Le plancher eſt doré de ce beau long manoir,
Le bas eſt à carreaux de marbre blanc & noir
Paué comme un tablier, & en longue ordonnance
Sur les hauts pilliers ſont les ſacrés Rois de France.

Du haut bout de ce lieu, le beau iour apporté
Là dedans ſe rabbat, d'une ſombre clarté:
Les vitres peintes ſont en ourrage ſemblable,

Puis

Puis d'un pur marbre noir la belle longue table
 Se voit tout le grand large en la salle tenir:
 Et trois degrés on monte avant que d'y venir.

Vn peu plus bas de front superbement se dressent
 Quatre hauteins buffets, que grands richesses pressent
 En si pesans thesors, qu'ils font les ais ploier,
 Et tout le lieu ardent de bien loing flamboier.
 Là degrés, sur degrés, en leurs duisantes places
 Sont les beaux vases d'or, les hanaps, & les tasses,
 Les larges plats, flacons, les égüeres, & nefs,
 Et les barils d'argent nettement burinés:
 Il semble tout par tout que la grand' salle rie,
 Par les riches éclairs de tant d'orfaverie.

Desia voit on leans les grands sieges porter
 Pour le souper Roial, qu'on commande hâter:
 La sur la table on voit l'ouvrée nappe mise,
 La belle assiette d'or en sa place est assise
 Avec le pain couuert: tout est bien ordonné,
 Et ia sent on en bas au triomphe amené
 Les cris applaudissans que mille peuples donnent:
 Et l'agreable bruit des trompettes qui sonnent.

Vn grand monde de gens que lon voit approcher,
 Dedans la large court ruant vient s'épancher
 D'un tumulte confus: & l'assemblée pronte
 Des beaux Princes dispos haut au grand palais monte.
 Toute la riche pompe en bel ordre venant
 Par les larges degrés se hausse, & maintenant
 Les Princesses on voit hors des coches descendre:
 Mille doux instrumens par tout se font entendre
 Entrant dans la grand' salle, & tout le lieu orné
 En nouvelles beautés prend le peuple étonné.
 Chacun s'obstine à voir ces ardantes richesses

Atten-

Attendant le souper : & les belles Princesses
A l' Epouse à l'enui mille œillades refont,
Et par tout vont montrant la ioie sur le front.

En fin lon vient au Roi, & aupres de la table
On presente à lauer, d'un seruice honorable :
Avec ces Princes prongs en semble à s'inuiter,
Les Princesses on voit blanches se déganter :
L'éguiere peu à peu filant l'eau est vuidée,
Le bassin est dessus, la seruiette ondée
Se iette sur leurs mains: ils se vont tous assoir,
Et chacun à l'enui s'efforce de les voir.

Dans des plats bien garnis en differente sorte,
Les mets les plus exquis d'un bel ordre on apporte :
Tout est desia couuert, couuert abondamment,
Et par tout les bons plats sont mis également.
Ores les escuiers, comme ces mets se rangent,
Selon leurs appetis les seruent, & ils mangent,
Des corbeilles par fois on apporte les pains,
On decoupe la chair cà & là, & des mains
Chacun fait son deuoir, & chacun en sa place
A force de macher l'importune faim chässe.

Par les prongs échançons le nectar precieux
Dans des grand' coupes d'or se presente à ces Dieux:
Ils boient, & le vin qui en l'or vire, & nage,
Vne ardante clarté leur repousse au visage.

Incontinent tout bas commencent à sonner
Les caués violons, qu'on oit refredonner
D'un archet bien conduit, en si douces merueilles
Que leurs diuins accords vont gagnant les oreilles :
Chacun est écoutant: toutes fois vis à vis
Ces Princes se parlans, sont par fois en deuis :
Aucuns de bien manger les Princesses reprient,

Qui

*Qui avec doux propos doucement leur sourrient.
 L'Epous Duc se paissant de mets delicieux,
 Repait aussi son œil de ce qu'il aime mieux :
 Et son Epouse avec qui bien s'en est pris garde,
 Par fois d'un œil ietté doucement le regarde.*

*Desjà plus lâchement la troupe on voit manger,
 Puis en leuant les plats, tout commence à changer
 En beaux mets apportés, d'un seruice agreable,
 Et desjà le dessert s'en vient charger la table.*

*Aux diuerses façons on se trompe à choisir
 Les doux presents bien feints, ne seruans qu'au plaisir :
 Et en sucre marbré, d'une viue stature
 Meinte image se voit, étonnant la nature.
 L'œuure dérobe l'œil : ces Princes ce pendant
 Sur les mets ensucrés vont la main étendant,
 Goutans diuersement de ces douceurs confites :
 Puis on dessert, on laue, & ia graces sont dites.*

*Ce pendant le Soleil va deuantant en bis
 Ravi par le grand ciel, bien qu'il tarde ses pas,
 Et en cachant de nous sa loin-raiante teste,
 Le iour va faisant place à la nuit qui s'appreste.
 Desjà voit on par tout les grands flambeaux ardans
 Dans la salle alumés, & par tout au dedans
 Le haut plancher doré double clarté élance
 Sur le grand bal Roial, qui bien rengé commence.*

*Ainsi comme lon oit les instrumens toucher,
 Ces beaux Princes dispos s'auacent à marcher :
 Chacun d'eux par la main va prenant sa Princessé,
 Puis d'un pied doux glissant chacun la terre pressé.
 A part ensemblement or' les voit on aller,
 Et d'un long trait apres les Princesses couler.
 Tantôt tous d'une part à l'autre ils se remuent,*

*De l'autre on voit tantôt que tous ils se saluent :
Ils s'entremeslent puis, ils se vont reprenant
A leur estre premier, ioieusement tournant
D'un ondoié repli, & toujours à la dance
Le pied ensuit le son de la iuste cadance.*

*Mais or' desia voici diuers masques entrés
En sumptueux habits brauement accoustrés :
Ils marchent, on les voit: leurs vouldoirs manifestes
Ils vont rendant par tout, par signes, & par gestes,
Ils se font admirer des peuples regardans,
Et ia mille autres sont aux portes attendans:
En fin veus ils s'en vont, & soudain recommance
Le beau contournement de la Roiale dance.*

*Mais qui n'admireroit sous les grands brauetés
Des éclairans atours, ces diuines beautés?
Voies comme en tournant ces Déeses reluisent !
Voies comme leurs pas toutes elles conduisent ,
D'un marcher si égal, qu'il semble proprement
Que ce beau tout s'en va par vn seul mouuement!
Qui ne se mire à voir la mesure que tiennent
Les vaillans balladins qui si dextrement viennent?*

*Princes, ne vaut il mieux d'oüir ainsi sonner
Ces instrumens ioieux, que de faire tonner
Tant d'horribles canons ? & voir ces masquarades,
Que parmi tant d'assauts, que par tant d'embuscades
Aller chercher la mort? qu'on aille abandonnant
La guerre pour iamais, & qu'ici maintenant
Votre force à l'enui de grands coups la tempsste:
Et en balant, des pieds qu'on lui casse la teste.*

*Mais quelle grand'clarté ai- ie veu ondoier
Contre ces vitres là? voies vous flamboier
Voies vous, voies vous, plus grand' flamme renaître?*

*Et d'où vient ce grand feu? page ouvre la fenestre,
Sans plus nous retarder si faut il le savoir.*

*Hà, c'est l'astre ioieux qui flamme sur le soir,
Compagnons venés voir, c'est l'étoile sereine
Qui vne claire nuit maintenant nous ameine.
Mais voies qu'elle est belle! on diroit que les Dieux
Tous à notre faueur ont allumé les cieux.
Iamais ie ne la vei flamber de telle sorte,
Et croi qu'aux mariés vn presage elle apporte.
Mais regardés, il semble en la voiant aller
Que comme nous de ioie elle veuille baller.*

*Dieu te gard ô flambeau, ô ioieuse lumiere,
Digne de luire au ciel sus toute la premiere:
Comme aussi ie croi bien que premiere tu fus
Qui t'échappas d'ehors du vieil Châos confus,
Et qui crias tes seurs pour œillader le monde.
Diuine étoile d'or, ceste lumiere blonde
Qui peu à peu montant fait les autres mouuoir,
Rend tous émerueillés les peuples à te voir.*

*Mais ie croi que tu n'es l'astre clair qui s'allume
Sur le soir, te voiant plus grand que de costume:
Tu vas montrant encor ne scai quoi de plus beau.
Serois tu bien d'Amour le celeste flambeau
Qui vint pour r'embraser l'amoureuse poitrine
De ce vaillant Heros, & sa Nymphe diuine?
Ie le croi, car venant à ce coup t'enflammer,
Ils sentent ia leurs cueurs à l'enui s'allumer
Tous deux d'un mesme feu sois l'étoile cognue,
Ou le brandon d'Amour, tu es la bien venue.
O qu'aucc grand desir de long tens on t'attent!
Ton heureux arriuer rend le monde content:
Par toi le ciel nous mande vne douce nouvelle,*

Et

Et quelque grand plaisir sous ta clarté se cele.

Ha, ie scai que tu veux, à ton diuin marcher,
Tu annonces par tout qu'il faut s'aller coucher:
Tu amaines la nuit, qui deffous ta conduite
Vn paresseux repos attraine pour sa suite:
Et le mieuleux sommeil, qui se coulant des cieux
Pour nous pancher le chef, fait malade noz yeux.
Or donques c'est assés, il est tens qu'on repose,
Les mariés amans demandent autre chose:
Qu'on se retire donq', que vent on plus tarder?
Iamais on ne seroit soulé de regarder
Ce triomphant miracle, & plus fort on s'i mire,
Le plaisir non content tousiours plus nous i tire.

Mais ne voies vous pas maintenant deliger
De ce prince attendant le regard messager
Portant un feu d'Amour à l'Epouse princesse?
Princes, retirés vous, & que tout le bal cesse,
On balera demain: c'est assés arresté,
Vous pourriés faire tort à la posterité.

Sus donq' uuidés d'ici chacun, & que lon sorte,
Car il est tens d'aller: on a ouuert la porte,
Et le lit se decouvre en Roiaux ornemens.
Allés donques, allés, ô bien heureux amans,
La pudique Venus, qui voz deux cueurs attise,
Et la sainte Iunon da sa main vous conduise.
Le bien heureux Hymen qui se triomphe a fait,
Vous etregne à iamais d'un saint vouloir parfait.
Vne agreable paix, vne amour mutuelle,
Couchant avecques vous, i soit perpetuelle.
Vos plaisirs tousiours tels sans iamais vous faillir,
Quand vous enuieillirés ne se puiffnt vieillir:
Au moins quand le printens de la pronte ieunesse

Aura

*Aura tourné le dos aux pas de la veillesse,
Les vôtres pûssiés voir en si doux traitemens.*

*Allés donques, allés, ô bien heureux amans,
Et avecques tout l'heur que le ciel vous presente,
Receûs le doux fruit de votre longue attente :
Receûs le, & entrés au desiré seiour,
Car ie croi que demain il sera trop tôt iour.*

*Dieux, si votre bonté là haut est contumicre
D'ouurir votre palais à vne humble priere,
Si vous aués souci de nous & nos presens,
Si vous aimés l'odeur de nos fumeux encens,
Et si à votre gré vn autel ie vous orne,
Vous voüant vn belier attiré par la corne
Dans votre temple saint, ô debonnaire Dieux,
Atterrant mes genoux, tendant les bras aux cieux
Entendés moi trerous. Puis que votre Iustice
En fin à ramené notre diuin Vlysse,
Ie prie en inuoquant votre eternal pouoir,
Que dans trois fois trois mois nous bienheureiés de voir
Vn petit Telemach, qui tout ressemble au pere,
Et pour chanter leurs faits, faites moi leur Homere.*

FIN.

ΚΕΡΑΣ ΑΜΑΛΘΕΙΑΣ.



LA priere plusieurs fois à moi fette par mes plus chers, & familiers amis, à la fin m'a tant commandé, qu'outre ma delibération elle m'a, quasi comme par force, arraché des mains ces miens petis ourages, que i'ai acheués non à autre fin que pour les sacrer à la nuit, & au perpetuel obli: recherchant plus en ceci le plaisir que ie m'i donne (pour ne chanter qu'à moi, aux Muses, & à ceux à qui ie les adresse) que l'applaudissement populaire, ni la faueur des grands. Et encores que naturellement des mon enfance, ie me sente incité à la mesure de ces nombres, qui n'entrent iamais en esprit mal né, le trauail de la Muse depuis quelq̄ tens m'auoit tât degouté, qu'il me sembloit rien ne m'estre moins necessaire q̄ me mettre à faire des vers: considerant la peruersité de notre siecle (en ceci autant déplorable qu'en plusieurs autres choses) estre si grande, qu'apres le long trauail & continuel étude, mesme des plus excellens, bien souuent pour la recompense on n'en a que le blame, la perte, & si de quelques vns la loüange, cest tout. Qui est cause asses suffisante pour retarder les plus courageux. Je ne doute point que si les gentils esprits qui de ce tens ce sont montré au iour, eussent rancontré la faueur digne de leurs merites, que nous n'eussions veu en France des Homeres, & Virgiles, & que l'antiquité n'eut plus vsurpé tant de gloire sur nous, mesme pour auoir si bien cōmencé qu'au genre décrire que noz Poëtes ont touché iusques ici, il ne sont en rien redeuables aux anciens Grecs,

ni

ni Latins. Mais puis qu'il faut que la vertu, au lieu d'estre reconneue, mandie la faueur de ceux qui la deuroient supporter, ie me crein fort que ne foions contreins de dire le dernier adieu aux Muses, qui si heureusement étoient venues habiter la France. Cest peu de chose, ô Princes & Rois, que de se montrer courageux & hardi aux armes, que de rapporter mille triomphantes victoires de l'ennemi, que de ramplir tout le monde de ses faits, si on ne tâche (puisque ne sommes seulement nés pour nous) de faire apres soi étendre sa vertu si loin, que malgré l'obscure nuit, à la fin elle paruienne iusqu'aux successeurs, pour leur seruir comme de flambeau & guide, se traçant vne claire & perpetuelle memoire. Le pourroit on mieux faire que par ce tant loüable étude des lettres? Mais les sciéces sont si difficiles, & obscures (pour estre infinies) qu'elles ne viennent iamais à se manifester, si elles ne sont premiere-ment appellées par la faueur des grands, sans l'aide desquels, ceux qui si amusent n'en rapportent pour tout le plus souuent que la repentance. Me mettant tout ceci au deuant, & voiant le vent mal fauorable à mon nauire, i'etoï tout pret de retourner en arriere, & de prendre les armes pour le liure, sacrifiant tous les presents que les Muses m'auoient faits, à Vulcan, à l'heure que la paix traitée entre les Princes Chrestiens, m'apporta ie ne scai quoi de meilleure esperance, qui du tout rompit la deliberation que i'auoi, étant bien asseuré que ce qui en ceci retarde plusieurs de continuer leur entreprise, ne me scauroit en rien nuire: voiant maintenant si heureuse notre Sauoie, que de iouïr

de la presence d'un Prince si grand, qui de tous-
iours à eu en singuliere recomandation les lettres,
aufquelles aiant bien été instruit d'enfance, ne cede
à Prince aucun de son tens. J'aioute en ceci l'affec-
tion que tousiours leur à portée celle qui sus tou-
tes les Princesses qui furent iamais, à bon droit me-
rite d'estre ditte LA SEVLE MINERVE. Que si
à son occasion les Musès ont pris plaisir d'habiter
en France, deuous nous estimer rien moins qu'elles
ne la suiuent, & que ceux qui tâchent à s'employer
à leur vertueux exercice n'en rapportent & faueur,
& contentement? Toutes ces choses mises ensen-
ble, m'ont fet prendre si bon cueur, que si iusques
ici j'ai employé quelques heures (ainsi que mon e-
sprit de soimesme si acheminoit) à visiter, comme
d'une gaieté de cueur, ces saintes Picrides, des mein-
tenant ie proteste, que d'une affection plus grande
ie les irei voir, ie leur ferei la court, ie les supplierei
si souuét, que j'espere à la fin pouoir obtenir quel-
que lieu en leur bonne grace. Et maintenant, Le-
cteur, afin que ie ne me montre ingrat de ce peu
qu'elles m'ont donné, ie t'ai assemblé tout ce que
j'ai peu recouurer de mes vers, lesquels, pour les au-
oir nonchallâment delaisés, étoient perdus quât
à moi, sans quelques vns de mes amis, & ceux à qui
ie les auoi adressé, qui, plus curieux que ie n'en étoi,
à cette heure m'en ont fet part: esperant faire enco-
res vn volume aiant recouré le reste. Je ne doute
point que quelque Monsieur le repreneur des eu-
ures d'autrui ne se veuille formaliser contre moi, de
ce que ie recherche vne nouvelle poësie bien diffé-
rente de l'accotumée: estimant du tout là langue

Françoise (qui suiuant le naturel de ceulx de sa nation à tousiours été libre) ne pouoir endurer vn frein si rude, que de s'asservir aux mesures des anciennes langues. A celui ie direi ce petit mot en passant, que si les Latins eussent eüe cette opinion de la leur, nous ne la verrions au iourd'hui si excellente, ni tant de diuins poëmes qu'ils ont. Ils ont eu quelquefois des rimasseries, qu'ils laisserent aux vieux Faunes, & les chantoient cōme nous faisons noz vaudevilles. Que si ils laisserent la feüille pour le fruit, qui nous doit empêcher de faire le semblable ? de l'estimer être impossible, ce seroit faire tort à notre langue, & penser les autres esprits tels que le sien, avec ce que i'espere que le tens le nous fera connoitre, si les doctes deignent s'i employer : car par vn seul l'acheuement ne peut estre fet : & quant à ma part, i'espere te faire present d'une euure entiere en diuers especes de vers . Ce pendant afin que ie ne fäche ton oreille du premier coup, ie te donne pour arres le vers Sapphique, par autre auant moi non mis en auant, rymé à la mode accoutumée (chose si difficile que nul ne le scait qui ne l'assaie) lequel i'ai fet expressement tumber par sons femenins, car autrement ils ne pouoient auoir grace : comme il est ainsi que toute langue a quelque particularité differēte des autres : & ai treuüé à ceux ci estre bien seant, aux autres non. Dauantage pour cōplaire à quelques vns de mes amis, qui m'ont iugé trop superstitieux d'observer & les piés, & la ryme, i'en ai fet qui seulement ont le son, encores que ie ne leur en donne le nom ne le meritants, comme sont, le triumphal retour de Boulogne, l'ode au pre

sident Truchon, au vent Zephyre, à Anne. En outre, j'ai bien voulu interpreter certains mots, que j'ai enchassés dans mes poëmes comme precieuses reliques de l'antiquité, sans l'exposition desquelz quelques lieux ne pourroient estre clerement entendus. En l'ode seconde du premier liure, tu treuueras ce mot *Naroues*, duquel vsoient les anciens Gaulois, qui signifie les Parques, mot qui (encores qu'il ne soit plus des long tens en vsage) toutefois doit estre r'appellé, tant pour la reuerence que nous deuons à l'antiquité, que pour la maiesté d'icellui, que ie pense estre sorti du Grec *ναρο* & de *βι* signifiant cōme diroit le Latin, *mulgentes vitam*. ie l'ai tiré d'un vieil romant rymé, en ces vers,

Les Naroues ce malencontre

Lui auoient fillé, s' m' aist Dieux.

J'ai encores treuué *Nauondes* (que nous disons en écorchant le latin *Naiades*) quasi voulant dire *Nauigant aux ondes*, duquel j'ai vsé en *L'amalthee*, & en l'ode troiesieme du secon liure: & encores de quelques vns anciens, combien qu'ils se soient chargés comme, *nauieres*, pour *nauires*, non sans l'imitation des plus doctes, qui décriuant vne chose antique pour la faire mieux sentir son tens, prenoient le vocable vsité d'allors, cōme en quelques endroits se voit dans *Virgile*.

Fauon, vent soufflant de l'Occident, au leuant, mot venu du Latin *Fauonius*, qui autrement s'appelle *Zephyre*.

Aussi j'ai tourné quelques motz propres, comme *Danas* de *Danaus*, au patron de *Menelas* *Menelaus*. de *Narcissus* j'ai dit *Narcis* puisqu'ainsi vulgajremēt

on nomme sa fleur.

J'ai inuenté aussi plusieurs mots, voulant m'aider de la licence que j'estime m'estre permise comme aux autres, pour mieux représenter ma cōception: cōbien q̄ ie le face autāt modestement, & le plus à propos qu'il m'est possible: comme troi-tétu pour exprimer le Latin *triceps*. desentraillé qu'on dit *euisceratus*, & plusieurs autres que tu trouueras lisant mes vers. Que si ilz te semblent durs (comme par ci d'auant aucuns que tu as ia receus) il faut éstimer que l'usage les pourra amollir, avec ta faueur, que ie pense estre si bonne, & equitable, qu'elle pourra accroitre l'industrie, & de moi, & de ceux qui tächent iournellement à chercher les moiens pour t'estre plaisans, & proufitables.

A D I E U.

Je dedierei le troisieme de mes vers à la hauteſſe de Monſieur, là ou j'espere louer la vertu des plus illustres perſonnes de mon pais.



Fautes commises en l'impreffion du
present liure.

Bueillet 3. page. 1. ligne 26. naître. f. 23. p. 1. l. 1. vile
f. 20. p. 2. l. 13. tienne. f. 23. p. 2. l. 9. enchantés? f. 28. p.
1. l. 12. prudens. f. 49. p. 1. l. 14. tonnans. f. 50. p. 2. l.
27. obeisse. f. 52. p. 1. l. 9. qui. f. 53. p. 1. l. 3. ta. f. 56. p.
1. l. 21. point. f. 60. p. 2. l. 5. Aueuglé. f. 60. p. 2. l. 15.
Retourne. f. 62. p. 1. l. 13. nerfs. f. 66. p. 1. l. 18. qui. f.
70. p. 1. l. 21. menonne. f. 70. p. 2. l. 23. gueule. f. 72. p.
2. l. 19. Emeut. f. 82. p. 1. l. 4. pressé. f. 89. p. 2. l. 22.
Suril. f. 101. p. 1. l. 12. Lèthe. f. 105. p. 2. l. 18. te. f.
106. p. 2. l. 24. Rougir. f. 107. p. 2. l. 11. gardant. f. 108.
p. 2. l. 11. laissant.

EXTRAICT DV PRIVILEGE du Roy.

IL est permis à Michel Fezādat, maistre imprimeur & libraire en l'vniuersité de Paris, d'imprimer ou faire imprimer vn liure intitulé, Le premier & second liure de Marc Claude de Buttet, Ensemble L'amalthée. Et deffenses faictes à tous autres imprimeurs & libraires de ce royaume, de n'imprimer, ou faire imprimer, vendre ne distribuer autres que ceux imprimez par ledit Fezandat, iusques au temps & terme de six ans, finis & acomplis, sur peine de confiscation desdicts liures: comme plus à plein est contenu en l'original.



